L

L

D

PAR
ref
Pa
tue
Pro
Roy
de

eamin

Chez Ny

Avec

L'INFLUENCE
DE LA DÉCOUVERTE
DE L'AMÉRIQUE
SUR LE BONHEUR
DU GENRE-HUMAIN.

PAR M. l'Abbé GENTY, *Censeur Royal, Correspondant de l'Académie Royale des Sciences de Paris & de celle de Toulouse, Secrétaire perpétuel de la Société Royale d'Agriculture d'Orléans, Professeur Emérite de Philosophie au College Royal de la même Ville, & Secrétaire-Greffier de l'Assemblée Provinciale de l'Orléanois.*

Sævior armis
Luxuria incubuit, victumque ulciscitur orbem.
JUV. *Lib. II. Sat. 6.*

PREMIERE PARTIE.

Universitäts
BIBLIOTHECA
Otaviensis

A PARIS,
Chez NYON l'aîné & fils, Libraires, rue du Jardinet.

M. DCC. LXXXVIII.
Avec Approbation & Privilege du Roi.

E
110
.F33
1788

Coll.
spec.

A

DI

PR

DE L

D
renai
pant
degre

A MONSEIGNEUR,

MONSEIGNEUR

DE ROQUELAURE,

EVEQUE DE SENLIS,

PREMIER AUMONIER DU ROI,

COMMANDEUR

DE L'ORDRE DU SAINT-ESPRIT, &c. &c.

MONSEIGNEUR,

DÉLIVRÉ d'une maladie cruelle, je renais à la vie. Chaque jour, en développant mes forces, renouvelle en moi par degrés cette ſenſibilité exquiſe, dont la

nature ſe plaît à douer ſes favoris les plus chers. Tout me rappelle ces tems heureux de mon enfance, où ſous vos aîles protectrices mon cœur commençoit à s'ouvrir aux inſpirations de la vertu; ces momens enchanteurs, où vous faiſiez jaillir les premieres étincelles, qui ont allumé dans mon ſein le feu de l'amour patriotique. Tout ce qui eſt en moi, tout ce qui me touche & m'environne eſt plein de vos bienfaits. C'eſt votre bonté paternelle, qui m'a appellé aux douces jouiſſances des hommes ſenſibles; c'eſt de vous ſeul, que j'ai reçu la vie de l'ame.

Comment pourrois-je, MONSEIGNEUR, *ne pas vous conſacrer mes travaux? Vous les avez tous inſpirés d'avance. L'Ouvrage que je prends la liberté de vous préſenter aujourd'hui, eſt deſtiné à la recherche des moyens de guérir la plus grande plaie, qui ait jamais affligé le genre-humain: il n'a été entrepris que pour venger les droits de l'humanité avilie & de la Religion calomniée. Vous n'y appercevrez pas,* MONSEIGNEUR, *l'empreinte des grands talens ni du génie; mais vous y reconnoîtrez ſans peine les expreſſions d'un cœur, qui ſouffre des maux de ſes ſemblables; & c'eſt à ce titre qu'il doit vous intéreſſer. En daignant agréer qu'il parût ſous vos auſpices, vous avez comblé mes vœux. Je ſens tout le prix de cette faveur:*

c'eſt l'unique Dédicace que vous ayez voulu accepter. Puiſſe-t-elle être un monument durable du plus pur hommage & de la plus vive reconnoiſſance !

Je ſuis avec un très-profond reſpect,

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE GRANDEUR

Le très-humble & très-obéiſſant Serviteur,

A Orléans le 10 Novembre 1787.

GENTY.

QUESTIONS proposées par l'Académie de Lyon.

La Découverte de l'Amérique a-t-elle été utile ou nuisible au genre-humain ?

Si elle a été utile, quels sont les moyens d'en augmenter les avantages ?

Si elle a été nuisible, quels sont les moyens d'en diminuer les inconvéniens ?

AVERTISSEMENT.

UNE grande partie de ce Mémoire n'eſt ſortie de ma plume, que long-tems après le terme de rigueur que l'Académie de Lyon avoit fixé pour l'envoi des Ouvrages deſtinés au Concours. Je me ſuis en conſéquence affranchi des entraves du plan adopté par cette célebre Compagnie ; & conſidérant à ma maniere la Queſtion propoſée, j'ai préféré la ſérie d'idées, qui m'a paru la plus naturelle & la plus propre à me conduire à une ſolution complete. Je ne me mettrai pas en peine d'examiner ſi la route tracée par l'Académie étoit la plus droite & la plus sûre, ni ſi j'ai eu tort ou raiſon de ne pas la ſuivre : ce point ſe décidera peut-être de lui-même par la comparaiſon de mon Ouvrage avec le

Mémoire qui ſera couronné. Je me ſuis avancé d'un pas libre dans la carriere : c'eſt au Public à juger ſi je l'ai parcourue. J'attendrai ſon arrêt avec reſpect & ſoumiſſion.

L'INFLUENCE

L'INFLUENCE
DE LA DÉCOUVERTE
DE L'AMERIQUE
SUR LE BONHEUR
DU GENRE HUMAIN.

QUELLE entrepriſe l'homme n'a-t-il pas oſé tenter pour agrandir ſon être & multiplier ſes jouiſſances ? Quels obſtacles peuvent déſormais étonner ſon courage & ralentir l'eſſor de ſon génie ? Il tient dans ſes chaînes tous les animaux, qui pouvoient lui diſputer l'empire de la terre ; il brave les fureurs de l'océan, & franchit les barrieres qui ſembloient ſéparer éternellement les deux mondes : ſon activité toujours infatigable fait raſſembler dans chaque climat les diverſes richeſſes diſtribuées ſur la ſurface du globe : il imite & dirige la foudre ; il s'éleve en triom-

phateur dans les hautes régions de l'air ; & voit les orages ſous ſes pieds : il a dompté tous les élémens. Sans ceſſe ſon avide curioſité interroge la nature & lui dérobe de nouveaux ſecrets. Il a deviné les reſſorts cachés qui animent l'univers, & s'eſt élancé dans l'infini. Au défaut de la réalité, ſon imagination féconde lui a créé des prodiges & des illuſions enchantereſſes. Rien n'a pu réſiſter à ſon audace ; tout s'eſt transformé au gré de ſes deſirs.

Croira-t-on, qu'après tant de merveilles & de conquêtes, il ne ſoit pas encore parvenu au comble de ſes vœux ? Nous cherchons par-tout le bonheur, & nous avons tout tenté, tout obtenu, hors les vrais moyens d'être heureux. Nos préjugés & nos erreurs ont empoiſonné tous les dons de la nature & du génie : l'homme eſt devenu pour l'homme l'ennemi le plus redoutable & le plus implacable. C'eſt un conquérant ſuperbe, qui ſait vaincre & triompher : mais loin de profiter de ſa victoire, il l'a preſque toujours tournée contre lui-même.

La découverte de l'Amérique, l'époque la plus brillante dont notre orgueil puiſſe ſe glorifier, nous offre l'exemple le plus frappant de ces vérités ; & rien n'eſt plus capable de mettre au grand jour la vanité des eſpérances, que l'ambition des rois & l'eſprit de conquête nous font con-

cevoir. Aucune révolution n'avoit encore ouvert un champ auſſi vaſte à l'induſtrie humaine, ni fourni d'auſſi puiſſans reſſorts à l'activité du commerce & de la politique. Jamais le temps n'avoit fait éclore à la fois tant de moyens de jouiſſance, de bonheur & de proſpérité. Les vérités pures & conſolantes de la morale évangélique annoncées à des peuples ſuperſtitieux & livrés à l'erreur; les ſecrets de nos arts & de nos ſciences révélés à des Sauvages plongés dans l'ignorance & dans la plus profonde miſere; le goût de la ſociabilité inſpiré à des cœurs, qui connoiſſoient à peine le prix des plus doux penchans de la nature; de nouvelles ſources de richeſſes, qui ſembloient jaillir de toutes parts; des terres d'une immenſe étendue, qui invitoient à la culture & promettoient les plus abondantes récoltes; une multitude innombrable de nouveaux objets d'échange; le domaine de l'homme accru tout-à-coup de moitié; tels ſont les avantages ineſtimables, que l'on devoit attendre de cette importante découverte. Cependant trois ſiecles ſe ſont écoulés, & les ſages demandent encore ſi elle fut utile ou nuiſible. Que dis-je? Parmi les écrivains, qui prendront la plume pour réſoudre une queſtion ſi étrange, un ſeul croira-t-il devoir féliciter le genre-humain ſur les fruits de cette conquête mémorable? S'en trouvera-t-il un ſeul, qui ne

déplore les maux ſans nombre dont elle inonda la ſurface de la terre?

Il vaudroit mieux ſans doute ne point affliger nos regards du ſpectacle de tant de calamités, s'il ne devoit pas ſervir à l'inſtruction des générations préſentes & futures. Mais le temps viendra peut-être où les chefs des nations ſeront tentés de revenir ſur le paſſé, & de profiter des anciennes erreurs pour diriger plus ſûrement vers le bonheur général toutes les forces qui leur ſont confiées. Le moment eſt déja venu, où l'opinion, la reine des peuples & des rois, commence à dépouiller la fauſſe gloire de tout ce qu'elle a d'impoſant & de ſéduiſant pour le vulgaire. Déja la politique des nations tend à renfermer les empires dans leurs juſtes bornes, & à maintenir la paix & l'équilibre dans l'univers; & c'eſt hâter les progrès de cette révolution ſalutaire, que de retracer les malheurs attachés aux anciennes maximes. C'eſt ſervir utilement le genre-humain, que de rechercher les cauſes, qui ont rendu funeſte un événement, dont on devoit recueillir des fruits ſi abondans & ſi doux.

Guidé par ce motif, le ſeul digne de quiconque entreprend de venger les droits de l'humanité, j'ai tâché de porter la lumiere dans toutes les parties de la queſtion propoſée. Je n'ai pu me défendre d'un effroi involontaire, en contemplant la

vaſte étendue de la carriere qu'il s'agiſſoit de parcourir, & les difficultés ſans nombre qui ſemb[illegible]oient en interdire l'entrée. Mais l'amou[illegible] de mes ſemblables, l'eſpoir de contribuer à eſſuyer leurs larmes, le deſir ſi naturel & ſi vif dans les cœurs droits & ſenſibles de voir régner plus d'ordre dans le monde moral, ont ranimé mes efforts, & m'ont fait croire que je pourrois triompher de tous les obſtacles. Une autre conſidération eſt encore venue ſoutenir mon courage; c'eſt que l'éloquent hiſtorien, qui a propoſé ce problême politique, a pris ſoin de raſſembler d'avance la plupart des faits, propres à en préparer la ſolution. Muni d'un tel ſecours, je me ſuis avancé d'un pas plus ferme, & j'ai meſuré d'un œil moins étonné la grandeur de mon entrepriſe.

En employant les divers matériaux, que cet auteur, juſtement célebre, a mis ſous ma main, je ne me ſuis pas impoſé la loi d'embraſſer ſes opinions. J'ai voulu dans toutes mes recherches voir briller devant moi cette clarté vive, qui annonce la préſence de la vérité. Je n'ai pas ceſſé de conſulter la voix intérieure, qui trompe rarement, &, dans tout le cours de mon ouvrage, j'ai ſenti les traits de ce feu divin, dont la nature échauffe ſes vengeurs. Vérité, nature, religion ſainte, c'eſt votre cauſe que je vais défendre; c'eſt ſous votre égide que je vais com-

battre. Je vous consacre ma plume : elle ne fut jamais prostituée au mensonge, ni à l'esprit de système, ni à la flatterie, ni au vil intérêt.

Pour ne laisser échapper aucune partie essentielle du problême, qu'il s'agit de résoudre, j'ai cru le devoir considérer successivement par rapport aux différens peuples, sur lesquels la découverte de l'Amérique peut avoir eu de l'influence. Je développerai donc d'abord les grands avantages, qu'elle auroit dû procurer aux divers habitans du nouveau monde ; & comparant ensuite ces avantages avec les faits historiques, j'examinerai si l'événement a rempli de si flatteuses espérances. Je suivrai la même marche, & j'établirai la même comparaison relativement aux conquérans & à la plupart des peuples de l'Europe. L'opposition constante que nous observerons entre les fruits qu'on devoit attendre de cette révolution, & ceux qu'on en a recueillis en effet, nous indiquera la route qu'il auroit fallu choisir, & celle qu'il faudroit suivre encore pour diminuer les inconvéniens & multiplier les avantages. Ainsi la chaîne de mes idées ne sera point rompue, & la derniere partie de mon discours ne sera que le développement & l'application des principes établis dans les premieres. Puisse le tableau fidele, que je vais tracer, nous convaincre que les actions les plus écla-

tantes des conquérans ſont un dédommagement bien foible pour les maux, dont ils affligent la malheureuſe humanité ! Puiſſe-t-il embrâſer tous les cœurs de l'amour de l'ordre, & faire luire à tous les yeux les rayons de cette raiſon univerſelle, qui rapproche tous les peuples & doit ſeule leur apprendre le véritable emploi de leur puiſſance !

I.

La découverte de l'Amérique pouvoit-elle être utile à ſes anciens habitans ?

LEs peuplades diſperſées ſur le vaſte continent de l'Amérique languiſſoient dans la premiere enfance de la vie ſociale, ſans connoître le prix des plus doux préſens de la nature. Elles ignoroient preſqu'entiérement l'art d'ouvrir & de féconder le ſein de la terre, qui étoit prête à leur prodiguer ſes richeſſes ; & cette mere bienfaiſante ſe conſumoit en vains efforts, s'épuiſoit par une végétation ſurabondante & ſouvent nuiſible. Sa ſurface cachée ſous des ronces, des liannes & d'autres plantes ſauvages & paraſites, nourriſſoit une multitude innombrable d'inſectes & de reptiles vénimeux. Des forêts immenſes, inac-

ceſſibles aux vents, impénétrables aux rayons du ſoleil, renfermoient un air humide & corrompu. Les plaines les plus fertiles, inondées par les débordemens des lacs & fleuves, & changées en marais fangeux, exhaloient des vapeurs peſtilentielles. Les animaux dégénérés étoient ſans force & ſans courage.

L'homme reſſentoit comme eux l'influence maligne du climat, & traînoit une exiſtence pénible & miſérable. La foibleſſe de ſes beſoins & de ſes deſirs répondoit à celle de ſes organes. A peine ſenſible à l'attrait impérieux & néceſſaire, qui unit les deux ſexes, il ne voyoit dans la femme qu'une eſclave deſtinée aux ſervices les plus abjects & aux travaux les plus pénibles. S'il étoit exempt des maladies qui aſſiegent la molleſſe, des paſſions petites & cruelles qui nous tourmentent au ſein même des jouiſſances & des honneurs; s'il ignoroit les ſoucis dévorans qu'enfante notre imagnation inquiete & dépravée, il étoit en proie à la faim, aux plus rudes fatigues, à la morſure des reptiles, à l'inclémence des ſaiſons, à la rage de ſes ennemis, à une foule de ſuperſtitions & de craintes chimériques. Son intelligence enveloppée d'épais nuages reſſerroit toutes ſes idées dans le cercle étroit de ſes beſoins préſens. Son défaut de prévoyance l'expoſoit ſans ceſſe aux alternatives les plus dangereuſes; & l'a-

bondance paſſagere des alimens, après une longue diſette, ſoumettoit ſa frêle conſtitution à des ſecouſſes violentes, ſouvent plus funeſtes que la faim. Iſolé, taciturne, abandonné de toute la nature, il n'éprouvoit jamais ces tendres émotions, qui nous conſolent & ouvrent nos cœurs à la bienfaiſance; jamais la pitié ne lui faiſoit verſer de larmes; jamais il n'épanchoit ſes douleurs dans le ſein d'un ami; jamais l'adoleſcent ne ſentoit les douces étreintes des bras paternels; & jamais la piété filiale ne fermoit les yeux du vieillard expirant.

L'Américain ſtupide ne ſavoit point goûter le plaiſir de pardonner à un ennemi déſarmé; & s'il ſortoit de ſon état de langueur, d'indolence & d'inſenſibilité, c'étoit pour boire des liqueurs enivrantes, ou s'abandonner à la vengeance, la paſſion des ames foibles. Toute ſa vertu conſiſtoit dans la fureur guerriere, qui le portoit aux atrocités les plus révoltantes, & dans ſa conſtance non moins atroce à chanter au milieu des tortures les plus affreuſes, quand il tomboit en captivité, & à encourager lui-même ſes bourreaux dans leur ingénieuſe barbarie. Parmi certaines tribus, les vainqueurs buvoient dans le crâne de leurs ennemis, & s'abreuvoient de leur ſang. Souvent les meres arrachoient les entrailles des priſonniers pour battre & teindre les joues

de leurs enfans, & pour perpétuer ainſi d'âge en âge la ſoif de la vengeance. On faiſoit un horrible feſtin de la chair de la victime, & l'on dévoroit avec avidité ſes membres palpitans. Tels étoient les plaiſirs & les vertus de l'homme ſauvage.

En vain l'orgueilleuſe philoſophie s'eſt-elle plue à nous vanter l'amour de l'indépendance, qui le caractériſe. Car cette paſſion eſt bien éloignée d'avoir une origine auſſi noble, & de produire d'auſſi bons effets dans le cœur du ſauvage que dans celui de l'homme civiliſé. Parmi nous, elle ſuppoſe une ame élevée, qui dédaigne les dons de la fortune, quand il faut les acheter par de baſſes intrigues: elle prend ſa ſource dans le ſentiment intime de la dignité de l'homme; elle excite en nous la bienfaiſance, le déſintéreſſement, la généroſité, la pitié, l'oubli & le pardon des injures. L'ame indépendante & dégagée des ſoins futiles & rampans, qui agitent le vulgaire, eſt toute entiere à la vertu, & devient ſublime comme elle. Mais l'averſion de l'Indien pour toute eſpece de contrainte, ſon goût exceſſif pour une liberté ſans bornes, viennent du défaut d'énergie & de ſenſibilité, & tendent à l'iſoler de plus en plus & à fermer ſon cœur à tous les ſentimens généreux. Toujours concentré en lui-même, il n'a jamais connu cette force expanſive, qui nous donne une ſeconde

vie dans nos ſemblables, qui nous identifie avec eux, nous fait partager leurs peines & leurs plaiſirs, & devient le principe des plus héroïques vertus.

C'eſt le ſeul amour du paradoxe & de la nouveauté, qui a pu faire ſoutenir à quelques écrivains ingénieux, que la vie ſauvage étoit préférable à l'état ſocial; & je ne m'arrêterai pas davantage à faire voir le peu de ſolidité d'une telle opinion, qui n'eſt en effet qu'un jeu d'eſprit. L'homme ſauvage eſt un être imparfait, privé des plus éminentes qualités de ſon eſpece, inutile à ſes ſemblables, le jouet des élémens & de toute la nature.

Non-ſeulement chaque individu ne jouit pas dans cet état du degré de bonheur, qui lui eſt deſtiné; mais le nombre des hommes y eſt incomparablement moindre que dans les ſociétés civiliſées. Tout concouroit en effet à retarder les progrès de la population dans les tribus Américaines. Les femmes épuiſées par des travaux continuels & trop rudes pour leur conſtitution délicate, étoient pour la plupart infécondes, ou ne pouvoient nourrir & élever qu'un très-petit nombre d'enfans. Le tempérament foible & froid des hommes, leur inſouciance & leur goût dominant pour l'oiſiveté, l'extrême difficulté de ſe procurer des alimens, l'embarras de ſe charger de leurs enfans dans les courſes & les chaſſes lointaines & de longue

durée, les diſettes fréquentes occaſionnées par leur ſtupide indolence & les ravages de la guerre, leur vengeance implacable qui ne pouvoit s'aſſouvir que par l'entiere extinction de la tribu enneinie, le triſte & barbare plaiſir qu'ils goûtoient à maſſacrer de ſang froid leurs priſonniers, ſont autant de cauſes puiſſantes, qui ſe joignoient à la premiere, pour s'oppoſer à la multiplication de l'eſpece humaine.

D'ailleurs, les moindres peuplades avoient beſoin d'un vaſte terrein pour ſubſiſter, & il falloit laiſſer pour leur chaſſe des déſerts immenſes, dont les limites éloignées & incertaines fourniſſoient des prétextes de guerre toujours renaiſſans. C'eſt ainſi que des contrées, qui ſous les loix ſalutaires de la civiliſation auroient pu contenir des nations nombreuſes & fortunées, nourriſſoient à peine quelques hordes de ſauvages nuds & indigens, toujours prêts à s'entr'égorger. Il n'eſt donc pas poſſible de douter qu'en façonnant par degrés les tribus Américaines au travail & aux vertus ſociales, & qu'en leur inſpirant le goût & la connoiſſance des arts utiles, on n'eût en même temps augmenté le bonheur de chaque individu, & le nombre de ceux, qui euſſent été appellés aux jouiſſances d'une vie plus douce, & qu'on n'eût procuré par-là au genre-humain des avantages ineſtimables.

La lente ſucceſſion des temps eût peut-être préparé d'elle-même cette heureuſe révolution, ſi le deſir des conquêtes & des découvertes, qui tourmentoit l'Europe à la fin du quinzieme ſiecle, n'eût établi une communication entre elle & l'Amérique. Car parmi tant de peuplades ſauvages, celles qui habitoient un terrein plus découvert, ſe livroient davantage aux travaux de l'agriculure, & commençoient à ſe ſoumettre aux loix d'une police plus réguliere & plus humaine. Quelques-unes même de ces tribus, moins adonnées aux courſes de la chaſſe, connoiſſoient la diſtinction des rangs, & ſe laiſſoient gouverner par des chefs d'autant plus abſolus, qu'ils parloient au nom de la divinité, & qu'ils avoient l'adreſſe de faire ſervir au maintien de leur autorité le reſpect & la terreur imprimés par une aveugle ſuperſtition. Tels étoient les Natchez & les habitans des grandes Iſles; tels étoient ſur-tout les ſujets des deux plus grands empires de l'Amérique, les Mexicains & les Péruviens.

Je ne dirai point avec l'éloquent auteur de l'hiſtoire philoſophique, que *les Mexicains avoient autant de connoiſſances, de lumieres, d'induſtrie & de politeſſe, qu'il y en avoit alors en Europe.* (1) L'amour

(1) Voyez les premieres éditions de l'hiſtoire philoſophique, liv. VI.

de la vérité m'oblige d'avouer que leur agriculture étoit très-imparfaite & que les productions, qu'ils tiroient du sein de la terre, n'étoient suffisantes pour la nourriture d'un si grand peuple, qu'à cause de leur extrême frugalité, qui les entretenoit dans un état de foiblesse & de langueur. (1) J'avouerai avec la même fran-

---

Il paroît que M. l'abbé Raynal avoit adopté cette opinion sur le rapport de Cortez, qui avoit intérêt de rehausser dans ses lettres la gloire d'une conquête, qu'il n'avoit entreprise qu'en bravant l'autorité de Velasquez, son chef légitime. Peut-être ce célebre écrivain en a-t-il cru trop légérement les descriptions giganteſques & pleines d'exagérations d'Antonio Solis, qui assure, entr'autres mensonges, qu'il y avoit deux mille temples dans la seule ville de Mexico. Quoi qu'il en soit, M. l'abbé Raynal a changé lui-même de sentiment sur les Mexicains, & la bonne foi exige que j'avertisse que dans les nouvelles éditions de l'histoire philosophique il tient un langage absolument opposé. Je ne me suis apperçu de ce changement, qu'après avoir traité cette premiere partie de mon ouvrage.

(1) Un des plus grands obstacles que Cortez eut à vaincre dans la conquête du Mexique, fut de faire subsister sa petite troupe dans ses marches diverses. Le peu de culture de cet empire obligeoit souvent les Espagnols de se nourrir des productions spontanées de la terre, & il falloit autant d'alimens pour un Européen que pour trois ou quatre Indiens. Les forces relatives de ces deux especes d'hommes étoient à-peu-près dans le même rapport.

chiſe que tous les autres arts étoient auſſi dans un état d'enfance. Ces villes ſi vantées par Cortez, pour donner plus d'importance à ſa conquête, n'étoient en effet qu'un vaſte aſſemblage de cabanes ruſtiques; ces palais & ces temples ſi riches & ſi majeſtueux étoient des maſſes énormes de terre dont il ne reſte aucun veſtige depuis long-temps. (1) Ces chefs-d'œuvres tant admirés de peinture & d'orfévrerie, dont on a conſervé quelques échantillons, étoient de groſſieres ébauches, qui ne ſont dignes d'attention, que pour marquer les progrès ſucceſſifs de l'induſtrie humaine. (2)

(1) Il ne reſte aucun veſtige du palais de Montézuma, ni du grand temple de Mexico, tandis qu'on voit encore aujourd'hui l'hôtel que Cortez fit bâtir à la hâte, lors de la conquête. Tant il eſt vrai que les monumens des Mexicains étoient au-deſſous de l'idée, que les hiſtoriens Eſpagnols ont voulu en donner, & des noms pompeux, dont ils les ont embellis.

(2) Les Mexicains ſe ſervoient d'écorces d'arbres & de peaux d'animaux, pour deſſiner à leur maniere les événemens, dont ils vouloient conſerver la mémoire. Quoique l'avide ſoldateſque, qui ſaccagea l'empire, fît peu de cas de ces recueils de peintures hiſtoriques, & que Sumarica, premier évêque de Mexico, crut devoir condamner aux flammes tous ceux qu'il put recueillir, il s'en eſt cependant conſervé un, que Cortez avoit envoyé en Europe pour contenter la curioſité de Charles-

Je ne dirai pas non plus avec le même auteur, *que les Mexicains n'avoient de*

Quint. Ce manuscrit fut d'abord à la merci d'un armateur françois, qui pilla le vaisseau expédié par Cortez Mais après avoir passé par beaucoup de mains, il tomba en la possession de Raleig. Thevenot fit imprimer dans son recueil des voyages toutes les figures de ce manuscrit au nombre de trois cents soixante. Il n'y a dans toutes ces peintures, dit l'auteur des recherches philosophiques sur les Américains, *aucune trace de clair-obscur, aucune idée de perspective, aucune imitation de la nature; & les objets sont tous sans vérité, comme sans proportion.* (Recherches philosop. cinquieme partie, Sect. premiere.) Purchas a publié aussi soixante-six planches des traits les plus remarquables de l'écriture Mexicaine. L'archevêque actuel de Tolede en a publié trente-deux planches, avec des explications fournies par des Indiens instruits dans cet art. Ces sortes de peintures s'appellent *écritures en tableaux* : elles représentent des choses, elles en offrent les images & n'ont aucun rapport à la langue.

On prétend que les Mexicains peignoient encore les objets d'une autre maniere, par le moyen de plumes diversement coloriées & nuancées. Mais il paroît qu'on n'a conservé aucune des peintures de cette espece.

On voit dans le cabinet du Roi d'Espagne plusieurs bijoux en or & en argent, & plusieurs ustensiles des Mexicains : *ce ne sont*, dit Robertson, *que des représentations informes d'objets communs & des figures grossieres d'hommes & d'animaux, sans vérité & sans grace.* (Hist. de l'Amérique, liv. VII, tom. IV, page 33.) Le Lord Archer possede une

barbare

barbare que leurs ſuperſtitions. (1) Ce n'étoit pas leur culte qui dans l'origine les avoit rendus barbares ; mais leur naturel féroce leur avoit fait inventer un culte ſanguinaire & révoltant, qui, à ſon tour, nourriſſoit dans leurs ames le goût de la cruauté. Avant que les Mexicains euſſent fondé leur empire, la plupart des peuples de l'Amérique maſſacroient & mangeoient leurs priſonniers avec plus ou moins d'appareil : & ſi les prêtres du Mexique ont imaginé des dieux avides de ſang humain, c'étoit pour flatter la paſſion dominante du peuple, en conſacrant par la religion une coutume qui, malgré ſon atrocité, faiſoit ſes plus cheres délices. (2) C'eſt ainſi que Mahomet ſe fit aiſément des proſélytes dans un climat brûlant, en fondant ſa morale ſur les plaiſirs ſenſuels, & en promettant aux fideles obſervateurs de ſa loi toutes les

---

coupe d'or fin qu'on prétend avoir appartenu à Montézume ; elle eſt ornée d'un relief dont les traits ſont groſſiers & mal deſſinés.

(1) Voyez les premieres éditions de l'hiſtoire philoſophique, liv. VI.

(2) Pour prouver que toute la férocité des Mexicains ne conſiſtoit pas dans leur culte, il ſuffit de dire que ſouvent leurs guerriers ſe revêtoient de la peau ſanglante de leurs ennemis, & qu'ils ſe promenoient dans les places publiques couverts de ces horribles trophées.

jouiſſances de la volupté. C'eſt ainſi que le farouche Odin ſe fit mettre au rang des dieux, dans un climat triſte & barbare & chez des peuples qui ne vivoient que de meurtres & de rapines, en annonçant une religion de ſang & en déifiant tous les inſtrumens du carnage.

Mais, quoique les Mexicains euſſent conſervé quelques-uns des vices de l'état ſauvage, & qu'ils y euſſent ajouté ceux de la ſervitude, qui les ſoumettoient à un deſpote; ils avoient cependant fait pluſieurs pas qui les rapprochoient d'un état plus proſpere. La juſtice étoit adminiſtrée dans l'empire avec une ſageſſe admirable pour ces tems d'ignorance & de barbarie: l'agriculture, quoique très-imparfaite, y étoit cependant fort ſupérieure à celle des tribus errantes. Il y avoit à Mexico, & dans d'autres villes, des marchés très-fréquentés & garnis de toutes les productions de la terre & des arts: les noix de Cacao formoient une eſpece de monnoie qui facilitoit les échanges, & qui déterminoit la valeur relative des diverſes marchandiſes. Pluſieurs cités étoient très-peuplées, & il étoit impoſſible que du choc des opinions, parmi tant d'hommes raſſemblés, il ne jaillit point de temps en temps quelques idées heureuſes & quelques étincelles de génie. Les rapports multipliés, qui commençoient à s'établir entre les ſujets de ce vaſte em-

pire, devoient reſſerrer les nœuds qui les uniſſoient, adoucir leurs mœurs par degrés, tempérer l'atrocité de leur religion & de leur caractere, faire naître parmi eux de nouveaux beſoins & de nouvelles jouiſſances. Enfin leurs progrès, que l'on peut regarder comme étonnans pour un état qui n'avoit pas un ſiecle & demi d'antiquité, devoient ſe communiquer de proche en proche aux nations voiſines; & ce peuple, en étendant ſa domination par des conquêtes, eut étendu plus rapidement encore l'influence de ſes arts & de ſes loix, s'il n'eût pas fait la guerre plutôt pour détruire & exterminer les vaincus que pour les éclairer & les gouverner.

Les Péruviens donnoient un autre exemple au midi de l'Amérique, & leur empire fondé ſur des loix plus ſages & appuyé d'une religion plus douce, devoit conduire tôt ou tard toute cette immenſe péninſule au plus haut degré de puiſſance & de proſpérité. L'adoration du ſoleil établie parmi eux, quatre ſiecles avant l'arrivée des Eſpagnols, eſt ſans doute la moins inſenſée & la plus excuſable des ſuperſtitions. Ce culte, en fixant les regards de l'homme ſur le principe de la lumiere, de la chaleur & de la vie, comme ſur l'objet le plus digne de ſes hommages, lui préſentoit l'univers ſous un aſpect plus conſolant, lui inſpiroit des penchans plus tendres & le ramenoit ſans

ceſſe aux doux ſentimens de la nature. Il l'avertiſſoit de tirer ſa nourriture du ſein de la terre embellie & fécondée par les rayons de la divinité ; ſans ceſſe il lui faiſoit ſentir qu'il avoit une origine & une deſtination commune avec tous ſes ſemblables, & reſſerroit ainſi à chaque inſtant les liens d'un amour mutuel. Auſſi les Péruviens ne formoient-ils qu'une ſociété de freres & d'amis, qu'une ſeule famille dont l'Empereur étoit le pere. Ils ignoroient les triſtes plaiſirs de la vengeance, ils avoient en horreur la cruauté des autres peuples de l'Amérique, & jamais leurs temples ne furent ſouillés de ſang humain.

Ce bon peuple chériſſoit le joug de ſa religion & celui de ſes maîtres, qu'il croyoit être enfans du ſoleil. Il recevoit les loix des Incas, comme émanées du ſein de Dieu même, & il les obſervoit avec une exactitude religieuſe, dont on chercheroit en vain un autre exemple dans les annales de toutes les nations. Au Pérou, l'agriculture n'étoit pas le partage des femmes, comme dans les autres peuplades ſauvages. C'étoit la plus noble occupation, le plus beau triomphe de l'homme ; & la famille même des Incas labouroit un champ près du temple du ſoleil. On faiſoit chaque année le partage des terres de tout l'empire, & elles étoient cultivées en commun au ſon des

inſtrumens & avec des chants d'allégreſſe. On labouroit avec une joie extrême les terres deſtinées au maintien de la force publique & de la ſplendeur du trône, à l'entretien des temples & des Vierges conſacrées au ſoleil, & ſur-tout celles qui devoient alimenter les familles indigentes.

Comme le terrein brûlant & aride du Pérou n'eſt gueres humecté par la pluie, ni arroſé par les rivieres qui ſont en petit nombre à l'occident des Andes, on avoit imaginé des moyens de retenir l'eau des torrens & de la diſtribuer avec économie dans toutes les provinces. Cette invention étoit une vraie conquête de l'homme ſur les élémens & elle ſuffiroit ſeule pour donner à ce peuple la prééminence ſur toute l'Amérique. Les ſoins paternels des Incas ne ſe bornoient pas aux beſoins préſens de leurs ſujets; ils avoient établi des magaſins publics pour les années de diſette, & cette prévoyance étoit encore un des caracteres diſtinctifs des Péruviens. Je voudrois décrire ici leurs palais & leurs temples ſolidemens bâtis & richement décorés, leurs grands chemins qui traverſoient l'empire, & qui offroient aux voyageurs des agrémens que l'on ſoupçonneroit à peine chez un peuple ſi nouveau; leurs ponts jettés ſur des fleuves & établis ſur de longues treſſes de liannes fixées aux deux rives oppoſées, tous leurs monumens dont les débris atteſtent encore

la durée, & je dirois preſque la magnificence. (1) Mais tous ces détails, que

(1) L'auteur des recherches philoſophiques ſur les Américains prétend que les Péruviens ne l'emportoient pas ſur les Mexicains, *ſoit qu'on compare leur police, ſoit qu'on examine leurs arts & leurs inſtrumens.* (Cinquieme partie, Section premiere.) Mais Robertſon penſe le contraire, & il appuye ſon opinion ſur des raiſons ſi ſolides, & ſur des autorités ſi reſpectables, qu'il n'eſt guères poſſible de ne pas ſe ranger de ſon parti. (Voyez l'hiſtoire de l'Amérique, tome IV, page 82 & ſuivantes.) Les magaſins publics, nommés *Tambos*, pour prévenir la diſette; les canaux artificiels, pratiqués pour diſtribuer les eaux des torrens & arroſer les terres; les honneurs rendus à l'agriculture par les Incas, qui l'appelloient *le triomphe de l'homme ſur la terre*; l'art d'employer la bêche; les édifices, dont les ruines ont été reconnues & décrites par M. de la Condamine & par d'autres ſavans dignes de foi; les deux grands chemins de Cuſco à Quito; les ponts de liannes jettés ſur les torrens, ſont autant de preuves de la ſupériorité des Péruviens.

Il eſt vrai que l'auteur des recherches philoſophiques regarde la plupart de ces inventions *comme des monumens éternels de la ſtupidité de cette nation.* (Voyez la défenſe des recherches philoſophiques, Chap. XXIX & XXX.) Et ſes raiſons pourroient être plauſibles, s'il falloit en juger par comparaiſon avec notre architecture. Mais, pour eſtimer le degré de mérite des ouvrages d'un peuple à demi-ſauvage, il faut ſuivre les progrès lents & ſucceſſifs de l'eſprit humain, & ne pas raiſonner de ſon induſtrie d'après les découvertes

on peut voir ailleurs, ralentiroient la marche de ce discours & pourroient nuire à la liaison & au développement de mes idées. Il me suffira de conclure de toutes ces marques de l'industrie des Péruviens, qu'ils avançoient à grands pas vers la civilisation, & qu'au tems de la conquête, c'étoit peut-être déja le peuple le plus heureux de l'univers.

Comment du sein de tant d'erreurs, de superstitions, d'ignorance & de barbarie, où toutes les nations de l'Amérique étoient plongées, Manco-Capac a-t-il pu s'élever à une politique à la fois si simple & si sublime ? Par quel enchantement a-t-il pu donner des loix à des sauvages errans & si fiers de leur indépendance, & leur faire goûter des maximes si oppofées à leurs penchans & à leurs aveugles préjugés ? Quel divin génie lui a révélé les moyens d'unir tellement le souverain à ses sujets, qu'il ne fût jamais tenté d'abuser du pouvoir sans bornes qui lui étoit confié ? Telle fut en effet l'influence des préceptes de ce législateur, que les douze Incas qui lui ont succédé, ne cesserent pendant quatre siecles de s'occuper du bonheur public & de se faire adorer par

---

de nos arts & les méthodes ingénieuses, qu'une longue pratique & la communication des idées ont pu nous faire imaginer.

leur tendre ſollicitude & leur bienfaiſan-
ce. Cette longue ſuite de bons rois eſt
un préſent que la nature n'a voulu faire
qu'aux ſeuls Péruviens & qu'elle a refuſé
aux nations les plus floriſſantes & les plus
vantées pour leur ſageſſe ; & c'eſt ſans
doute le plus doux ſpectacle qui puiſſe
s'offrir aux méditations de la philoſophie
& à la mémoire des hommes ſenſibles.

Cependant tous ces rois furent des con-
quérans ; & le Pérou qui conſiſtoit d'a-
bord dans quelques peuplades ſorties des
forêts à la voix de Manco-Capac & raſ-
ſemblées aux environs du Cuſco, s'éten-
dit ſous chaque regne, & devint par de
grés un très-vaſte empire ſoumis aux mê-
mes loix & au même ſouverain. Mais la
plupart de ces conquêtes n'étoient point
achetées au prix du ſang humain, ni de
gémiſſemens des peuples. La ſeule ambi-
tion des Incas étoit d'augmenter le nom-
bre des adorateurs du ſoleil, de propager
les vérités utiles & d'apprendre à leurs
voiſins les vrais moyens d'être heureux.
Souvent le ſeul deſir de participer aux
avantages de leur gouvernement paternel
leur ſoumettoit de nouvelles provinces,
& la douce perſuaſion faiſoit tomber les
armes des mains de leurs ennemis. Voilà
les ſeules victoires qui ſoient vraiment
dignes d'une ame grande & généreuſe ;
c'eſt d'arracher l'homme à la miſere, à
l'oiſiveté, à la barbarie, à l'empire de
paſſion

J.

eur bienfaisan
bons rois es
n'a voulu fair
qu'elle a refus
ntes & les plu
& c'est san
cle qui puis
la philosophi
nes sensibles,
furent des con
consistoit d'a
ades sorties de
-Capac & ral
Cusco, s'éten
devint par de
soumis aux m
verain. Mais l
n'étoient poi
humain, ni de
La seule amb
menter le nom
il, de propage
prendre à leu
d'être heureu
participer au
nement paterne
les provinces
soit tomber l
ennemis. Voi
oient vraime
& généreuse
à la misere,
à l'empire d
passio

ssions aveugles & brutales ; c'est de le conquérir pour lui ouvrir les trésors de la nature, pour développer sa raison, pour exciter en lui les mouvemens de la sensibilité, pour courber sa fiere indépendance sous le joug de la sagesse. O conquérans superbes ! ce n'est point dans ces champs trop célebres, trop illustrés par votre valeur & votre funeste génie que l'on trouvera la vraie gloire & les vrais modeles ; c'est aux plaines riches & fécondes du Pérou : c'est au sein d'un peuple encore dans l'enfance que vous apprendrez à vaincre par le seul ascendant de la vertu, & à mériter nos hommages !

On ne pouvoit rien desirer de plus pour le bonheur de toute l'Amérique, que d'augmenter la prospérité de l'Empire des Péruviens, & d'étendre l'influence de leurs mœurs & de leur gouvernement sur un plus grand nombre de nations. Mais plusieurs obstacles sembloient encore devoir s'opposer aux progrès de leur puissance ; & les moyens qui avoient jusqu'alors assuré leur bonheur, étoient insuffisans pour l'entretien d'une population florissante & nombreuse. La simplicité des mœurs, le respect pour les loix & la justice, la honte attachée à l'oisiveté, les liens multipliés qui unissoient les citoyens entr'eux & à la patrie, avoient jusqu'à ce moment servi de supplément à la propriété exclusive qu'ils ne connoissoient pas

encore. Or, ces liens ſacrés doivent ſe relâcher à meſure que la population fait des progrès, & il eſt difficile que l'intérêt perſonnel ne prenne pas la place des ſentimens patriotiques, lorſque la multiplication des hommes fait ſentir chaque jour de nouveaux beſoins. A meſure que l'empire s'étend & que le nombre des citoyens s'augmente, le rapport des forces de chaque individu avec la puiſſance publique s'altere & s'affoiblit par degrés; on s'habitue inſenſiblement à ne plus voir ſon unique bonheur dans celui de l'état, & tous les principes de l'activité générale perdent bientôt leur énergie.

D'ailleurs la communauté du travail eſt très-propre à éteindre toute eſpece d'émulation, parce que le plus fort ne devant pas être mieux partagé que les autres dans la diſtribution des fruits, doit meſurer l'emploi de ſes forces ſur celles du plus foible : elle eſt auſſi très-propre à étouffer le génie de l'invention, parce qu'elle condamne chaque particulier à une routine aveugle & qu'en le forçans d'obéir à l'impulſion générale, elle l'empêche de ſe livrer aux diverſes épreuves néceſſaires pour la perfection des arts. L'amour de la patrie eſt la baſe des ſociétés naiſſantes, la propriété excluſive doit être celle de la proſpérité des grands états; & c'eſt un reſſort qui manquoit au développement de la puiſſance des Péruviens.

Le défaut de propriété rendoit le commerce inutile & ſans objet, & à cet égard ils étoient beaucoup moins avancés que les Mexicains mêmes. Chaque province ſe contentoit de ſes productions particulieres, & ne ſe mettoit pas en peine de faire naître du ſuperflu, pour l'échanger avec des productions utiles d'une autre province : chaque particulier faiſoit tous les divers ouvrages néceſſaires pour ſon propre entretien ; & les arts toujours retenus par ce moyen dans un état d'enfance, ne fourniſſoient aucun objet d'échange. Il n'y avoit donc parmi eux aucun motif qui pût éveiller l'émulation ni aiguiſer l'induſtrie.

Tous les reſſorts de leur activité étoient encore très-imparfaits. Ils ignoroient l'uſage du fer & la maniere de fabriquer les métaux pour fournir aux arts des inſtrumens. Ils manquoient en conſéquence des plus puiſſans moyens de féconder le ſein de la terre ; & leur agriculture foible & languiſſante, eu égard à la fertilité naturelle du ſol, exigeoit de leur part des travaux plus pénibles, qui n'étoient jamais récompenſés par des moiſſons auſſi riches que dans nos climats. Ils ſe voyoient chaque année dans la néceſſité de laiſſer ſans culture une grande partie de leurs champs, & les progrès de la population, quoique rapides, étoient bien éloignés de ſe proportionner à l'étendue de l'empire. Leurs

divers monumens & toutes les productions de leurs arts n'étoient dûs qu'à des efforts prodigieux de patience & d'industrie : la plus grande partie de l'activité nationale ſe conſumoit inutilement, faute d'inſtrumens propres à la diriger, & à en multiplier les effets.

Les divers peuples de l'Amérique ſoupçonnoient à peine l'empire que l'homme a droit de s'arroger ſur les animaux, & les ſeuls Péruviens dans toute cette partie du monde avoient ſu forcer le Lama à partager leurs fatigues. Encore n'en tiroient-ils que de foibles ſervices & ne l'employoient-ils que pour le tranſport des fardeaux légers. L'homme dans ces contrées étoit donc privé du diadême : il n'avoit jamais ſu jouir de ſa plus belle prérogative, qui ſoumet à ſon eſpece tous les autres habitans de la terre. Reduit aux ſeuls efforts de ſes bras, il ignoroit l'art heureux de multiplier de mille manieres les reſſorts de ſon activité, par l'emploi des animaux les plus vigoureux. L'empire des Incas manquoit donc des moyens les plus efficaces pour acquérir toute la force qui doit ſignaler l'époque de la jeuneſſe & de la virilité des états.

Si les Péruviens, dira-t-on, étoient heureux dans leur état d'ignorance & de foibleſſe, pourquoi devoient-ils deſirer d'accroître leur puiſſance & de s'enrichir de connoiſſances nouvelles, qu'ils n'euſ-

ent peut-être acquiſes qu'aux dépens de eur bonheur ? J'avouerai que le ſeul but e toute légiſlation ſage eſt d'aſſurer la fé- icité publique, & qu'aucun peuple n'avoit peut-être mieux atteint juſqu'alors ce but nt deſiré. Mais ils touchoient à l'épo- ue, où les liens qui les avoient retenus ans le devoir commençoient à ſe relâ- cher, & où l'autorité des loix qui avoient adouci leurs mœurs, s'alteroit par degrés inſenſibles. Déja l'intérêt perſonnel fai- ſoit taire la voix de la patrie : déja la guerre civile s'étoit allumée d'un bout de l'empire à l'autre. Deux freres alloient combattre avec toutes les forces de la na- tion, pour ſe diſputer le trône, & cette terre ſacrée alloit être profanée par des forfaits & trempée du ſang des enfans du ſoleil. De même que les motifs qui ani- ent tous les mouvemens de l'enfance, ui enchantent & embelliſſent tous ſes ſtans, deviennent inſuffiſans & perdent eur charme, quand la raiſon & les for- es ſe développent ; les loix qui ont raſ- ſemblé des peuples épars, qui ont fléchi leur caractere indépendant, en échauf- fant leurs cœurs d'un amour mutuel, ne peuvent plus les contenir & reſtent ſans vigueur, quand le temps a augmenté la population & reculé les bornes de l'em- pire. Pour fixer le bonheur parmi les Pé- ruviens, ſans renouveller les reſſorts de leur puiſſance, il auroit fallu perpétuer

parmi eux l'état de l'enfance ſociale & empêcher les développemens du corps politique. Mais le temps, & ſur-tout les maximes des Incas, qui les portoient ſans ceſſe à de nouvelles conquêtes, euſſent bientôt triomphé de cette fauſſe ſageſſe.

D'ailleurs nous ne conſidérons ici le gouvernement des Incas que par rapport à toute l'Amérique ; il eſt clair que, faute de moyens aſſez puiſſans, ils n'auroient pu la conduire à une civiliſation parfaite qu'avec une extrême lenteur. Il ſe ſeroit encore écoulé une très-longue ſuite de ſiecles, avant que les hommes euſſent joui, dans cette partie du monde, du degré de bonheur qui leur eſt aſſigné par la nature, & avant que la population eût pu ſe mettre au niveau de l'étendue & de la fertilité des terres. Il n'eſt donc pas poſſible de douter que la découverte de l'Amérique n'eût dû être très-utile au genre-humain, en hâtant les progrès de cette révolution par l'influence de nos arts & de nos connoiſſances religieuſes, politiques & morales. Voilà le principal effet qu'auroit dû produire cette découverte, ſi les conquérans du nouveau Monde n'euſſent été les plus méchans des hommes.

II.

La Découverte de l'Amérique a-t-elle été utile ou nuiſible à ſes anciens habitans ?

FAudra-t-il donc la décrire cette révolution trop célebre, qui fera rougir à jamais de honte & d'indignation toutes les générations futures ? Faudra-t-il peindre ces nombreux maſſacres, ces ſcenes révoltantes, où tout ce que la barbarie a de plus atroce, tout ce que l'avarice & la lâcheté ont de plus hideux fut mis en œuvre contre des nations timides & ſans défenſe ? Faudra-t-il retracer cette longue chaîne de crimes, de perfidie & d'oppreſſion, qui effaça des peuples entiers de deſſus la terre ? Puis-je avoir le triſte courage de ſonder cette plaie douloureuſe de l'humanité, qui ſaigne encore dans tous les cœurs ſenſibles & que le tems ne fermera jamais ? Aſſez d'autres ſans doute ont rappellé à la mémoire des hommes tous les détails de ces cruels ravages, & je me bornerai à rapporter les faits qui s'offriront ſous ma plume & qui me paroîtront néceſſaires pour inſtruire la cauſe impor-

vante, que j'ose présenter au tribunal d
la postérité.

Quand des navigateurs abordent dans un
isle déserte, les oiseaux s'empressent d
venir à leur rencontre : exempts de dé
fiance & de crainte, ils ne voient dan
l'homme qu'un objet d'admiration & d
curiosité ; ils sont bien éloignés de recon
noître dans ses traits un maître sanguinai
& destructeur. Tel fut l'empressement de
Insulaires de l'Amérique à la premier
apparition des Espagnols. Si les habitan
de quelques isles ont d'abord témoigné d
la frayeur & se sont retirés avec précipi
tation, il ne faut attribuer leur fuite qu
la terreur que leur imprimoient les Ca
raïbes, qui faisoient chez eux des descen
tes très-fréquentes pour y exercer les plu
affreuses barbaries. Eh quoi! l'homme de
vroit-il donc jamais craindre l'approch
de son semblable, & le seul penchan
de la nature ne devroit-il pas suffire pou
le rassurer? Ces bras formés pour les étrein
tes de l'amitié ; cette flamme douce qu
brille dans ses regards ; cette heureus
physionomie qui porte l'empreinte des mou
vemens de l'ame ; cette voix qui retenti
au fond du cœur & qui fait peindre l
pensée ; ces entrailles qui s'émeuvent
ces larmes qui coulent à la vue d'un êtr
souffrant ; le besoin de se communiquer
de faire partager ses peines & ses plaisirs
tout ne s'accorde-t-il pas à prouver qu

l'homme doit être naturellement ſenſible & généreux? La nouveauté du ſpectacle que devoit offrir la flotte Eſpagnole, la magnificence de leurs habits, la pompe guerriere qui les accompagnoit, le bruit & l'effet de leurs armes concourroient à perſuader qu'ils étoient doués des plus éminentes qualités, & qu'ils commandoient à la nature même. C'étoit des Génies bienfaiſans, des Dieux tutélaires, que le ciel envoyoit à ces nations paiſibles pour les défendre de leurs ennemis, pour leur dévoiler de nouveaux ſecrets, pour les combler de richeſſes & de bonheur. Hélas! c'étoit le milan qui engageoit les colombes timides & trop crédules à ſe ranger ſous ſon empire.

Avec quelle ardeur les habitans de la grande Iſle de Hayti (1) allerent-ils au-devant des chaînes qui leur étoient préſentées? Ils éleverent ſous la conduite des Eſpagnols un fort qui devoit être le premier inſtrument de leur ſervitude. Ils s'empreſſerent de leur fournir des vivres & de leur procurer toutes les jouiſſances qu'une tendre ſollicitude pouvoit leur faire imaginer. Ils leur donnoient chaque jour tant de marques d'amitié, de bienveillance & de généroſité, qu'il eſt étrange que leurs

(1) Appellée par les Européens l'Iſle Eſpagnole, & depuis Saint-Domingue.

nouveaux hôtes n'aient pas été tentés de renoncer à leur projets barbares, & chercher à rendre heureuſe une nation ſi digne de l'être.

Tous les moyens ſembloient s'offrir d'eux-mêmes. Ces Inſulaires n'étoient point attachés à leurs opinions ni à leur culte : leurs ames encore neuves & preſque vuides de préjugés ſe fuſſent ouvertes à l'inſtruction & à la perſuaſion, ſi les vérités pures & ſaintes du Chriſtianiſme leur euſſent été annoncées ſous le jour le plus favorable & avec cette douceur & cette modération touchante, qui doit être le premier caractere d'une religion de paix. Un climat propre à la maturité des fruits, un terrein vaſte & fertile ſembloient inviter à la culture & promettre des richeſſes inépuiſables. La population de l'Iſle qui montoit à un million d'habitans (1), offroit déja des reſſources puiſſantes, ſi l'on ſe fût mis en peine de vaincre leur goût dominant pour l'oiſiveté, par l'accroiſſement de leurs forces, par de nouveaux deſirs & de nouveaux

(1) Quelques hiſtoriens Eſpagnols, qui ont mis beaucoup d'exagération dans leurs récits, ont avancé que Saint-Domingue avoit deux & même trois millions d'habitans. Mais, d'après l'eſtimation des meilleurs critiques, il paroît que la population de cette Iſle ſe bornoit à un million d'hommes.

beſoins ; ſi l'on eût pris ſoin de développer leurs membres par un travail ſalutaire & gradué, & de leur donner une vigueur nouvelle en faiſant naître des alimens plus ſubſtantiels & plus abondans ; ſi l'on ſe fût étudié à ſeconder leurs efforts par le ſecours des animaux domeſtiques, par l'uſage des métaux & les diverſes inventions des arts de l'Europe.

Mais les Eſpagnols, guidés par la ſoif de l'or & livrés aux paſſions les plus aveugles, étoient bien éloignés de s'occuper du bonheur de ces nations, auxquelles ils en avoient d'abord impoſé par des dehors ſi ſéduiſans. Leurs intentions perverſes ſe manifeſterent bientôt par des excès qui laſſerent la patience des naturels du pays, & qui les obligerent de recourir à une juſte défenſe. A ce ſignal, des ruiſſeaux de ſang coulerent de toutes parts. Hélas ! que pouvoit la juſtice timide & défendue par l'ignorance & la foibleſſe, contre la diſcipline, la force, la ruſe & la cruauté ? Les armes & les perfidies Européennes triompherent bientôt du nombre, & tous les Inſulaires furent maſſacrés ou réduits au plus affreux eſclavage. Les guerriers Eſpagnols s'aſſocierent d'énormes chiens qui déchiroient les membres nuds de ces malheureuſes victimes, & qu'on avoit dreſſés à cet uſage, par un art à jamais déteſtable.....,

en les enivrant de ſang humain. (1) On vit des prodiges, je ne dirai point de valeur & de courage, mais de la plus lâche barbarie. On ouvrit les priſons de la Caſtille, & on livra les infortunés indiens à la foule d'aſſaſſins & de brigands qu'elles réceloient ; & c'eſt en vain qu'on voudroit imputer uniquement à de tels ſcélérats la plupart des crimes qui ſouillerent cette conquête ; c'eſt en vain qu'on ſaiſiroit ce prétexte pour abſoudre la nation Eſpagnole. Eh quoi ! celui qui tient droit des bêtes féroces enchaînées & qui briſeroit leurs fers pour les lâcher ſur les paſſans, ne ſeroit-il donc pas coupable des ravages qu'elles exerceroient pour aſſouvir leur faim, & du ſang qu'elles répandroient dans leur fureur ?

(1) On prétend que les Eſpagnols tirerent plus de ſervice de leurs dogues & de leurs lévriers que de leur artillerie. Ceux de l'armée de Vaſco Nunnez étranglerent plus de deux mille Américains. Au combat de Caxamalca, la premiere ligne de l'armée de Pizarre étoit formée par des chiens ; on aſſure même que la Cour d'Eſpagne, charmée de leurs exploits, leur faiſoit payer une ſolde réguliere ; & l'ancien état militaire de ce temps-là fait mention du dogue *Berecillo*, qui gagnoit deux réaux par mois ; on a auſſi conſervé le nom d'un lévrier de la grande eſpece, appellé *Brutus*, qui ſe ſignala dans la conquête de la Floride. (Voyez les réflexions philoſophiques ſur les Américains, tom. I, partie premiere, pag. 65.)

Disons la vérité, la politique avide & basse de Ferdinand fut la principale cause des maux dont on accabla les Indiens qui étoient échappés aux premiers massacres. Sa jalousie, son ingratitude & son avarice obligerent Colomb de les condamner aux travaux des mines, & de leur imposer un joug insupportable, eu égard sur-tout à leur constitution foible & à leur naturel indolent. Ce sont ces passions honteuses du souverain, qui firent dépouiller de ses dignités & mettre aux fers un si grand homme, & qui lui donnerent pour successeurs Bovadilla, Ovando, Albukerque, tyrans éphémeres, qui surent rassembler sous le gouvernement d'un jonr toutes les calamités d'un long regne. Ces ambitieux & vils despotes distribuerent les Indiens à leurs amis, ou les vendirent à l'encan comme des pieces de bétail : ils inventerent mille moyens odieux d'avoir de l'or, pour couvrir leur crime & obtenir l'impunité. (1) L'excès du travail, la

(1) Parmi les traits de perfidie, qui signalerent le gouvernement d'Ovando, je ne dois pas passer sous silence la fin malheureuse du Cacique de la province de Higuey, qui fut condamné à un supplice ignominieux, pour avoir défendu courageusement sa liberté & celle de ses sujets dans une guerre entreprise par les Espagnols contre la foi des traités. Je ne dois point oublier la trop généreuse Anacoana, qui fut prise & indignement

rigueur de la ſervitude & des châtimens; la famine, le déſeſpoir changerent bientôt cette grande iſle en un vaſte déſert. Quinze ans après la découverte, la population étoit déja tombée d'un million à ſoixante mille hommes, qui, dans l'eſpace de dix nouvelles années, ſe réduiſirent à quatorze mille; quoique dans ce dernier intervalle, on eut cherché à réparer de telles pertes en enlevant inhumainement quarante mille Indiens des iſles Lucaies. Ces triſtes reſtes ſe diſſiperent en peu de tems par l'avarice & les cruautés d'Albukerque.

Vélaſquez ſuivit les mêmes principes d'injuſtice, de perfidie & d'inhumanité dans la conquête de Cuba, qui fut ſuivie des mêmes déſaſtres & de la même dépopulation. (1) La généroſité dont le

---

trahie au milieu d'une fête qu'elle donnoit à Ovando & à ſes compagnons. Cette princeſſe eut la douleur de voir brûler ſa maiſon, où les Eſpagnols avoient eu ſoin de renfermer ſes principaux ſujets & elle fut elle-même accuſée de trahiſon & attachée à un gibet infâme ſur la ſeule délation des lâches qui avoient auſſi cruellement abuſé de ſa confiance & de ſon amitié.

(1) C'eſt dans la conquête de Cuba, que le brave Cacique Hatuey fut brûlé vif, ſans autre crime que de s'être défendu contre les exterminateurs de ſa nation. Comme un Moine Franciſcain l'exhortoit à ſe faire chrétien, au moment de ſon ſupplice, & l'aſſuroit que ſon ame iroit ſur le champ

uvages de la Jamaïque avoient uſé envers olomb, quand il fut jetté ſur leurs côtes r la tempête, n'empêcha point le fils de cet homme illuſtre d'envoyer des brigands d'Europe pour les ſubjuguer. Et le éroce d'Eſquimel, chargé en chef de l'expédition, ne remit l'épée dans le fourreau qu'après l'entiere extinction de ce peuple nombreux & ſi digne d'un meilleur ſort. Vers le même tems, Pédrarias d'Avila, que la jalouſie toujours conſtante de Ferdinand avoit ſubſtitué au généreux & infortuné Balboa dans le gouvernement du Darien, ravageoit l'iſthme qui ſépare en deux parties le continent de l'Amérique, & ſembloit vouloir enchérir ſur la cruauté de tous les autres Eſpagnols. Mais tous ces triſtes événemens n'étoient encore que le prélude de nouvelles calamités; la barbarie des Caſtillans alloit bientôt s'exercer ſur un plus vaſte théâtre, & déja Fernand Cortez avoit entrepris la conquête du Mexique.

Si l'on compare la grandeur & la difficulté de cette entrepriſe avec le petit

---

dans un ſéjour délicieux, il lui demanda s'il y avoit des Eſpagnols dans ce lieu de volupté. Oui, dit le Moine; mais il n'y a que ceux qui ſont juſtes & bons. Le meilleur, répartit l'infortuné Cacique, ne peut être ni bon ni juſte, & je ne veux pas m'expoſer à voir dans l'autre monde un ſeul homme de cette race déteſtable.

nombre de bras & la foibleſſe des moyens employés pour l'exécuter, on ſe croira tranſporté dans ces tems fabuleux où un ſeul Héros mettoit une armée entiere en déroute, où l'audace & la valeur d'un Guerrier fixoient le deſtin d'un grand Empire. Quel homme que celui qui, à peine revêtu d'un pouvoir précaire & bientôt révoqué, s'en ſert pour braver les menaces & la jalouſie de ſon chef; s'embarque à la tête d'une poignée d'aventuriers, attachés la plupart à ſon ennemi par intérêt & par reconnoiſſance; aborde ſur les confins d'une terre inconnue, habitée par des peuples nombreux & puiſſans; brûle ſes vaiſſeaux pour ôter tout eſpoir de retour à ſes compagnons, toujours prêts d'attenter à ſa vie; ſurmonte tous les obſtacles qui s'oppoſoient à ſa marche; pénetre juſqu'au centre de l'Empire & s'empare avec audace de la perſonne du Souverain; diviſe ſes forces, & va combattre une armée de ſes compatriotes envoyée pour le dépouiller & le punir; revient triomphant dans la Capitale de ſon captif; & après mille alternatives & mille aventures périlleuſes acheve glorieuſement ſa conquête? Tel fut Cortez. Faut-il que tant de vertus ſoient ſouillées par tant de crimes, & que cette longue ſuite d'actions héroïques ſoit marquée par des ruiſſeaux de ſang humain! Qui pourroit nombrer les victimes ſacrifiées

fiées à l'ambition, à la vengeance, à la politique & à l'insatiable avidité de ce vainqueur farouche, & des brigands qui l'accompagnoient ? Les Prêtres & les plus riches citoyens de Mexico inhumainement égorgés dans le Temple, au milieu d'une fête publique & au mépris des droits les plus saints de l'hospitalité ; les rues de cette Ville trop célebre cent fois jonchées de morts ; les chefs de l'Empire brûlés vifs, avec les vaines formalités de la justice, sans autre crime que d'avoir exécuté les ordres de leur Souverain légitime ; cinquante mille Indiens massacrés dans une seule attaque ; des cadavres amoncelés, & en assez grand nombre pour combler les brêches profondes de la chaussée du grands lac, & favoriser la retraite des Espagnols ; le magnanime Guatimosin étendu sur des charbons ardens, & ensuite attaché à un infâme gibet, sans égard pour son rang ni pour ses vertus ; (1) des tortures inouies, des supplices sans nombre inventés par la rage & l'ivresse de la fureur, pour obliger les vaincus à découvrir leurs trésors, qu'ils avoient jettés dans

(1) Guatimosin ne laissa pas échapper un soupir dans les tortures cruelles qu'on lui fit éprouver. Etendant les cris d'un de ses favoris, qui étoit comme lui étendu sur des charbons ardens, il lui dit avec douceur : *& moi suis-je sur des roses ?*

les lacs & les fleuves, ou qui n'exiſtoient que dans l'imagination de leurs bourreaux; des jeux horribles où le chef & les ſoldats outrageoient à l'envi la nature & l'humanité, & cherchoient à ſe vaincre mutuellement par les rafinemens de la plus déteſtable barbarie; des exécutions ſanglantes faites de ſang-froid, après la conquête, ſous les prétextes les plus frivoles; des provinces entieres dévaſtées ou réduites au plus dur & au plus injuſte eſclavage: voilà les trophées qui atteſtent à l'Univers les brillans avantages de cette révolution.

Lorſque dans le cours de cette fatale conquête, on croit les Eſpagnols expoſés de grands périls, le cœur ſoulagé d'une longue oppreſſion treſſaille & ſe livre l'eſpérance de les voir bientôt les victimes de leur audace & de leur perfidie. Comment ne point partager le noble dévouement de ces deux jeunes Indiens qui embraſſent les genoux de Cortez, ſe précipitent du haut d'une tour, pour l'entraîner dans leur chûte? Avec quelle douce émotion de plaiſir on entend les inſtrumens guerriers des Mexicains, interrompent tout-à-coup le ſilence de la nuit pour annoncer aux Caſtillans de leur retraite, que l'heure de la vengeance eſt enfin arrivée, & qu'aucun d'eux ne peut échapper au carnage ou au ſupplice! Quels regrets de voir les projets

mieux concertés échouer conſtamment con-
re la fortune de ces hommes téméraires
& cruels ! O vallée d'Otumba, tu devois
être le théâtre de leur honte & de leur
entiere défaite ! Fatigués de meurtres, cou-
verts de bleſſures, épuiſés par une longue
marche & par la faim, ils alloient être
enveloppés, ils devoient enfin ſuccomber
ſous la multitude de leurs ennemis. Pour-
quoi faut-il qu'une ſuperſtition puérile,
(1) que le coup du ſort le plus inattendu
ſe paſſer la victoire dans leurs rangs,
répande tout-à-coup dans les bataillons
diens la confuſion & la terreur ? Et
us, murs de Zempoalla, vous deviez
re les témoins de la deſtruction de ces
igands qui ſembloient acharnés à s'en-
égorger dans votre enceinte ! Hélas !
le premier choc vous les avez vus
ppaiſer & mettre bas les armes ! Ces
ps affamés dépoſent entre eux toute
r férocité : ils ne la reprennent que pour
vorer de concert l'agneau paiſible & ſans
enſe.

Les Mexicains privés de leurs Caciques
de leurs Prêtres, & réduits à un très-

(1) Les Mexicains croyoient que le ſort des
illes étoit attaché à l'étendart Royal. Ce Dra-
fatal flottoit près de Cortez, qui s'élança
le prendre. Un Eſpagnol fut aſſez adroit pour
iſir & tout-à-coup les Indiens jetterent leurs
es & prirent la fuite.

petit nombre après la conquête, ont encore lutté pendant long-tems contre l'oppreſſion. Toujours vaincus, ils étoient impitoyablement maſſacrés, ou condamnés à l'eſclavage. Sans ceſſe le déſeſpoir les portoit à ſecouer le joug intolérable que leurs maîtres farouches leur avoient imposé ; mais chaque tentative les replongeoit dans des malheurs toujours plus affreux, & faiſoit éclore de nouveaux raffinemens de barbarie. Souvent même l'orgueil & la défiance de leurs tyrans leur ſuppoſoient des crimes : ſouvent leurs gémiſemens, leurs ſoupirs & leur regrets étoient regardés comme des ſignes de révolte, & tout-à-coup le ſang de ces infortunés commençoit à couler d'un bout de l'Empire à l'autre. Les ſeuls Chichemecas ſurent éviter les fers qui leur étoient deſtinés. Ces peuples qui habitoient autrefois les pleines les plus fertiles de ces vaſtes contrées, & qui avoient juſqu'alors conſervé leur indépendance, ſe réfugierent dans des cavernes, où la fierté de leur naturel dégénéra bientôt en férocité : ils devoient recevoir des Européens des mœurs plus douces, des inſtitutions plus ſalutaires, des loix plus ſages, des modeles d'une vertu plus éclairée ; ils n'en reçurent que des exemples d'injuſtice & de cruauté, qui aigrirent leur caractere indomptable, les exciterent à des repréſailles, & les habituerent

l'effuſion du ſang & aux ravages.

Si toute la nation Mexicaine ne fut pas entiérement exterminée, comme les habitans des premieres iſles découvertes par les Eſpagnols, ce n'eſt point à la clémence ni à la juſtice des conquérans qu'il faut attribuer cette différence ; c'eſt à leur ignorance dans l'art de découvrir & d'exploiter les mines, & au défaut d'avances néceſſaires pour former en ce genre de grandes entrepriſes. Une partie des Indiens fut d'abord employée à laver les terres entraînées des montagnes par les fleuves & les torrens, pour en retirer des grains d'or, & le reſte fut réſervé pour la culture & attaché à la glebe. Leur ſort fut ſi déplorable, que c'étoit pour eux un véritable ſoulagement dans leur miſere que d'être réduits à la condition la plus abjecte qui dans nos climats ait pu naître de l'anarchie féodale. Les terres, avec un nombre de ſerfs proportionné à leur étendue, furent diſtribuées aux conquérans, ſelon leurs ſervices, leurs rangs & la faveur dont ils jouiſſoient auprès du chef de la conquête, ou du miniſtere de Madrid. Chacun ne devoit jouir de ces domaines que pendant quelques générations, & le ſeul Cortez obtint des poſſeſſions à perpétuité.

C'eût été un grand avantage pour les Indiens que d'être attachés à des terres héréditaires. Car, tandis que des maîtres

inhumains, qui n'avoient aucun eſpoir de les conſerver pour leur poſtérité, les faiſoient périr ſous leurs coups, ou ſuccomber ſous l'excès du travail, Cortez que l'on ne ſoupçonnera pas d'avoir été trop enclin à la pitié, uſa envers les ſiens de quelque ménagemens. L'intérêt & peut-être l'amour d'un nom célebre tinrent lieu de vertu dans cette ame ſanguinaire & dans celle de ſes deſcendans ; & les vingt-trois mille Indiens qu'il avoit eus en partage, n'étoient encore réduits qu'à ſeize mille vers le milieu de notre ſiecle.

La dépopulation du Mexique a fait des progrès d'autant plus rapides, que dans le ſiecle même de la conquête, il éprouva deux épidémies ſucceſſives, cauſées principalement par la nourriture mal-ſaine des eſclaves, & par les mauvais traitemens qu'on leur faiſoit ſubir. Elle s'eſt accrue par les ravages de la petite vérole, dont le levain s'eſt développé dans le nouveau Monde avec une violence extrême; préſent funeſte que l'Europe a fait à l'Amérique, (1) en échange des maladies hon-

(1) Quetlavaca, qui ſuccéda à Montézume dans le trône du Mexique, fut une des premieres victimes de la petite vérole ; & quoique Guatimoſin, élu en ſa place, ne lui céda gueres pour la prudence & la bravoure, on doit cependant regarder cet accident comme une des cauſes de la deſtruction de l'empire.

teuſes & cruelles, qui attaquent les principes même de la génération, & corrompent juſque dans ſa ſource l'attrait attaché à la perpétuité de l'eſpece humaine.

Ces fléaux meurtriers furent encore moins nuiſibles à la population que l'exploitation des mines abondantes renfermées dans le ſein des montagnes du Mexique. Il eſt vrai qu'à l'époque de la découverte de ces fatales richeſſes, on commençoit à croire en Eſpagne que les Indiens étoient des hommes & qu'il étoit convenable de les traiter avec quelque apparence de juſtice & d'humanité. Mais malgré les beaux réglemens émanés du conſeil de Madrid, ces malheureux enſevelis dans les entrailles de la terre, ne reſpirant qu'un air épais & chargé de vapeurs peſtilentielles, ſans ceſſe en butte à l'avarice & à la brutale inſolence de leurs tyrans, tomboient comme les épis ſous la faulx du moiſſonneur, & leur nombre s'eſt diminué dans une progreſſion effrayante. On eut cependant pluſieurs fois recours à la ruſe & à la perfidie pour faire des eſclaves dans des contrées éloignées & fournir de nouvelles victimes aux mines du Mexique. Au mépris de tous les droits de l'hoſpitalité, un grand nombre de Sauvages de la Floride attirés par de feintes careſſes ſur des vaiſſeaux Eſpagnols, fut mis aux fers & enlevé pour repeupler ces ſouterrains deſtructeurs. Mais de tels ſe-

cours achetés par un crime bas & déteſtable, ne pouvoient offrir qu'un vain palliatif, incapable d'arrêter ſenſiblement les progrès du mal.

A la fin du ſeizieme ſiecle, les indigenes du Mexique ne formoient déja qu'une très-petite partie de la population, qui, lors de la conquête, couvroit les plaines de cet Empire : & des dénombremens exacts démontrent que plus des trois quarts de ces foibles reſtes ſe ſont encore diſſipés dans les deux ſiecles ſuivans. La guerre, la famine, la peſte ſont des calamités paſſageres, qui ne reparoiſſent qu'après de longs intervalles, & qui laiſſent au genre-humain le tems de réparer ſes pertes, mais une oppreſſion conſtante abat les forces & le courage, détruit l'émulation & l'eſpérance, éloigne à jamais toute eſpece de reſſources, flétrit & deſſéche ſans retour les germes de la vie & de la fécondité.

La conquête du nouveau Mexique commencée près d'un ſiecle après celle de l'ancien, fut moins ſanglante & moins fertile en événemens mémorables ; parce qu'elle fut entrepriſe avec de plus grandes forces & ſur des peuples moins nombreux & moins aguerris. Mais elle fut preſque auſſi funeſte aux Indiens, qui furent également réduits à l'état de bêtes de ſomme, & condamnés à l'eſclavage & aux travaux des mines. La nouvelle Navarre éprouva le même ſort, ainſi que les habitans

bitans de Sonora, de Mayo, de Cinaloa, & généralement tous les peuples ſitués à l'oueſt, entre le nouveau & l'ancien Mexique, juſqu'au bord oriental de la mer vermeille. Toutes ces nations ſe courberent ſous le joug après une foible réſiſtance : il n'y eut que les Apaches qui vendirent cher leur liberté & leur vie. Les Eſpagnols ne pouvant eſpérer de ſoumettre ce peuple fier & courageux, réſolurent de l'exterminer, & lui firent, de nos jours, une guerre vive & cruelle, ſans lui donner aucun relâche pendant trois années entieres. C'eſt ainſi que ſe combla la meſure des calamités qui affligerent ces immenſes contrées depuis l'arrivée des Caſtillans.

De nouvelles ſcenes d'horreur s'ouvrent à nos regards, & le midi de l'Amérique eſt ravagé par des avanturiers plus féroces que ceux qui ont porté la déſolation dans le nord. Deux hommes obſcurs, dont le courage n'a jamais fléchi ſous les loix de la contrainte, & dont la rudeſſe naturelle n'a point été adoucie par l'éducation, ni amollie par la jouiſſance d'un vie aiſée; deux hommes en proie à ces bouillans déſirs, qui caractériſent l'ignorance, lorſqu'elle eſt éveillée par de vaſtes eſpérances & accompagnée du génie, conçoivent, ſur les plus foibles indices, l'idée d'envahir un puiſſant Empire & de moiſſonner plus de gloire & richeſſes, que le conquérant du Mexique. Ils ſe jurent mutuellement de

n'épargner ni leur ſang ni celui des Indiens, pour l'exécution de ce grand projet : & afin de rendre leur union plus étroite & leurs nœuds plus indiſſolubles, ils s'aſſocient un Prêtre ambitieux & ſacrilége, que ſcelle une telle alliance par la conſécration & le partage d'une hoſtie. François Pizarre, le moins riche des trois, le plus ardent & le plus endurci aux travaux de la guerre, prend pour ſa part la fatigue & les dangers, tandis qu'Almagro & Ferdinand de Luque lui fourniſſent tous les ſecours d'hommes & d'argent qu'ils peuvent raſſembler. En vain dans l'Iſthme de Panama, où le projet s'eſt formé, regarde-t-on comme chimérique l'exiſtence même de cette terre couverte de richeſſes, qui fait l'objet de tant de vœux. En vain le gouverneur, pour ne pas prodiguer inutilement le ſang des Eſpagnols, s'oppoſe-t-il à la levée & à l'embarquement des troupes deſtinées à cette expédition. En vain d'habiles navigateurs ont-ils été rébutés & entiérement découragés par des tentatives malheureuſes & ſans ſuccès. En vain Pizarre lui-même, après les plus grands efforts de courage, voit-il repouſſé par les naturels du pays & par les élémens, abandonné de la plupart des ſiens, retenu dans une iſle déſerte, expoſé à la faim & à l'inſalubrité de l'air ſous un climat triſte & affreux, condamné à l'inaction, le comble de tous les maux pour un cœur dévoré de l'ambition la plus

ctive. Tous ces obſtacles, tous ces tour-
nens dont le moindre ſuffiroit pour arrêter
& abattre un ame vulgaire, loin d'é-
ranler ſa conſtance, ne font que l'affer-
mir dans ſon deſſein.

C'eſt au ſein des ſouffrances & de l'ad-
verſité qu'un ame forte s'éprouve, & que,
repliée ſur elle-même, elle acquiert cette
vigueur qui étonne & ſemble l'élever au-
deſſus de la nature. Mais les effets de cette
preuve difficile participent à l'excellence
ou à la perverſité du caractere : ils char-
ent ou rempliſſent d'horreur, ſelon que
vertu ou le crime les dirige. Pizarre,
chappé de l'iſle Gorgone, eſt un tigre, qui
près avoir été long-tems retenu dans ſon
tre par une bleſſure dangereuſe, ne reſ-
re que la carnage pour aſſouvir à la fois
faim & ſa fureur.

Il arrive enfin dans cette terre tant de-
ée, où tant de richeſſes abondent, & la
uve déſolée par la guerre civile. Deux
eres, Huaſcar & Atahualpa, ont com-
ttu pour l'Empire des Incas. Atahualpa,
plus jeune, a fait un affreux maſſacre
s enfans du Soleil & tient ſon rival en
ptivité. Pizarre profite habilement de
tte conjoncture pour accabler à la fois
s deux partis. Par les proteſtations d'une
mitié feinte, par les démonſtrations trom-
euſes de la bienveillance, & ſous le nom
Ambaſſadeur d'un grand Prince, il ob-
ent une entrevue avec le vainqueur. L'In-

ca vient le viſiter, & deploie toute ſa ma-
gnificence, pour le combler d'honneurs,
de careſſes & de préſens. Mais tandis que
cet infortuné Monarque donne à ſes hôtes
des marques ſi éclatantes de ſa généroſité,
tandis qu'il ſe livre ſans contrainte aux
tranſports d'une joie franche & à l'effuſion
de ſon cœur généreux, le Moine Valverde,
inſtruit des deſſeins perfides de ſon chef,
s'avance, un Crucifix à la main, & révele
aux Péruviens les myſteres les plus incom-
préhenſibles de la religion. En témoignage
des vérités qu'il annonce, il préſente ſon
Bréviaire à l'Empereur étonné, qui ayant
parcouru des yeux ce livre fatal, & l'ayant
porté à ſon oreille, le laiſſe tomber avec
dédain. Valverde crie au ſacrilége, & Pi-
zarre ſaiſit ce moment pour donner le
ſignal à ſes ſoldats. Les Péruviens attirés
cette fête par la curioſité, ou par l'intérêt
que les Eſpagnols leur avoient inſpiré
les grands de l'Inca, qui étoient tous ſans
armes & ſans défiance, ſont inhumaine-
ment & lâchement égorgés. L'Empereur
couvert du ſang de ſes ſujets, qui lui avoient
long-tems ſervi de rempart, eſt indigne-
ment arraché de ſon trône & chargé de fers.
Les cris lamentables de tant de victimes
innocentes ne peuvent émouvoir la pitié
des aſſaſſins; ils en deviennent au contraire
plus furieux & plus avides de meurtres.
Quand leurs bras laſſés ſemblent ſe refuſer
aux tranſports de leur rage; l'impie, le

éteſtable Valverde les exhorte d'une voix
errible à ſe ſervir de la pointe de leurs
pées, pour ménager leurs forces & faire
es bleſſures plus profondes. Tout fuit
evant eux, & cette infâme boucherie ne
eſſe point encore; on pourſuit les fuyards,
n les maſſacre ſans autre motif, que l'in-
oncevable plaiſir de verſer du ſang, & la
uit ſeule peut mettre fin à tant d'atrocités.
O Dieu bon & clément! toi, qui as mis
ans nos cœurs un penchant irréſiſtible à la
ienfaiſance; toi, qui fais couler mes lar-
es à la vue d'un être ſouffrant; toi, qui dès
ette vie attaches un prix ſi doux à la ver-
, eſt-ce donc à ton image que tu as créé
es lâches brigands? Puis-je reconnoître
ans de tels monſtres l'empreinte de ta main
dorable, le ſceau de ta ſageſſe & de ta
onté? Ces tigres altérés de ſang ſont-ils
onc mes ſemblables? Jamais les droits
crés de l'hoſpitalité n'ont été plus horri-
lement profanés. Jamais la voix de la
ature n'a été plus méconnue; jamais l'hu-
anité ſainte n'a été plus outragée ni plus
ilie; jamais les paſſions brutales & in-
nſées n'ont effacé juſqu'à ce point les
aits de la divinité dans le cœur de
homme.

Les Eſpagnols dépouillerent les morts &
s mourans avec une joie barbare qui com-
leta dignement une telle victoire; & le
op crédule Atahualpa, témoin de leur
vidité pour l'or, obtint l'aſſurance de ſa

liberté, en s'engageant pour sa rançon à remplir de ce précieux métal une espace d'environ deux mille cinq cens pieds cubes (1) Quand il eut épuisé tous les trésors de

(1) Robertson & Raynal s'accordent à dire d'après les auteurs Espagnols, que cet Empereur avoit promis de remplir un espace de 22 pieds de long sur 16 pieds de large, jusqu'à la hauteur où un homme peut atteindre avec la main, hauteur qui doit être à-peu-près de 7 pieds. Or, un espace, qui auroit ces trois dimensions, contiendroit 2464 pieds cubes. Une masse d'or de ce volume formeroit une somme prodigieuse, qui surpasseroit quatre milliards de notre monnoie. Mais, 1°. il faut remarquer que cet espace ne fut pas entiérement rempli. L'impatience des brigands qui accompagnoient Pizarre, ne leur permit pas d'attendre, pour faire le partage, l'entiere exécution des promesses d'Atahualpa. 2°. Il ne s'agit pas ici d'une masse d'or; mais d'une collection d'ustensiles de ce métal, qui devoient être de différentes formes & laisser entr'eux beaucoup d'espaces vuides. 2°. La plupart de ces ustensiles étoient des vases & ils n'offroient pas une masse pleine.

Pour fixer l'idée qu'on doit avoir de cette rançon, il suffit d'évaluer le partage qui en fut fait. Or, nous voyons qu'après avoir mis à part quelques vases curieux pour le Roi d'Espagne & le quint du reste comme dû à la couronne, & encore 100 mille pesos pour les soldats d'Almagro, il restoit 1,528,500 pesos à partager entre Pizarre & ses compagnons. Ces trois sommes réunies formoient 2,035,625 pesos.

Et, comme Robertson prétend que chaque peso de ces temps-là vaut environ une livre sterling de

ſon Empire, pour former cet amas prodigieux, Pizarre lui reprocha ſans pudeur des crimes imaginaires, & mêlant à la perfidie une hypocriſie baſſe & puérile, il lui donna des Avocats pour ſa défenſe. Le procès fut inſtruit dans toutes les formes juridiques; & le dénouement de cette ſcene, qui ſeroit ridicule, ſi elle n'étoit pas ſi atroce, fut la mort d'Atahualpa. Ses Juges le condamnerent à être brûlé vif; mais en ſe faiſant chrétien, il obtint qu'on adouciroit la rigueur de ſon ſupplice, & il fut étranglé dans ſa priſon, pendant que Valverde lui verſoit les eaux du baptême.

La guerre civile ſe ralluma avec plus de fureur, après la mort de ce malheureux Prince; parce que les Péruviens privés de leurs chefs naturels ſe livrerent à des ambitieux qui vouloient s'élever ſur les débris de la patrie, & s'emparer de l'autorité ſuprême. L'Empire des Incas en proie à des convulſions ſi douloureuſes, ébranlé par des ſecouſſes ſi violentes, n'offrit bientôt plus aux Eſpagnols qu'une conquête facile & ſans gloire. Pizarre, en s'avançant vers la capitale du Pérou, livra pluſieurs combats, où il fit un grand maſſacre des Indiens, & tout l'Empire fut ſubjugué.

notre ſiecle, il s'enſuit que la rançon totale d'Atahualpa ne peut gueres ſurpaſſer 50 millions de livres tournois de notre monnoie actuelle.

Les Péruviens firent cependant pour recouvrer leur liberté un dernier effort qui étoit digne d'un meilleur ſuccès & qui devoit les délivrer à jamais de l'oppreſſion. Tandis que les troupes Caſtillannes étoient diſperſées & occupées à des expéditions lointaines, ils formerent une conſpiration, qui fut conduite avec un ſecret impénétrable & une adreſſe qu'on n'auroit pas ſoupçonnée chez un peuple ſi peu avancé dans la civiliſation & ſi peu exercé dans l'art de tromper les hommes. La révolte fut générale & elle embraſſoit toutes les provinces, depuis Quito juſqu'aux frontieres du Chili. Tout-à-coup l'étendard de la guerre ſe déploie & les campagnes ſont couvertes de combattans. Pluſieurs détachemens Eſpagnols, qui marchent ſans défiance, ſont accablés par le nombre & maſſacrés ſans pitié. Manco-Capac, frere d'Huaſcar, monte à cheval, & la lance en arrêt, ſe met à la tête de deux cent mille hommes, pour aller aſſiéger Cuſco. Une autre armée d'Indiens inveſtit Lima nouvellement bâtie par Pizarre. Toute communication eſt interrompue entre ces deux villes, qui ſemblent devoir être le tombeau des tyrans. Tout annonce que la fortune va enfin ſe ranger du parti de la juſtice: mais la conſtance des aſſiégés, & le retour ſucceſſif des petites armées qu'on avoit imprudemment éloignées du centre de l'Empire, ramenent la victoire ſous les drapeaux des Caſtillans,

& les vaincus retombent dans leur misère & sont asservis sans retour.

En vain la discorde & la soif de l'autorité détruisent-elles les forces des conquérans, en les tournant contre eux-mêmes : en vain les plaines de Cusco sont-elles inondées de leur sang criminel. Les Péruviens, qui des hauteurs voisines observent leur dispersion & leur carnage, demeurent tranquilles spectateurs de ces cruels débats & n'ont pas le courage de profiter d'une occasion si favorable pour les exterminer. Depuis cette époque, les Indiens enterrés dans les mines, condamnés à des corvées arbitraires, abrutis par le despotisme, n'ont pas cessé de traîner une vie misérable & abjecte ; ils n'ont pas cessé d'être le rebut de toutes les classes d'hommes blancs, noirs ou bazannés, qui végetent au Pérou.

Les autres régions de l'Amérique méridionale nous offrent constamment les mêmes traces d'injustice & de perfidie ; & partout les Indiens sont les victimes d'une ambition brutale & d'une insatiable cupidité. La côte septentrionale de cette péninsule avoit été ravagée avant la conquête du Pérou, & la plupart de ses habitans avoient été massacrés ou arrachés de leur terre natale, pour repeupler Cuba & Saint-Domingue, que des atrocités plus anciennes avoient rendu déserts. Le Darien avoit été changé en une affreuse solitude par les brigandages & l'infatigable barbarie de Pédrarias d'A-

vila. En vain les peuplades de la province de Carthagene avoient-elles défendu leur liberté contre les premiers avanturiers, qui étoient venu fondre ſur elles ; on les vit bientôt ſuccomber ſous des forces ſupérieures, & recevoir des chaînes. La province de Sainte-Marthe, tant de fois dépouillée, tant de fois enſanglantée, ne nourrit plus qu'un petit nombre de Sauvages indépendans, rendus féroces par l'exemple des Européens ; & les cruautés ſans nombre exercées dans celle de Cumana avoient tellement révolté ſes habitans naturellement doux & humains, que les ſoins tendres & paternels qui leur furent prodigués par le généreux Las-Cazas, ne purent jamais les rendre ſenſibles aux charmes de la vie ſociale.

Qui pourroit ne pas frémir de l'odieux marché que fit Charles-Quint avec les Velſers d'Ausbourg, en leur vendant la malheureuſe province de Venezuela ? Ces marchands avides ne regardant leurs nouveaux ſujets que comme des objets de commerce, les livrerent à la férocité de ſoldats mercénaires, pris dans le rébut des armées d'Allemagne. Un tel ramas de brigands, attiré au-delà des mers par le ſeul goût de la rapine & du meurtre, ne fut que trop fidele à l'exemple des premiers conquérans de l'Amérique. Tout fut pillé & ſaccagé : les Indiens, qui échapperent au glaive & à la flamme, furent chargés de

vivres & de bagages & entraînés à la ſuite de la troupe : on les maſſacroit à meſure qu'ils tomboient de fatigue, & ils étoient remplacés par d'autres infortunés, qui devoient ſubir le même ſort. Quand tout l'or du pays fut enlevé, les Velſers abandonnerent leur conquête, comme leur devant être déſormais inutile, & la laiſſerent rentrer ſous la domination des Eſpagnols, qui trouverent encore des atrocités à commettre dans une contrée dévaſtée & preſque déſerte. Les ſommes énormes que Charles-Quint avoit reçues pour prix de tant de victimes, ne ſervirent qu'à troubler l'Europe & à la remplir de dueil & de carnage. Que ſont donc les hommes ſous le ſceptre d'un deſpote enivré de ſa gloire & jaloux de ſon autorité ? Une vile denrée, qu'il vend, achete & conſomme au gré de ſes caprices & de ſes projets ambitieux. Et nous admirons les vaſtes combinaiſons de ſa politique ! Et nous tombons aux pieds des ſtatues que la flatterie lui érige ! Et nous formons un concert immortel de louanges pour célébrer ſa puiſſance & ſes victoires !

Les habitans des provinces de l'Amérique qui ſont traverſées par de hautes montagnes, étoient plus aguerris que ceux des plaines, & oppoſerent aux Eſpagnols une réſiſtance bien plus vigoureuſe. C'eſt ce qu'ont éprouvé tous les conqué-

rans, qui ont voulu ravager le monde. Les montagnes ſont le vrai ſéjour de l'indépendance. L'air pur & libre, qu'on y reſpire, éleve le courage : les formes majeſtueuſes, qu'elles offrent de toutes parts, donnent à l'homme une haute idée de lui-même & lui inſpirent une noble fierté : les changemens ſubits de la température, qu'on y éprouve, endurciſſent à la fatigue & fortifient contre l'inclémence des ſaiſons : la variété prodigieuſe des ſites, la mobilité continuelle du ſpectacle donnent du reſſort à l'imagination & entretiennent l'activité de l'ame : la chûte des torrens, les lavanges & les nombreux accidens occaſionnés par la fonte des neiges, les maſſes énormes qui s'affaiſſent ou s'éboulent avec fracas, les rochers qui ſe détachent & roulent dans les vallées, les vents impétueux qui ſemblent ébranler les fondemens du monde, les fréquens orages, les éclats du tonnerre mille fois répétés par les échos, les irruptions des volcans, la terre qui tremble & mugit dans ſes entrailles ; tous ces phénomenes impoſans & ſouvent redoutables prémuniſſent contre les vaines terreurs & impriment un caractere d'énergie & d'intrépidité. Les flancs caverneux des montagnes ſervent de remparts contre la tyrannie & fourniſſent des retraites à l'eſclave, qui a ſu rompre ſes chaînes. Telles ſont les principales cauſes, qui

conſerverent la liberté à la plupart des peuples de l'empire de Bogota, ou qui leur donnerent les moyens de la recouvrer peu de tems après la conquête. Mais malgré cet avantage, l'arrivée des Eſpagnols doit être regardée comme le fléau le plus deſtructeur, qui ait jamais frappé les habitans de cette vaſte province, connue maintenant ſous le nom de nouvelle-Grenade. La défenſe courageuſe & opiniâtre de ces braves Indiens n'empêcha point qu'on n'en fit un grand maſſacre; & ceux qui échapperent au carnage & qui purent éviter la ſervitude ou ſecouer le joug, furent contraints d'abandonner leurs habitations & leurs champs fertiles, pour ſe retirer ſur la crête aride des Cordilieres & dans le creux des rochers. De là ils deſcendent dans les vallées pour égorger les voyageurs & pour fondre inopinément ſur les établiſſemens Eſpagnols. De ſorte que la plus puiſſante nation de l'Amérique, après le Mexique & le Pérou, fut réduite par la conquête à quelques foibles tribus, qui ſont privées de toutes les douceurs de la vie & qui ne ſubſiſtent que de meurtres & de rapines.

Les peuples valeureux du Chili & du Paraguai ſubirent un pareil ſort. Comme dans cette partie de l'Amérique le continent ſe retrécit ſenſiblement, la chaîne des Andes, qui le traverſe du nord au midi, eſt moins éloignée de la mer, &

laiſſant moins de largeur aux campagnes, elle doit influer davantage ſur les mœurs & le caractere de leurs habitans, & leur offrir un refuge aſſuré contre l'oppreſſion. Auſſi les Indiens de cette contrée, qui furent d'abord en partie ſubjugués par l'irruption ſoudaine & la diſcipline des Caſtillans, s'en vengerent-ils avec éclat, dès qu'ils furent revenus de leur ſurpriſe. Ils firent pendant dix ans ſans interruption une guerre vive & ſanglante, oſant défier leurs ennemis en raſe campagne, & ſe croyant vainqueurs, quand ils pouvoient abattre une tête d'Eſpagnol, au prix de cents têtes de ſauvages. Ils parvinrent enfin à exterminer la troupe de brigands, qui étoit venue les attaquer; & le fier Valvidia, le chef de cette expédition malheureuſe, fut comme ſes compagnons la victime du reſſentiment, qu'il avoit provoqué par des cruautés inouies. De nouvelles troupes arrivées du Pérou recommencerent la guerre, & depuis cette époque juſqu'à nos jours on ne mit bas les armes que pendant quelques tréves, que la laſſitude & la foibleſſe des deux partis rendoient néceſſaires. Encore ces ſuſpenſions paſſageres ſont-elles toujours ſollicitées par les Européens, & jamais la haine des Américains de ces contrées ne peut conſentir à en faire les premieres propoſitions.

Au milieu de tant de combats, les

Eſpagnols formerent dans les vallées quelques établiſſemens, qui furent mille fois dévoués à la flamme & aux ravages. Mais quels biens les naturels du pays reçurent-ils en échange des campagnes fortunées qui les avoient vu naître ? Quel eſt le fruit de tant de fatigues & de tant d'efforts de courage ? Quel eſt le prix de leur ſang, qui fut verſé à grands flots, pendant plus de deux ſiecles ? Réduits à un très-petit nombre après tant de pertes, condamnés à une vie miſérable & devenus féroces par l'exemple de leurs ennemis, ils s'enfoncent dans l'épaiſſeur des forêts & ſe réfugient ſur des montagnes incultes & inacceſſibles. Et c'eſt envain qu'on vanteroit les avantages de leur commerce avec les Eſpagnols, pendant les intervalles de la guerre. Les miroirs & les autres bagatelles d'europe, qu'on leur donne pour leurs étoffes groſſieres, peuvent-ils entrer dans la balance contre le moindre des maux qu'ils ont reçus ? Les liqueurs fortes, qu'on leur vendoit autrefois, & dont ils ſont ſi avides, doivent-elles être regardées comme un bienfait de l'ancien monde ? Ce préſent perfide ſe tournoit ſouvent contre les Eſpagnols par les guerres cruelles qu'il faiſoit ſans ceſſe renaître & par les excès de barbarie où les ſauvages ſe portoient dans leur ivreſſe : mais il étoit encore plus funeſte aux ſauvages mêmes, dont il aliénoit la raiſon, dont il énervoit

la vigueur & abrégeoit la vie. « Ces » boiſſons, dit l'auteur de l'hiſtoire phi- » loſophique, n'ont été gueres moins » deſtructives de ces peuples que nos » armes ; & l'on ne peut s'empêcher de » les placer au nombre des calamités, » dont nous avons inondé cet autre hé- » miſphere. »

Voilà donc l'influence de la découverte du nouveau Monde ſur le bonheur des peuples conquis par les Eſpagnols. Le plus grand nombre fut lâchement & inhumainement égorgé : ceux qui furent aſſez malheureux pour échapper au glaive, périrent dans les ſupplices, ou éprouverent des outrages mille fois plus affreux que la mort; ils languirent, ainſi que leur poſtérité dans les angoiſſes de la miſere, de l'opprobre & de la ſervitude. Si quelques peuplades ſurent éviter des chaînes, ou ſecouer le joug qu'elles avoient déja ſubi, elles acheterent leur liberté au prix de leur ſang & par le ſacrifice de toutes les douceurs de la vie : & la divine Providence qui regle la diſtribution des biens & des maux ſelon les vues impénétrables de ſa ſageſſe, ne daigna offrir à ces peuples malheureux aucun dédommagement pour tant de calamités.

Par quel étrange aveuglement les Portugais, malgré leur averſion & leur haine implacable contre les Eſpagnols, ont-ils été leurs fideles imitateurs dans l'Amérique?

que ? Ce peuple fier & intrépide étoit éclairé d'avance par le génie du Prince Henri, & sembloit précéder son siecle dans les connoissances de l'Astronomie, de la navigation & du commerce. Parvenu au comble de l'opulence & de la gloire par la sagesse & les exploits du grand Albukerque, il avoit appris l'art de former au loin des établissemens riches & utiles. Pourquoi ne cherchoit-il donc que des mines d'or & d'argent dans le Brésil, & commença-t-il par dédaigner sa conquête ; quoiqu'il y trouvât des terres immenses & fertiles, sous un climat sain & propre à la culture ? Cette contrée ne fut d'abord jugée digne que de servir d'égoût à la Métropole & de recevoir son écume & ses immondices. On y débarquoit chaque année toutes les femmes perdues, tous les malfaiteurs flétris par la justice, qu'on pouvoit rassembler des diverses parties du royaume ; sans chercher à réprimer la licence ni à punir les nouveaux crimes de cette race dépravée, qu'on abandonnoit ainsi à elle-même. Il se trouva parmi tous ces bannis un grand nombre de juifs condamnés par l'inquisition, qui conserverent le goût d'une vie active & qui cultiverent des terres pour leur nourriture. Les abondantes récoltes, qui récompenserent leurs travaux, firent enfin ouvrir les yeux & l'on soupçonna dès-lors qu'une colonie établie au Brésil

pourroit prospérer & devenir utile au Portugal. Pour réaliser ce projet, le gouvernement accorda à chaque Seigneur Portugais autant de terres qu'il pourroit en conquérir, & ce fut là l'origine de tous les malheurs, qui vinrent fondre en foule sur les naturels du pays. D'un côté, ces grands, avides de richesses & jaloux de tout asservir, porterent la désolation dans ces climats & firent pendant soixante ans une guerre sanglante, qui dépeupla les campagnes & rélégua les vaincus dans les forêts & les rochers. D'un autre côté, les brigands qu'on jettoit chaque année sur les côtes, s'étoient trop accoutumés à la débauche & à tous les abus d'une liberté sans bornes, pour souffrir le frein d'aucune loi : ils se rassemblerent dans une contrée éloignée de la mer, afin de se soustraire à la domination des conquérans ; & ils formerent une espece de république, connue dans ces tems sous le nom de *Pauliſtes*. Jusqu'à cette époque leur perversité n'avoit été funeste qu'à eux-mêmes, & ces ames lâches & rampantes n'avoient encore rien entrepris contre la liberté ni la vie des Bréſiliens. Mais alors le levain actif & corrompu, qui fermentoit en silence depuis tant d'années, se développa avec fureur : les Pauliſtes se firent des loix de sang & ne vécurent plus que de brigandages. Ils parcoururent tout l'intérieur

Bréſil, maſſacrant les ſauvages, qui faiſoient réſiſtance, & aſſerviſſant ceux qui préféroient à la mort un eſclavage honteux & cruel. Si de tels maux étoient ſuſceptibles de s'accroître, on pourroit croire que le ſort des Indiens devint encore plus déplorable par les guerres ſanglantes des européens, dont le Bréſil fut le théâtre. Ces infortunés preſſés de tous côtés par les Portugais, les Hollandois & les François, obligés ſucceſſivement de ſuivre l'étendard du vainqueur, ſe virent ſouvent réduits à s'entr'égorger pour le choix de leurs tyrans & de leurs bourreaux.

Je parcours envain toutes les contrées de l'Amérique, pour chercher une nation, qui puiſſe ne pas déteſter le jour de l'arrivée des européens. Je conſulte les annales des divers peuples, qui ont formé des établiſſemens dans ce malheureux hémiſphere, & je retrouve par-tout les mêmes injuſtices & les mêmes crimes. Les Eſpagnols avoient annéanti les nations nombreuſes & paiſibles des grandes Antilles. Mais ils avoient négligé, ou dédaigné de conquérir la plupart des petites, connues d'abord ſous le nom d'Iſles des Caraïbes. Trois raiſons ſembloient concourir à les dégoûter d'une telle conquête. Ces Iſles n'offroient point d'or à leur avidité : les eſclaves, qu'on pouvoit y faire, ne rendoient aucun ſervice & périſſoient en très-peu de temps ſous le

poids de leurs chaînes : enfin, les Caraïbes, doués d'un caractere fier & mélancolique, ſe défendoient avec conſtance & ſembloient diſpoſés à vendre cher leur vie & leur liberté.

Les Anglois & les François, pour cette fois d'intelligence, ſe chargerent dans la ſuite du ſoin de détruire ces nations courageuſes. Elles furent en grande partie exterminées dans la Guianne, leur berceau & leur commune patrie, par le cruel Poncet de Bretigni & par d'autres, qui ne lui cédoient gueres en férocité. Elles furent attaquées dans les Iſles par l'Anglois Warner & le François Dénambuc. Ces deux chefs arriverent le même jour à Saint-Chriſtophe, chacun à la tête d'un petit nombre d'avanturiers de ſa nation; ils partagerent entre eux les côtes, ſans aucune réſiſtance de la part des naturels du pays, qui ſe retirerent au milieu des terres. Rien ne ſembloit devoir troubler la paix, & les inſulaires s'éloignoient à proportion que leurs nouveaux hôtes vouloient étendre leurs domaines. Ces ſauvages étoient naturellement paiſibles & humains. Ils ne ſe portoient à des violences que dans l'ivreſſe, ou dans les accès paſſagers de leur humeur ſombre & taciturne. C'eſt alors qu'ils faiſoient des deſcentes dans le continent & ſur les côtes des grandes Iſles, pour tout ravager & ſe baigner dans le ſang. Ils ne s'étoient

rendus coupables d'aucun crime envers les étrangers avides, qui étoient venus s'emparer de leurs terres : mais on prétendit qu'ils méditoient une trahiſon & l'on fondit ſur eux, ſans aucun préliminaire ni déclaration de guerre : le plus grand nombre fut maſſacré & le reſte fut obligé de prendre la fuite. Sous le vain prétexte que les habitans des Iſles voiſines étoient de la même nation, ils furent accuſés d'avoir eu part au complot, & le carnage s'étendit bientôt ſur tous les Caraïbes. Les hoſtilités devinrent atroces de part & d'autre, & chaque parti ſe livra à tous les excès de la rage & de la vengeance.

Dénambuc ſuivit dans la conquête de la Martinique la même marche que dans celle de Saint-Chriſtophe. A l'exemple de la lice, qui arrive en ſuppliante & finit par chaſſer la maîtreſſe du logis, il fut d'abord ſouple, pacifique & modéré : il devint par degrés plus entreprenant, & ne tarda pas à convaincre les Indiens, qu'il vouloit tout envahir. Les Caraïbes prirent donc les armes pour éviter une entiere deſtruction : mais ils laiſſerent ſur le champ de bataille l'élite de leurs guerriers, & ſe virent contraints d'implorer la clémence du vainqueur. Après une réconciliation paſſagere, les François abuſerent ſi étrangement de leurs avantages & pouſſerent ſi loin leurs injuſtes préten-

tions, que les ſauvages leur dreſſerent des embuſcades, & eurent recours à la ruſe au défaut de la force. Alors on maſſacra les Caraïbes, ſans épargner le ſexe ni l'âge ; on brûla leurs carbets, & cette malheureuſe nation fut chaſſée pour toujours de la Martinique.

Le crime des Avanturiers François ou Anglois, qui dépeuplerent les Iſles de la Guadelouppe, de Marie-Galante, de Saint-Barthelemy, de la Barbade & de Monſerrat fut lavé dans le ſang de ces cruels raviſſeurs. Ils périrent ſous la maſſue ou par les fléches empoiſonnées des Caraïbes, ou dans les tourmens de la famine & du déſeſpoir. Mais ce juſte châtiment du ciel fut une perte de plus pour l'humanité. Il ne rendit point la vie aux nombreuſes victimes égorgées dans les combats ou dans la fureur des répréſailles. De nouveaux brigands d'europe vinrent remplacer les premiers ; & les Caraïbes, dont la population s'étendoit auparavant dans toutes les Iſles du vent, furent concentrés à Saint-Vincent & à la Dominique, & réduits au nombre de ſix mille.

Ces foibles reſtes d'une nation nombreuſe commençoient à oublier leurs malheurs au ſein de la paix & de l'indépendance : ils s'étoient accrus par une multitude de Negres, fugitifs ou échappés au naufrage, qu'ils avoient accueillis en fr

es & avec leſquels ils n'avoient pas dé-
laigné de s'unir par les liens du ſang : il
toit ſorti de ce mélange une race de
nulâtres, que l'on appelloit Caraïbes
oirs pour les diſtinguer des vrais indi-
enes, qui reçurent le nom de Caraïbes
ouges. Malgré la diverſité de couleurs,
e ſtatures, de forces & d'inclinations,
ces deux eſpeces de ſauvages vivoient
nſemble dans l'union la plus douce & la
lus étroite, ſans jalouſie & ſans aucune
iſtinction de rangs. Mais le génie de
europe leur dévoilà les funeſtes ſecrets
e la cupidité & ſoufla bientôt parmi eux
s germes de la diſcorde & de la haine.
es colons de la Martinique propoſerent
ux Caraïbes rouges de leur acheter des
nds de terre pour former des établiſſe-
ens ſur les côtes de Saint-Vincent ; &
s ſauvages étonnés d'apprendre que la
rre n'appartenoit pas également à tous
s hommes, dont elle eſt la mere com-
une, accepterent avec joie le prix qu'on
noit leur offrir. Les traités ſe conclu-
nt d'abord paiſiblement ; & les Caraï-
s noirs, loin d'y apporter le moindre
ouble, s'enfoncerent dans les bois, pour
iter l'horreur & la honte de ſe voir
nfondus, à cauſe de leur couleur, avec
s eſclaves negres, que les nouveaux
lons traînoient à leur ſuite. Le ſentiment
ime de l'indépendance leur inſpira l'idée
guliere & noble d'imprimer à toute leur

race une marque distinctive & ineffaçable, en applatissant le visage de tous leurs enfans nouveaux nés. On vit par la suite sortir des forêts une nouvelle génération d'hommes robustes & fiers de porter sur leur front le signe de la liberté : les Caraïbes noirs ainsi transformés planterent des cabanes sur le rivage, & bientôt jaloux des jouissances, que le prix de la vente des terres procuroit aux Caraïbes rouges, ils s'empresserent d'en revendiquer leur part. Le refus, qu'on en fit, devint le signal d'une guerre sanglante, qui acheva presque d'éteindre la race des Caraïbes indigenes. Le ressentiment du vainqueur s'étendit sur les François, qui avoient d'abord favorisé les Caraïbes rouges, pour les abandonner ensuite dans leur malheur. La plupart des Colons furent contraints d'acheter de nouveau leurs terres, & se virent long-temps exposés à des ravages. Mais les renforts arrivés successivement de la Martinique firent avec le temps changer la fortune ; & les cruautés que les Anglois, devenus depuis les maîtres de Saint-Vincent, exercerent contre les Caraïbes, vengerent assez la fierté européenne des vexations passagères, qu'elle avoit eues à souffrir.

Quels biens les François envoyés par Coligni dans la Floride ont-ils procurés à l'habitant paisible de cette vaste contrée, pour lui faire oublier les sanglans outra-

es qu'il avoit déja reçus des conquérans
u Mexique ? Hélas ! s'il eſt vrai qu'on
prouve une douce jouiſſance en voyant
gorger & expirer dans les tourmens des
nnemis malheureux & déſarmés, les
loridiens n'ont que trop goûté ce triſte
laiſir. Graces à l'eſprit perſécuteur & fa-
ouche du fils de Charles-Quint, ils ont
u tous les François, qui avoient formé
es établiſſemens parmi eux, maſſacrés
ns pitié ou attachés à des gibets infâ-
es avec cette inſcription : *non comme*
rançois, mais comme hérétiques. Graces
la valeur intrépide & à l'amour de la
ngeance, qui animoient le Gaſcon Do-
nique de Gourgue, ils ont vu les Eſ-
gnols ſuſpendus à leur tour à des ar-
es, qui portoient l'inſcription : *non*
mme Eſpagnols, mais comme aſſaſſins.
oilà les ſpectacles conſolans, les beaux
emples d'humanité, de clémence & de
rtu, que nous leur avons offerts. Voilà
feuls dédommagemens qu'ils ont reçus
ur tant d'affronts & de calamités.

L'arrivée des Européens dans le Ca-
da fut-elle ſignalée par de plus grands
nfaits, & notre politique y déploya-t-
e en faveur des naturels du pays de
s grands moyens de bonheur & de
oſpérité ? Les peuples de cette région
toient livré des guerres longues & cruel-
, avant l'époque où Samuel de Cham-
in jetta les premiers fondemens de

Quebec. Mais alors les cinq tribus des Iroquois toujours victorieuses contenoient toutes les autres dans l'humiliation & dans la crainte ; &, parmi tant de haines nationales, l'inégalité des forces avoit fait naître un calme apparent, qui pouvoit être durable, & se changer en une paix solide. Loin de profiter de cette conjoncture pour affermir la tranquillité dans ces climats, & pour y adoucir la férocité des mœurs, Champlain apprit aux Algonquins aux Hurons & aux Montagnez l'usage des armes à feu, & se mit à leur tête pour attaquer leur ennemi commun. Les Iroquois fiers de leurs nombreux succès, virent naître avec joie cette nouvelle occasion d'exercer leur courage, & coururent au combat comme à une victoire assurée. Mais leurs chefs étendus sur la poussiere les avertirent bientôt qu'ils avoient à combattre de nouveaux ennemis & à se défendre contre de nouvelles armes : leur confiance audacieuse fit place à la terreur, & ils se déroberent par la fuite à un massacre général. En vain dans la campagne suivante, essayerent-ils de se retrancher & de soutenir avec constance le choc de leurs ennemis & le feu des arquebuses : une résistance opiniâtre ne servit qu'à échauffer le carnage & à completter leur défaite. Cette nation belliqueuse, devenue la plus foible à son tour, dévoroit son injure en silence, & se voyoit dans l'impossibilité absolue de se venger, lorsque

Hollandois établis à la Nouvelle-Belge rendirent ſa ſupériorité en lui fourniſ- t des armes. Alors les guerres ſe rallu- rent, & les foibles Alliés de la France, oſés à la rage d'un ennemi féroce & placable, éprouverent tant de pertes, ls ne furent plus en état de tenir la pagne. Les François eux-mêmes ne voient plus ſortir de leurs forts, ſans maſſacrés ou enlevés pour ſubir une t cruelle. Il fallut eſſuyer ces outra- avec patience & attendre que de nou- es forces de l'Europe vinſſent rétablir uilibre. Ce fut une alternative conti- le de bons & de mauvais ſuccès; un horrible de vengeances, de répreſ- es, de parjures & de perfidies.

es Iroquois ſe défendirent & attaque- tour-à-tour avec d'autant plus d'au- , qu'ils furent ſoutenus & encoura- par les Anglois, qui s'étoient empa- de la Nouvelle-Belge, appellée de- la Nouvelle-Yorck. Ils n'ont preſ- pas ceſſé dans la ſuite de prendre le de l'Angleterre & de verſer leur ſang toutes ſes guerres avec la France; à ce que des traitemens inouïs euſ- changé leur prédilection pour les An- en une haine implacable. Le reſſ n- t des injures avoit tellement ulcéré cœurs, qu'ils ne reſpiroient plus que rnage : ils alloient à la chaſſe des An- , comme à celle des bêtes féroces.

Tel eſt l'effet des vertus, que l
Européens ont pratiquées parmi ces peu
ples. En les aſſociant à notre gloire, à n
ſuccès paſſagers & à nos longs malheur
nous les avons fait ſervir d'inſtrumens
nos injuſtices & à nos projets ambitieu
Après avoir pris part à nos débats, ils
ſont vus trahis & opprimés, par ceu
mêmes qu'ils avoient ſauvés, au péril
leur vie & au prix des plus grands ſac
fices. Nous avons aigri leurs cœurs far
ches, nous avons exalté leur caract
naturellement fier & vindicatif : & l
penchant pour la guerre s'eſt changé
nos ſoins en rage & en ſoif du ſang
main. Non contens de les avoir ren
plus méchans & plus malheureux, n
les avons preſque entiérement détr
L'Europe a ſi bien ſecondé les deſirs
nations du Canada; elle les a ſecouru
à propos dans leurs infortunes; elle
a dévoilé les ſecrets d'une politiqu
utile & ſi ſublime; elle leur a four
libéralement des munitions de guer
des liqueurs enivrantes, que les plus
bles d'entre elles ſont anéanties, &
les plus nombreuſes ſont réduites
douzieme de ce qu'elles étoient à l'
que de notre arrivée.

Les peuples indigenes de la Nouv
Angleterre ne furent pas plus épar
Graces à nos inſtructions ſalutaires
notre rivalité jalouſe, les Abenaquis

e cruels dégâts dans les établiſſemens de
Maſſachuſſet & provoquerent le courroux
es Anglois, qui s'en ſont vengés par des
uautés plus grandes & par l'extinction
reſque entiere de cette nation nombreu-

L'Iſle-Longue ne s'eſt peuplée d'Eu-
péens qu'après le maſſacre & la diſper-
n de tous ſes anciens habitans; & de
s jours une colonie Angloiſe a exter-
iné & chaſſé les Micmacks de l'Acadie
r la ſeule raiſon que ces ſauvages occu-
ient la place dont elle vouloit s'empa-
r. C'eſt par des guerres continuelles avec
Saweneſes, c'eſt en dépouillant & diſ-
ant toutes les nations indigenes, que
colons de la Virginie ſont parvenus à
nvahir & à y former des établiſſemens.
i pouvoit s'attendre que la Caroline
oit dès ſon berceau un champ de meur-
s & de carnage, & que ſes premiers
ndemens ſeroient cimentés par le ſang
tous les naturels du pays? Cette co-
ie devoit être l'aſyle de la vertu proſ-
te, de l'humanité outragée; elle avoit
u ſes loix du ſage Locke, d'un phi-
ſophe ami des hommes & de la juſtice.
r quelle étrange frénéſie dévoua-t-elle
glaive un ſi grand nombre de victimes,
i étoient reſtées paiſibles & n'oppoſoient
cun obſtacle à ſes progrès?

Il faut l'avouer avec franchiſe, & tout
érêt national doit ſe taire en préſence
la vérité; nous n'avons pas été plus

juſtes envers les ſauvages de la Louiſianne. Par une ſuite non interrompue de vexations nous avons jetté les Natchez, nos bienfaiteurs & nos amis, dans le plus affreux déſeſpoir. Ces peuples généreux après avoir eu vainement recours à la plainte & à la priere, ſe ſont vus forcés de prendre les armes & de devenir aussi cruels que nous; & en vertu du droit odieux de repréſailles, nous les avons paſſés au fil de l'épée, ou réduits en ſervitude. On a même pouſſé la vengeance juſqu'à vouloir exiger des braves Chicachas, qu'ils nous livraſſent les infortunés reſtes de cette nation, qui s'étoient réfugiés parmi eux. Périſſe à jamais la mémoire de l'indigne chef, qui a déshonoré le nom François dans ces climats par une demande ſi révoltante, & qui n'a pas eu honte d'employer nos armes pour la faire exécuter. Cette propoſition outrageante & lâche n'a été reçue qu'avec mépris par les ſauvages. Ils ont ſu défendre les droits de l'hoſpitalité; ils ont lavé dans notre ſang leur injure & celle de leurs malheureux amis; & pour cette fois les horreurs de la guerre ont ſervi un moment à ſécher les pleurs de l'humanité.

C'eſt cependant le dix-huitieme ſiecle ſi vanté pour ſes lumieres & ſa philoſophie, qui a donné ce ſpectacle à l'Amérique. C'eſt à la fin du dix-ſeptieme que le perfide Dénonville attira les chefs

des Iroquois à une conférence par de fauſſes propoſitions de paix, & qu'il fit charger de chaînes & embarquer pour les galeres ces guerriers trop généreux pour ſoupçonner une telle trahiſon. C'eſt de nos jours que les Anglois ont tué de ſang-froid toute la famille du brave Logan, & que ce chef des Saweneſes a fait rougir de honte le gouverneur de la Virginie, en lui reprochant l'ingratitude & les cruautés de ſa nation. Dirai-je que dans notre ſiecle la province de Maſſachuſſet encourageoit le maſſacre des ſauvages par des primes exhorbitantes; & que l'infâme Lonh-Lovewel, excité par l'appas du gain, ſoudoyoit une troupe d'aſſaſſins pour aller à la chaſſe de ces malheureux (1)?

(1) L'auteur des recherches philoſophiques trouve tout naturel de mettre à prix la tête des ſauvages, parce qu'ils ne ſe battent pas en raſe campagne, & qu'on ne peut les détruire ſans les forcer dans leurs retraites, comme on force les tigres & les ours. (Voyez la défenſe de l'auteur, pag. 231.) Il faut bien, dira-t-on, changer les loix ordinaires de la guerre envers de pareils ennemis. Ils commettent les plus horribles ravages dans toutes les Colonies Angloiſes, & ſe retirent enſuite dans des antres & des déſerts inabordables, comment pourroit-on conſerver les habitations ſans exterminer ces loups affamés? ..... Mais pourquoi ſont-ils devenus des loups? Pourquoi ſont-ils affamés? Pourquoi ſont-ils altérés de ſang & de vengeance? Ne ſont-ils pas dans

Dirai-je que cet homme de ſang égor-
gea dix Indiens endormis autour d'un feu
& qu'il entra dans Boſton, leur cheve-
lure à la main, pour demander ſon ſa-
laire, qui lui fut délivré ſur le champ?
Dirai-je.....? Non: ma plume ſe laſſe
de n'avoir que des atrocités & des infor-
tunes à peindre, & le ſpectacle de la na-
ture toujours outragée, toujours avilie,
porte malgré moi dans mon ame l'in-
dignation & le dégoût. En vain pour éloi-
gner de moi des ſcenes ſi déchirantes &
me délivrer de ſentimens ſi pénibles, je
me hâte de parcourir cet hémiſphere dé-
voué au malheur. Mes triſtes regards ne
rencontrent par-tout que les mêmes per-

---

l'affreuſe néceſſité de ne vivre que de brigandages?
Et qui les a réduits à cet état cruel? Juſques à
quand punira-t-on les Américains des crimes
qu'on les force de commettre?

Les Quakers, dira-t-on encore, n'ont pas été
plus épargnés que leurs voiſins, dans les derniers
temps, quoiqu'ils euſſent toujours traité les ſauva-
ges avec juſtice & humanité. Mais ne ſait-on pas
que des peuples chaſſés de leur terre natale & dé-
pouillés de tout ce qui pouvoit leur faire ſuppor-
ter la vie, devoient confondre dans leur haine
toute la nation de leurs oppreſſeurs? D'ailleurs, la
miſere & la faim les obligeoient de ſe jetter avec
fureur ſur tous les établiſſemens, qui étoient à
leur proximité, & ces beſoins ſi preſſans ne leur
laiſſoient aucune liberté dans le choix de leurs en-
nemis.

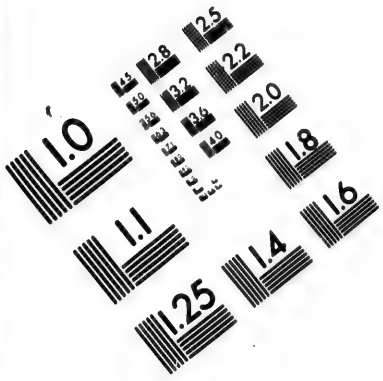
fidies & les mêmes crimes. Révolté par une ſi longue chaîne d'injuſtices & de lâches attentats, mon cœur ne peut plus s'ouvrir aux douces émotions de la pitié, & mes yeux ne trouvent plus de larmes pour déplorer les maux de tant de victimes. Découragé par des exemples ſi multipliés de la perverſité humaine, je n'éprouve plus ces nobles élans, qui avertiſſent l'homme de ſa dignité, qui l'élevent vers ſa ſource & le conſolent dans les tribulations de la vie. J'ai honte de mes ſemblables : je rougis de partager les attributs de l'humanité avec tant de monſtres enivrés de ſang..... Eh quoi la foibleſſe & l'innocence opprimées ne trouveront-elles pas un ſeul vengeur ? Parmi tous ces guerriers avides de conquêtes & de gloire, parmi tous ces héros dont la conſtance eſt éprouvée par de ſi rudes fatigues, dont le courage a triomphé de tant de périls, ne ſe trouvera-t-il pas un ſeul ami des hommes, un ſeul défenſeur de la juſtice ? Hélas ! ils ſont tous ſans entrailles : la ſoif exécrable de l'or les a tous rendus ſourds aux gémiſſemens & à la voix plaintive de la nature.

Toi, que les cruels oppreſſeurs du nouveau Monde ont ſi ſouvent invoquée dans leur délire, pour t'aſſocier à leur barbarie & couvrir de ton nom ſacré les horreurs dont ils étoient ſouillés ; toi, que des eſprits téméraires & aveuglés par leur

audace oſent encore accuſer de tant de crimes ; religion, c'eſt toi ſeule, qui a pris la defenſe des infortunés Américains. Dès l'origine de leurs calamités, tu as refuſé tes ſecours ſalutaires & conſolans aux hommes farouches, qui les faiſoient gémir ſous un joug de fer : tu as enflammé tes miniſtres d'un zele ardent pour la cauſe de l'humanité. Les apôtres de la premiere Colonie Eſpagnole, les Dominicains, remplis de ton eſprit divin ont combattu ſous ton égide : ils n'ont pas ceſſé d'employer le glaive de la parole, le ſeul que tu leur aies confié, pour diſſiper les maximes d'une avarice brutale & les prétentions d'un orgueil cruel & inſenſé. Les temples & les places publiques ont retenti de leurs réclamations vigoureuſes contre les atteintes portées aux droits impreſcriptibles de la nature. Ils ont par-tout fait entendre les menaces d'un Dieu vengeur du crime & protecteur de l'innocence. Leurs plaintes ont pénétré dans les palais & au milieu des Conſeils des rois : leurs cris ont rempli l'Europe d'indignation. Ils ont bravé les fureurs de la tyrannie & l'ont fait frémir dans l'attente de ſe voir arracher ſa proie. Ton triomphe, ô religion ſainte, étoit prêt d'éclater ; l'éloquence impétueuſe de Montéſino entraînoit tous les eſprits ; la charité brûlante de Las-Cazas embrâſoit tous les cœurs : les chaînes de l'eſclavage alloient

être rompues ; le nom chéri de la liberté volant de bouche en bouche, faiſoit luire dans l'ame flétrie des Indiens quelques rayons d'eſpérance. Mais enfin les intérêts d'une politique avide & inhumaine ont prévalu ſur tes bienfaits : les clameurs odieuſes de la cupidité ſont parvenues à étouffer ta voix ; & la méchanceté des hommes a remporté la victoire.

Si la religion n'a pu ſouſtraire à l'oppreſſion des Européens les innombrables victimes, qui gémiſſoient d[illegible]eurs fers ; elle a ſu par ſes tendres [illegible]oler & enlever à l'ignorance & à [illegible]erſtition quelques peuplades que les traits des conquérans n'avoient pu atteindre ou chez leſquelles ils n'avoient point encore porté leurs pas ſanglans. Les côtes arides & eſcarpées de la Californie, les montagnes élevées qui l'attachent au continent, les bords d'une mer fertile en écueils & célebres par de fréquens naufrages avoient rejetté loin de cette péninſule tous les avanturiers, qui avoient entrepris d'y former des établiſſemens : & les indigenes du pays devoient à ces remparts naturels & peut-être en partie à la ſtérilité du climat, l'avantage d'avoir évité pendant près de deux ſiecles le joug des tyrans de la Nouvelle-Eſpagne. Mais ils languiſſoient dans la privation de toutes les jouiſſances de la vie, & dans une pareſſe & une inſenſibilité ſtupides, vraiment dignes



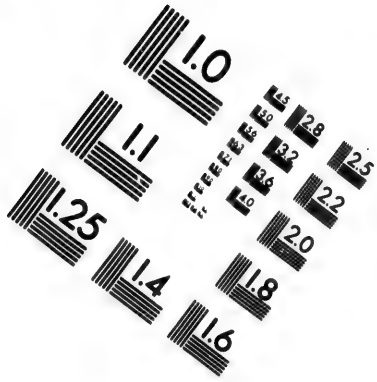
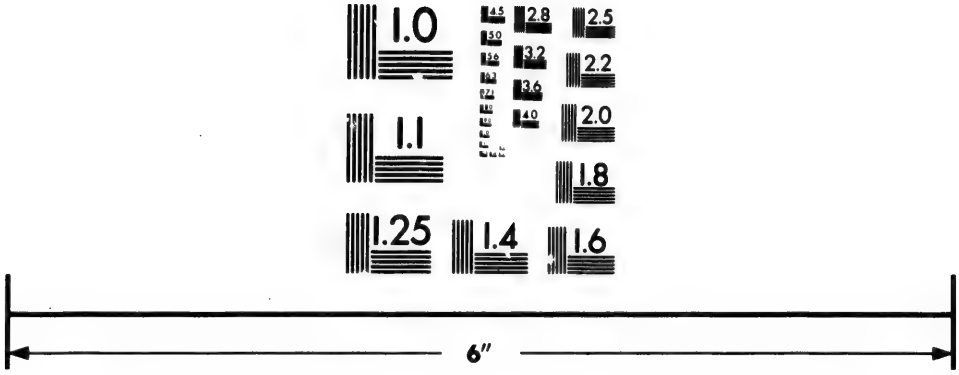
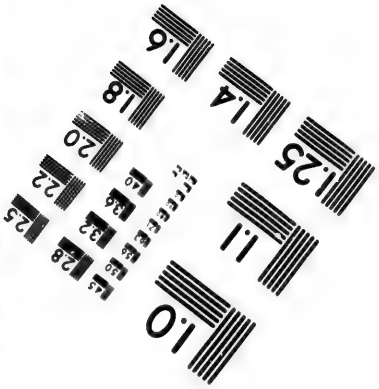
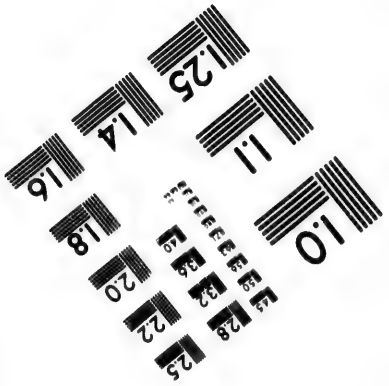


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)







Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

de pitié. Ce fut le zele des Miſſionnaires Jéſuites, qui changea le ſort de ces ſauvages. (1) La charité chrétienne, qui s'allume & s'alimente par les obſtacles, ſut franchir toutes les barrieres, vaincre par degrés la haine des Californiens pour le nom Eſpagnol, les arracher à l'indigence & les conquérir pour le bonheur & la vertu.

Pendant les démêlés ſanglans & interminables des Caſtillans avec les ſauvages du Chili, les Iſles de Chiloë n'avoient point frappé les yeux, & l'on en ſoupçon-

---

(1) L'auteur des recherches philoſophiques ſur les Américains prétend que le plus grand malheur qui ſoit arrivé aux Guaranis & aux Californiens, c'eſt d'avoir été civiliſés & gouvernés par les Jéſuites. Il avance, ſur des ſoupçons plutôt que ſur des preuves, que ces Miſſionnaires ſe ſont rendus coupables d'une multitude d'actes d'oppreſſion & de tyrannie envers leurs Néophites; mais il en parle avec tant de prévention, qu'il n'eſt gueres poſſible de s'arrêter à ſon ſentiment. Pour mettre mon lecteur à portée de juger du ton d'humeur que ce philoſophe prend au ſujet des Jéſuites, il ſuffira de rapporter la phraſe, qui termine ſon Chapitre ſur le Paraguai. « En vérité, dit-il, je » n'ai pas eu le courage d'entrer dans de plus » grands détails ſur la malheureuſe condition des » habitans du Paraguai, tyranniſés par des maî» tres, que perſonne ne voudroit avoir pour » valets. » (Recherches philoſophiques ſur les Américains, tom. II, pag. 304.)

noit à peine l'exiſtence. Mais l'infatigable activité des mêmes Miſſionnaires, leurs tendres ſollicitudes les ont portés dans ces Iſles abandonnées. Ils ont réuni les habitans ſous l'étendard de la Croix; & les peuples du continent voiſin, que la force & les armes de l'Europe n'avoient pu reduire, venoient en foule ſe jetter dans les bras de ces hommes bienfaiſans & ſe ranger ſous leurs loix.

Les Bréſiliens échappés au glaive des Portugais, & réfugiés dans des montagnes inacceſſibles, ne reſpirent que la vengeance; & la férocité de leur caractere s'eſt accrue par le reſſentiment des injures & par les maux dont ils ſont accablés: les Indiens du Bogota, qui ont ſurvécu aux déſaſtres de leur patrie, ne trouvent de ſoulagement dans leur affreuſe retraite, qu'en ravageant les habitations Eſpagnoles & qu'en déchirant les flancs des voyageurs. Voilà les infortunés que la religion va chercher pour répandre dans leurs cœurs ulcérés le beaume de la conſolation: voilà ſes plaies profondes & envenimées qu'elle ſe plaît à guérir. Elle envoie ſes miniſtres au milieu des forêts, dans les cavernes obſcures, ſur la pointe des rochers, ſur le bord des précipices, pour y faire entendre les doux noms de paix, de bienfaiſance & d'amour. Si, en récompenſe de leurs fatigues & de leurs travaux héroïques, ils ſont dévorés par des bêtes féro-

ces, s'ils ſont maſſacrés par les ſauvages; elle les remplace bientôt par d'autres martyrs, qui parlent le même langage, qui témoignent la même douceur, ſans aucun mêlange de plaintes ni de reproches. Tant de conſtance, tant de grandeur d'ame étonne & confond des peuples, qui n'ont jamais ſu pardonner. Leurs cœurs s'ouvrent à la perſuaſion; les armes s'échappent de leurs mains ſanglantes; ils tombent aux pieds de l'envoyé du ciel, qui vient ſécher leurs larmes & leur donner l'exemple de vertus ſi nouvelles & ſi ſublimes. Ils écoutent avec avidité ſes inſtructions & ſes conſeils: ils ne l'appellent plus que du nom tendre & chéri de pere; c'eſt leur conſolateur, leur ami, leur ſouverain. Tel eſt l'effet infaillible de la vraie charité; elle déſarme la vengeance, elle calme les tourmens de la haine, elle amollit & ſubjugue ſans retour les cœurs les plus durs & plus rebelles.

Que ne puis-je ſuivre les généreux apôtres de la religion & de l'humanité ſur les rives du Napo, du Maragnon, de l'Orenoque & du Fleuve Saint-Laurent, au milieu des glaces & des forêts impénétrables du Nord, ſur le ſommet & dans les gorges des montagnes de la Zône torride? Que ne puis-je rendre l'univers témoin des ſacrifices & des efforts prodigieux d'un zele qui embraſſe toutes les contrées, qui voudroit étancher le ſang

de toutes les bleſſures, rappeller le ſentiment & la vie dans tous les membres privés de mouvement ou engourdis par la douleur, diſſiper à jamais le levain de la diſcorde, faire oublier à l'Amérique toutes ſes injures & ſes calamités ! Mais ces actions d'héroïſme, pratiquées dans les déſerts, demeurent obſcures & n'ont que le ciel pour témoin. La rénommée a cent bouches pour célébrer les forfaits, qui enſanglantent le monde ; elle en trouve à peine une ſeule pour publier les vertus qui le conſolent.

Fixons un moment nos regards ſur les bords de l'Uruguai & du Parana ; c'eſt-là que la religion a élevé le plus beau monument à ſa gloire, en y raſſemblant les Guaranis ſous l'ombre de ſes aîles. Non contente de les avoir garantis des chaînes que leur préparoient les dévaſtateurs du Bréſil & du Chili, elle les a délivrés de la miſere & des maux inſéparables de la vie ſauvage. Elle les a courbés ſous ſon joug ſalutaire : elle leur a fait chérir ſes loix, en leur inſpirant le goût des travaux utiles & les penchans tendres & généreux d'un amour mutuel. En faiſant régner l'égalité parmi eux, en attachant par les liens les plus forts le bonheur de chaque Guaranis à la proſpérité publique, elle en a fait une ſociété de freres & d'amis. En confondant l'autorité de ſes ſaints préceptes avec celle des loix civiles, elle a

établi la conſcience le juge ſuprême de tous les délits & de tous les intérêts, elle a conſervé l'innocence & l'heureuſe ſimplicité des mœurs, elle a allumé l'amour de la patrie au feu de l'amour divin.

Comme un voyageur égaré dans les déſerts, fatigué d'une longue marche au milieu des ſables brûlans & des rochers arides, expoſé aux bêtes féroces & aux périls de toute eſpece, en proie aux tourmens de la faim, de la ſoif & de l'incertitude, ſent tout-à-coup ſon cœur ſe dilater à la vue d'une vallée riche & fertile, qui offre un ombrage frais, une eau tranſparente & des fruits délicieux; mon ame oppreſſée ſe ſoulage & ſe repoſe avec une volupté pure ſur ces rives fortunées. Après avoir contemplé ſi long-temps les cruels outrages faits à la nature, qu'il eſt conſolant de jetter les yeux ſur un peuple, qui coule à l'abri de la tyrannie des jours ſéreins & innocens! Après avoir écouté les plaintes de l'humanité, les cris déchirans de tant de victimes, qu'il eſt doux d'entendre les noms de concorde & d'amour, les chants d'allégreſſe & les cantiques d'actions de graces!

Il n'entre pas dans mon plan de faire la ſatire, ni d'entreprendre l'apologie de l'ordre trop fameux, qui a donné des légiſlateurs au Paraguai. Il ſeroit ſans doute difficile de pénétrer les vrais motifs, qui animoient les Jéſuites dans les derniers temps

temps de leur exiſtence, & de décider ſi leur ambition, aſſez connue d'ailleurs, ne les a pas engagés à altérer les loix primitives de cette république & à porter atteinte à ſon bonheur. Sous le ſpécieux prétexte de la conſerver dans l'heureuſe ignorance des raffinemens de la volupté, & d'éloigner de ſon ſein les mœurs & les maximes corrompues des colonies du nouveau Monde, ils en ont ſoigneuſement interdit l'entrée à tous les étrangers. Ils ont même quelquefois repouſſé à main armée les envoyés du gouvernement Eſpagnol, qui ont voulu jetter ſur leur conduite & ſur les reſſources de l'état un œil trop attentif & trop curieux. Mais, malgré les ſoupçons bien ou mal fondés, que ces précautions myſtérieuſes ont pu faire naître, il eſt impoſſible de ne pas avouer que les Guaranis ont été, ſans aucune comparaiſon, les plus heureux de tous les ſauvages de l'Amérique, depuis la conquête. D'ailleurs toutes les conjectures de la politique & de la malignité, ſur les projets orgueilleux ou intéreſſés des Jéſuites de nos jours, ne parviendront jamais à obſcurcir la gloire des fondateurs & des premiers apôtres du Paraguai. Jamais je ne croirai que des hommes, qui ſe ſont dévoués aux plus rudes fatigues, & privés de toutes les douceurs de la vie, pour arracher leurs ſemblables à l'ignorance, à la ſuperſtition & à la miſere,

n'étoient que des fourbes dangereux & des tyrans avides. Laiſſons à l'envie le triſte & odieux plaiſir de répandre ſon venin ſur les actions les plus héroïques & d'en ternir l'éclat par ſon ſouffle infecté : laiſſons aux ames froides & incapables d'aucun effort de vrai courage, le ſoin pénible de ſonder les replis le plus cachés des cœurs généreux, pour y découvrir des motifs d'ambition ou d'intérêt. Non, les ſacrifices d'une charité ardente ne peuvent ſortir que d'une ſource noble & pure; non, les tendres ſollicitudes de la bienfaiſance ne ſont pas de vaines chimeres. Et quand il ſeroit vrai que des ſentimens ſi réels & ſi précieux ne ſont que des illuſions, il faudroit encore les chérir. Je ſens que le plaiſir le plus doux, le beſoin le plus preſſant de mon cœur, c'eſt de croire à la vertu.

Si dans l'eſpece humaine il ſe trouvoit des êtres aſſez mal nés pour n'y pas croire, s'il s'en trouvoit d'aſſez mélancoliques pour s'affliger du ſpectacle du bonheur & de la bienfaiſance; qu'ils ſe raſſurent en comparant le nombre des ſauvages civiliſés par les Miſſionnaires, avec celui des victimes de notre avarice, de notre cruauté, de notre tyrannie. Qu'ils voient les plaines de l'Amérique inondées du ſang de ſes premiers habitans : qu'ils contemplent les diverſes contrées de cet hémiſphere, & ſur-tout les rives du Pa-

ana déſolées, dépeuplées par les rava-
ges de la petite vérole, qu'ils jettent les
eux ſur le ſort des Indiens échappés aux
maſſacres; ils veront les uns chargés de
haînes, enſévelis dans les entrailles de la
erre, condamnés aux travaux les plus
udes & les plus deſtructeurs, réſervés
ux occupations les plus abjectes, aban-
onnés à l'indigence & au mépris: ils ver-
ont les autres chaſſés de leur terre na-
ale, relégués dans les forêts & les ro-
hers, réduits à diſputer leur nourriture
vec les ours ou à vivre de brigandages,
brutis par l'uſage des liqueurs enivran-
es, devenus féroces par le ſentiment de
ur miſere & par le ſouvenir des injures
e toute eſpece. Si la réunion de tant de
alamités ne peut leur ſuffire, qu'ils con-
derent la main d'un Dieu vengeur appé-
antie ſur les oppreſſeurs de l'Amérique &
déluge de maux, qui eſt venu fondre
r ſes nouveaux habitans.

III.

La découverte de l'Amérique pouvoit-elle être utile à ſes nouveaux habitans ?

TOUT invitoit les Européens à former des colonies dans le nouveau Monde ; tout ſembloit devoir conſpirer à faire fleurir ces établiſſemens & à leur aſſurer une félicité durable. Quels ſont en effet les moyens de proſpérité, que l'on doit principalement rechercher dans la fondation d'une colonie nouvelle ? Des campagnes vaſtes, fertiles & capables de nourrir une grande population ; un climat propre à la conſervation des hommes & des animaux & à la maturité des fruits, une ſituation favorable au commerce & à l'induſtrie, la tranquillité & la paix avec les peuples indigenes. Or pluſieurs contrées de l'Amérique offroient aux Européens tous ces avantages réunis.

Les premiers regards des Eſpagnols en arrivant dans le nouveau Monde ſont tombés ſur les bords riches & féconds de l'Artibonite. Leurs premiers pas ont foulé les plaines de l'Iſabelique, de Porto de Plata & de Vega-Réal, celles qui ſont arroſées par la riviere de Monte

Chriſto, par la Lozama, la Macouſſis & la Rumana. Toutes ces terres de l'Iſle de Saint-Domingue nourriſſoient déja un million d'hommes, & elles attendoient que des bras plus nerveux & des inſtrumens plus ſolides & plus tranchans ouvriſſent leur ſein pour prodiguer de nouvelles richeſſes & faire naître de nombreuſes générations. Le Mexique préſentoit dans ſa vaſte étendue un grand nombre de campagnes fertiles; & celles de Guatimala, de Nicaragua, de la Nouvelle-Galice, de l'Yucatan & de Tlaſcala invitoient de toutes parts à la culture. On a éprouvé dans notre ſiecle, que la plupart des terres de la Louiſianne & de la Floride occidentale, & ſur-tout celles des bords rians du Miſſiſſipi, ne trompoient preſque jamais l'eſpérance du laboureur. *La nature*, dit M. l'abbé Raynal, *déployoit au Canada un luxe de fécondité, une magnificence, une majeſté qui commandoient la vénération.* Elle étaloit ſes dons les plus précieux dans les parties voiſines des lacs & du fleuve Saint-Laurent, & ſur-tout dans la contrée du Détroit, près du lac Erié. La baſe immenſe & les gorges multipliées des montagnes du Pérou, cultivées en partie par les enfans du Soleil, promettoient à une nouvelle colonie des reſſources de toute eſpece, par la variété des couches de terre, par les différens degrés de la température & de l'inclinaiſon des ſurfaces.

Dans quels lieux la main libérale de la providence s'eſt-elle montrée plus magnifique que dans la vallée de Quito ? Pendant tout le cours de l'année le printems y répand le parfum des fleurs, ſans ceſſe l'été y fait jaunir des moiſſons abondantes & l'automne y mûrit ſans ceſſe les fruits les plus délicieux. Les terres de la grande province de Tucuman, arroſées par une multitude de ruiſſeaux, ſont couvertes de gras pâturages & fourniſſent des productions excellentes en tout genre. Les rives de la Tarija, celles de la Pilcomayo, dans le beau pays de Chaco, ne le cédent pour la fécondité à aucune province de l'Europe, & aucun terrein de l'univers ne peut entrer en comparaiſon avec les plaines du Chili, pour la richeſſe des récoltes & la variété des fruits. Les diverſes parties du Bréſil, coupées en tous ſens par des rivieres, offriroient un champ ſans bornes au travail de l'homme & lui rendroient au centuple le prix de ſes avances & de ſes fatigues.

Toutes ces contrées & beaucoup d'autres, dont les noms ne ſe ſont pas rangés ſous ma plume, ſuffiroient pour faire ſubſiſter trente Royaumes peuplés comme la France, ſi l'agriculture étoit portée dans le nouveau Monde au degré de perfection, qu'elle a acquis dans nos climats. Une grande partie du terrein de l'Amériqus eſt demeurée vierge, & n'a pas en-

core été ouverte par la main de l'homme, pour recevoir aucune ſemence. Les dépouilles annuelles des arbres indigenes, amoncelées depuis l'origine du monde, les débris de leurs troncs & des plantes paraſites ont formé une couche épaiſſe de terre végétale, qui doit être une ſource inépuiſable d'abondance. Ce ſédiment précieux s'enrichit continuellement de tous les principes fécondans répandus dans l'air; parce que les forêts les pompent ſans ceſſe & qu'elles en empêchent l'évaporation en les fixant ſous leur ombrage & en les dépoſant dans leur ſein impénétrable aux rayons du ſoleil. Les ſeules matrices propres aux productions ſpontanées ont été miſes en œuvre, & toutes celles qui ſont analogues aux germes des plantes cultivées ont été réſervées & accumulées dans ces magaſins immenſes de la fécondité. On devroit donc, dans les premieres années après le défrichement, plaindre plutôt l'exubérance de la végétation, que la ſtérilité de la plupart des champs de l'Amérique: & bien loin que les colonies nouvelles euſſent eu lieu de plaindre de la foibleſſe & de l'avarice de la nature, elles auroient dû employer une partie de leurs efforts pour modérer la vigueur & mettre des bornes à ſes largeſſes.

Il ne faut cependant pas croire que tous les terreins vierges de l'Amérique ſoient

ſuſceptibles de culture. Il s'y trouve comme dans les autres parties du monde des rochers arides, des veines d'un ſol maigre & condamné à une éternelle ſtérilité, des ſables qui ne peuvent retenir aucun principe fécondant, & qui n'ont jamais donné naiſſance qu'à des joncs, à des pins & à quelques cédres épars. Telle eſt une grande partie de la Floride orientale, des deux Carolines & de la Nouvelle-Angleterre : telle eſt toute la côte du Pérou, depuis la mer juſqu'aux vallées. On rencontre auſſi dans le nouveau Monde des terreins bas & marécageux, ſouvent inondés par des torrens de pluie & par le débordement des fleuves : les germes des plantes s'y pourriſſent au lieu de ſe développer ; & quelquefois la végétation qui agit par ſecouſſes, y devient tellement ſurabondante, que la plupart des légumes forcent & montent en graines. Telles ſont toutes les côtes de la Guiane, les contrées voiſines de l'embouchure du Miſſiſſipi & toute la baſſe-Louiſianne ; telles ſont, à quelques différences près, les côtes de la Géorgie & de la Caroline méridionale, qui ne peuvent ſervir qu'à la production du riz & d'un indigo d'une qualité très inférieure. Les terres de la haute-Guiane, continuellement dégradées par les pluies & les ravines, ſont bientôt dépouillées de tous leurs ſucs, dès qu'elles ſont diviſées par la culture, & elles deviennent abſo-

lumen

lument infécondes, quelques années après leur défrichement. Une malheureuſe expérience prouve auſſi que le degré de fertilité des meilleures terres des Provinces-Unies de l'Amérique ſeptentrionale diminue rapidement : elles ſont aſſez généralement légeres & peu profondes, & elles diſſipent en un petit nombre d'années de travail, les matrices amaſſées dans leur ſein pendant un repos d'un grand nombre de ſiecles.

Mais rien n'empêchoit les premiers Européens, qui ont fait des découvertes dans l'Amérique de choiſir par préférence le ſol, dont la couche végétale étoit la plus épaiſſe & la plus abondante, le moins expoſé aux inondations & le moins ſuſceptible de s'épuiſer & de ſe dégrader. Quand les terreins les plus précieux auroient été employés & couverts d'une population proportionnée à leur richeſſe, on auroit cultivé ſucceſſivement ceux d'un moindre degré de fertilité ; & par le ſecours de l'induſtrie & du commerce, qui ſervent ſouvent de ſupplément à l'agriculture & même quelquefois en tiennent abſolument lieu, on ſeroit parvenu à peupler les contrées les plus ſtériles & les moins favoriſées de la nature.

On auroit pu ſuivre la même marche relativement aux divers climats du nouveau Monde, & choiſir d'abord les plus ſalubres & les plus agréables. Je ne diſſi-

mulerai pas que plusieurs contrées de cet hémisphere étoient très-mal-saines, surtout à l'époque de la conquête. Toutes celles qui étoient couvertes d'épaisses forêts n'offroient qu'un air concentré, humide & sans ressort, & nourrissoient une multitude effrayante d'insectes & de reptiles mal-faisans. Parmi les Isles de la Zône torride, celles que le souffle du vent d'Est ne peut rafraîchir ni purifier, sont exposées à des chaleurs excessives & à des pluies abondantes, qui altérent les germes, corrompent les alimens & portent des atteintes funestes aux tempéramens les plus vigoureux. Outre les effets pernicieux de la chaleur & de la pluie, elles ont encore à redouter les raz de marée, les ouragans, les tremblemens de terre, qui bouleversent tous les élémens dans ces parages & y exercent la fureur la plus destructive. L'air constamment humide & chaud, qui regne à Carthagêne, y engendre une lépre hideuse & incurable, dont aucune condition n'est exempte. Celui de l'Isthme de Panama, & sur-tout de Porto Bello, est tellement corrompu, qu'il donne aux habitans une couleur pâle & livide & détruit en peu de jours tous les principes de la force & de la vie. (1) Le

(1) Thomas Gage assure que pendant les quinze jours que duroit la grande Foire de Porto-Bello

parties de Saint-Domingue & des autres Isles, submergées par des fleuves, les marais fangeux de Cayenne, de la basse-Guiane & des côtes de Sainte Lucie, produisent des exhalaisons fétides, qui dévorent leurs malheureux habitans & qui les font périr dans les ardeurs de la fievre ou dans les langueurs de l'hydropisie.

Mais il y avoit aussi dans le nouveau Monde, même au temps de la découverte, des contrées immenses, qui réunissoient le double avantage de la fertilité du sol & de la salubrité de l'air. Toutes celles de l'Amérique méridionale, qui sont situées à l'oueſt des Cordilieres, sans en excepter même les parties les plus voisines de l'Equateur, conservent pendant toute l'année une température saine & agréable. On n'y éprouve point ces déluges de pluie, qui dans les régions de l'est donnent naissance à tant d'insectes dégoûtans, voraces & incommodes. Des nuages épais, qui s'élevent régulièrement vers le milieu du jour, brisent & tempérent dans ces climats les rayons d'un soleil brûlant, & l'haleine douce & suave du vent du sud-oueſt y entretient presque toujours une fraîcheur délicieuse. Telle est la température de toutes les vallées du Pérou, de

---

mouroit toujours six cens hommes. Ce pays est infecté d'une quantité prodigieuse de crapauds.

Universitas BIBLIOTHECA Otraviensis

Tucuman & du Chili. S'il regne dans les gorges des montagnes, des fievres putrides & ſouvent épidémiques, ce fléau n'eſt pas propre au climat. On l'éprouve depuis qu'on y cultive des cannes à ſucre; parce que la terre humectée par cette culture laiſſe exhaler des vapeurs infectes, dont l'air qui ne ſe renouvelle point dans ces étroits paſſages, ne peut ſe dégager que très-lentement. (1)

Tous les animaux de l'Europe proſpérent au Chili & dans le Tucuman, toutes les races s'y perfectionnent & s'y multiplient à un degré qui tient du prodige; nos grains, nos légumes & nos arbres s'y cultivent avec le plus grand ſuccès; tous nos fruits y mûriſſent & y acquierent une ſaveur exquiſe. Quoique le climat du Bréſil ſoit généralement plus chaud que celui des contrées occidentales, cependant on reſpire dans la plupart de ſes provinces un air pur & ſerein, & la nature y fait naître toutes les productions, qui peuvent ſatisfaire aux beſoins de l'homme & contribuer à ſes délices. (2)

(1) Dans quelques parties du Pérou on éprouve en arrivant une maladie, qui reſſemble au mal de mer. Mais c'eſt une indiſpoſition paſſagere, qui n'attaque pas les principes de la vie.

(2) On prétend qu'en débarquant pour la premiere fois au Bréſil, on eſt atteint du mal de Siam. Mais un fléau qui eſt plus général dans cette partie

C'eſt ſur-tout dans ces régions fortunées, qu'on auroit pu, dès l'origine de la conquête, établir des colonies floriſſantes. C'eſt dans les riches vallées du Pérou & de Chaco, que les malheureux habitans du royaume de Grenade auroient dû chercher une ſeconde patrie, un aſyle contre le bigotiſme perſécuteur d'Iſabelle & le zele inflexible & outré de Ximenès. C'eſt dans les prairies émaillées & les forêts odorantes de Tucuman, que les peuples des pays-bas auroient dû fuir, pour tromper la barbarie de l'infâme Duc d'Albe. C'eſt dans les campagnes enchantées du Chili, dans les plaines immenſes du Bréſil que les Eſpagnols & les Portugais auroient dû arriver en foule, pour ſe ſouſtraire au ſceptre enſanglanté de Philippe II, & au joug odieux de l'inquiſition.

Après avoir établi de grands états dans ces climats heureux, on auroit pu défricher de nouveaux terreins de proche en proche & donner par degrès de la ſalubrité à de nouvelles provinces; en procurant de l'écoulement aux eaux ſtagnantes, & en détruiſant les forêts qui em-

---

nouveau Monde, & qui y cauſe les plus grands dégâts, c'eſt la multitude prodigieuſe des vermis. Elles dévorent les fruits & détruiſent ſouvent les plus riches moiſſons.

pêchent la libre circulation de l'air ; détournent l'effet des rayons vivifians du ſoleil & fixent une éternelle humidité ſous leur ombre épaiſſe. Comme ces grandes entrepriſes n'auroient été faites que graduellement, par des peuples voiſins & déja puiſſans, les hommes qu'on y auroit employés, acclimatés d'avance & à portée d'être ſecourus dans tous leurs beſoins, auroient ſurmonté ſans peine tous les obſtacles & les dangers. On auroit choiſi les ſaiſons les plus favorables, on ſe ſeroit éclairé ſur les moyens de ne pas expoſer la vie des hommes, & l'on ſeroit ainſi parvenu à livrer à la culture tous les champs du nouveau Monde, ſans avoir fait verſer de larmes à l'humanité, & ſans qu'elle eût eu à gémir d'aucun ſacrifice.

Le climat n'auroit pas oppoſé plus d'obſtacles à la population dans l'Amérique ſeptentrionale que dans les régions du midi. Quoique la baſſe-Louiſianne ſoit ſouvent inondée, l'air qu'on y reſpire eſt ſalubre & doux : il ne ſeroit pas moins ſalubre ſur les côtes humides de la Géorgie & de la Caroline, ſans le riz qu'on y cultive, & qui produit des vapeurs peſtilentielles. Si dans les commencemens de la domination Eſpagnole, la plupart des plantes & des animaux d'Europe ont dégénéré au Mexique, ce n'eſt point à la nature qu'il faut s'en prendre, c'eſt au défaut de culture & de ſoins. La tempé-

rature du nord de l'Amérique eſt en général beaucoup plus froide qui dans les latitudes correſpondantes de nos contrées. La multitude des lacs, l'immenſité des forêts, l'élévation du terrein au-deſſus du niveau de l'océan, l'étendue des mers, qui, dans cette partie du monde, domine ſur celle des terres, les vents glacés du Pôle arctique, qui y regnent, les neiges éternelles qui couronnent les Apalaches & les montagnes d'Allagani, & pluſieurs autres cauſes ſe réuniſſent pour produire ce phénomene. Mais la main de l'homme parvient par degrés à corriger l'âpreté du froid; & le climat s'adoucit à meſure que la hache éclaircit les forêts, & que l'écoulement des eaux ſtagnantes & les défrichemens découvrent la ſurface de la terre. On eſt d'ailleurs dédommagé de la rigueur des hivers par la pureté de l'air & la beauté des jours. On jouit au Canada d'un ciel ſans nuages: tout y promet une longue vie, les maladies y ſont peu fréquentes & la vieilleſſe y eſt rarement accompagnée d'infirmités.

Quoique ſous les mêmes cercles paralleles le climat ſoit moins chaud en Amérique, que dans les trois autres parties du monde, il y a depuis le Cap-Horn juſqu'à la pointe de la terre de Labrador, une telle diverſité dans les degrés de chaleur & de froid, de ſéchereſſe & d'humidité, dans la qualité du ſol, dans la

poſition reſpective des lieux & dans l'inclinaiſon des ſurfaces de la terre relativement aux rayons du ſoleil, qu'il en doit naître une variété inépuiſable de fruits & de richeſſes. Si dans ſes productions ſpontanées la nature a parcouru toutes les nuances depuis les plantes fétides des marais de la Guiane juſqu'aux aromates du Pérou, depuis les pins & les chênes gras & tendres des bords du fleuve Saint-Laurent, juſqu'à l'Acajou, au Barata & au bois-de-fer des Antilles; pourquoi refuſeroit-elle de développer les germes de toute eſpece, que l'homme jetteroit dans le ſein de la terre, préparée par une bonne culture, s'il avoit ſoin de les diſtribuer ſuivant les différences du ſol, du climat & des ſaiſons? Cette variété de productions animeroit l'induſtrie & ſerviroit d'alimens à un grand nombre de manufactures, elle fourniroit une multitude d'objets d'échange & donneroit l'exiſtence à un commerce ſans bornes, qui embraſſeroit l'univers entier.

Proportionnellement à l'étendue des ſurfaces, la courbe ſinueuſe que l'Océan décrit autour du nouveau Monde préſente une plus grande longueur de côtes, que celle qui environne l'ancien; & elle eſt par conſéquent très-propre à faciliter les communications & le tranſport des marchandiſes. Un golfe immenſe, rempli d'un archipel nombreux & fertile, partage l'A-

mérique en deux grandes Péninſules attachées l'une à l'autre par une chaîne étroite & longue, qui eſt baignée des deux côtés par la mer. Des baies profondes & multipliées ; celles d'Hudſon, des Eſquimaux, de Fundi, de Maſſachuſet, de la Delaware, de Cheſapeack, de Tous-les-Saints & de Panama ; la mer vermeille, les golfes de Saint Laurent, du Mexique, de Houduras, de Darien, de Venezuela, de Paria, de Guayaquil pénétrent le continent de toutes parts & tracent aux navigateurs des chemins pour aller recueillir les richeſſes de toutes les provinces. Une multitude de preſqu'Iſles, la Californie, l'Acadie, la pointe du Maryland, la Floride orientale, l'Yucatan, la pointe des Patagons s'avancent dans la mer pour offrir au commerce leurs productions & celles des contrées voiſines. Dans la partie ſeptentrionale cinq grands lacs qui ſont unis entr'eux par de larges canaux & dont le fleuve Saint-Laurent peut être conſidéré comme le détroit ; un ſixieme dans la partie méridionale qui communique avec l'océan par le golfe de Venezuela, ſont autant de mers méditerranées, ouvertes par la nature pour porter au centre du continent l'abondance & la vie. Les plus grands fleuves de l'univers coulent en Amérique. Le fleuve Saint-Laurent, le Miſſiſſipi, l'Orenoque, le Maragnon & la Plata n'ont point d'égaux dans l'ancien

Monde pour la longueur de leur cours & le volume d'eau qu'ils roulent & qu'ils portent en tribut dans le sein des mers. Tous ces grands vaſſaux de l'océan reçoivent eux-mêmes le tribut d'une multitude de rivieres navigables, qui traverſent en tous ſens les provinces intérieures & qui établiſſent des communications entre toutes les parties de cet hémiſphere. Si la côte orientale des régions du midi ſe prolonge preſque en ligne droite & n'offre que très-peu d'anſes & de caps, la nature y a ſuppléé par le nombre de fleuves. La ſeule partie occidentale de ces mêmes régions eſt privée en même temps de golfes & de rivieres; mais toute la bande de terre compriſe entre les Andes & la mer du ſud eſt aſſez étroite, pour que les richeſſes commerçables du pays puiſſent être tranſportées ſur la côte.

Il n'eſt donc gueres poſſible de révoquer en doute les nombreux avantages, que des colonies fondées ſur des principes de ſageſſe auroient dû trouver réunis dans le nouveau Monde; à moins qu'on ne veuille prétendre que les naturels du pays ſe ſeroient oppoſés aux ſuccès de ces grandes entrepriſes & qu'ils auroient triomphé des efforts des nouveaux colons. Or les ſauvages à demi-civiliſés des plus belles contrées de l'Amérique étoient naturellement bons & généreux, & ils n'auroient pu réſiſter aux charmes de la dou-

ceur & des bienfaits : ils étoient ignorans, crédules & avides de nouveautés ; & ils auroient été dociles à la voix de l'inſtruction & ſenſibles à l'attrait des nouvelles jouiſſances qu'on auroit pu leur faire connoître : ils étoient timides, foibles & preſque ſans armes ; & notre pompe militaire, le bruit épouvantable de nos canons, le développement de toutes les forces motrices, que nos arts emploient, créent & multiplient ſous mille formes diverſes, leur auroient imprimé la crainte, l'admiration & le reſpect. Tels ſont les ſentimens que les Eſpagnols conduits par Colomb avoient inſpirés aux habitans de Saint-Domingue : tels ſont ceux que les compagnons de Pizarre avoient d'abord fait naître dans le cœur d'Atahualpa & dans celui de ſes ſujets. La guerre longue & ſanglante, que Cortez eut à ſoutenir, n'étoit que la ſuite des moyens, foibles & violens à la fois, qu'il avoit pris pour pénétrer au centre du Mexique. Il falloit qu'il recourut ſans ceſſe à la perfidie, aux armes & à tous les excès de la cruauté pour ſe maintenir dans le poſte dangereux, où ſon audace l'avoit placé. Si en établiſſant une colonie ſur les rivages, on ſe fût contenté d'abord de rechercher l'amitié des Indiens de Tabaſco, de Zempoala & de Tlaſcala, qu'il étoit facile de mériter & d'obtenir, tous les grands vaſſaux de Montézume, qui ſupportoient ſon

deſpotiſme avec impatience ſeroient venus ſucceſſivement ſe ranger dans l'alliance des Européens. En ſe tenant alors dans les bornes d'une juſte défenſe, on auroit étendu par degrés dans ces climats le domaine de nos connoiſſances & de nos arts, & ſans effuſion de ſang, on ſeroit parvenu à y former une puiſſance redoutable & un état floriſſant.

Les Incas ne devoient la plupart de leurs provinces conquiſes, qu'à la perſuaſion & à leur réputation de ſageſſe. Pourquoi dans les mêmes lieux, les mêmes moyens n'auroient-ils pas produit les mêmes effets? Les Eſpagnols ne poſſédoient-ils pas dans un degré éminent tout ce qui entraîne & captive la multitude? N'avoient-ils pas à déployer l'appareil impoſant d'une grande puiſſance? N'avoient-ils pas des ſecrets utiles & nombreux, une morale pure & divine à révéler? N'avoient-ils pas des vertus nouvelles à pratiquer; des bienfaits de toute eſpece à répandre?

Les mal-faiteurs tirés des priſons du Portugal & jettés ſur la côte du Bréſil n'ont éprouvé aucune réſiſtance de la part de la nation indigene, qui s'eſt contentée de s'éloigner vers les montagnes. Or une colonie compoſée de familles honnêtes & laborieuſes, qui ſe ſeroit empreſſée de donner à cette nation des marques de bienveillance & d'amitié, en auroit-elle

reçu plus d'outrages que les Pauliſtes ? Si les Bréſiliens & les habitans du Chili ont été cruels, s'ils ont porté la déſolation dans les établiſſemens Européens, c'eſt qu'ils ont été animés par la vengeance & ſouvent réduits à ne ſubſiſter que de brigandages. Ces mêmes ſauvages, malgré leur juſte reſſentiment & la férocité de leurs mœurs, qui en a été en partie la ſuite, n'ont pu réſiſter à la ſéduction des bienfaits, & ſe ſont laiſſé fléchir à la voix des Miſſionnaires. A plus forte raiſon ſe feroient-ils jettés dans les bras des Portugais & des Eſpagnols, ſi l'on eût commencé par les protéger & leur offrir tous les ſecours de nos arts, ſi dès l'origine on eût fait briller à leurs yeux l'eſprit d'un plus grand bonheur, en les appellant à la participation des avantages de la vie ſociale.

Penn fonda paiſiblement ſa colonie au milieu de ſauvages belliqueux, qui nourriſſoient déja dans leurs cœurs une haine invétérée contre les Européens. Sa juſtice & ſon humanité déſarmerent ces peuples vindicatifs, & leur inſpirerent une telle confiance, qu'il s'établit entre eux & les Penſylvains un commerce mutuel & inaltérable de bonne foi, de bienfaits & d'amitié.

Non-ſeulement Baltimore ne fut point troublé par les naturels du pays dans la fondation du Maryland ; mais il en reçut

des ſecours multipliés & inattendus. Charmés de la douceur, de la concorde & de la probité, qui régnoient dans cette colonie naiſſante, gagnés par des libéralités & de nombreux témoignages de bienveillance; ces peuples, que nous nommons barbares, ne vouloient pas ſe laiſſer ſurpaſſer en généroſité, & s'empreſſoient d'eux-mêmes de défricher les terres néceſſaires pour la nourriture de leurs nouveaux voiſins. Ah! ſi dès le temps de la découverte du nouveau Monde, on n'eût formé les colonies que de cultivateurs paiſibles; ſi l'on n'eût cherché à vaincre les peuples indigenes que par les prodiges de nos arts, par des bienfaits & par l'aſcendant de la vertu: ſi les confédérations publiques avoient été fortifiées par des alliances particulieres & par les liens du ſang; ſi la renommée eût toujours précédé les Européens dans leurs nouvelles entrepriſes, en publiant toutes ces merveilles juſques dans le fond des forêts, tous les cœurs des ſauvages auroient volé au-devant de nous, ils auroient dépoſé par degrés la férocité de leur naturel, ils n'auroient formé avec nous qu'un ſeul peuple, nous les aurions enchaînés par des nœuds indiſſolubles, ceux de la reconnoiſſance & de la nature.

Loin de regarder le défaut de connoiſſances des Américains dans les arts

utiles comme un obſtacle à la proſpérité des établiſſemens Européens, on auroit pu au contraire le ranger parmi les moyens d'aſſurer le bonheur & la puiſſance de ces états naiſſans; à cauſe des occaſions fréquentes qu'il auroit offertes aux nouveaux colons de pratiquer la bienfaiſance & d'ennoblir leurs ſentimens par des actes continuels de vertu & de charité. Mais en comptant ainſi parmi les ſources du bonheur d'un peuple, les biens mêmes qu'il peut faire à une nation étrangere, ne dois-je pas craindre d'exciter le ſourire dédaigneux de ces politiques, qui ne trouvent les ſignes de la félicité générale que dans des états de commerce, & qui ne ſavent peſer les forces des empires que dans la balance des intérêts excluſifs? Je repréſenterai à ces profonds calculateurs que les bonnes mœurs & l'amour de la juſtice ſont le plus ferme ſoutien des états & qu'un peuple vertueux eſt en même temps laborieux & capable des plus grands efforts de courage. Je leur dirai que, même parmi nous, les claſſes de citoyens qui ſont aſſujetties à des fonctions journalieres de bienfaiſance, ont ſeules conſervé le dépôt des bons principes, & qu'elles ſeules ſe ſont défendues contre la dépravation générale. Au reſte, les conquérans du nouveau Monde ont ſuivi une route oppoſée à celle que je viens d'indiquer. Au lieu

d'enchaîner les peuples indigenes par les liens de la reconnoiſſance & d'un amour mutuel, ils leur ont impoſé un joug de fer : au lieu d'éclairer leur raiſon & d'adoucir leurs mœurs, ils les ont abrutis & rendus féroces : au lieu de les combler de biens, ils les ont égorgés. Voyons s'ils ont pris pour eux-mêmes le chemin du bonheur, & ſi les nouveaux habitans de cet hémiſphere ont eu lieu de s'applaudir d'y avoir formé des établiſſemens.

IV.

La Découverte de l'Amérique a-t-elle été utile à ſes nouveaux habitans ?

PARMI les Européens, qui ont quitté leur patrie pour en aller chercher une autre en Amérique, l'immortel Colomb & les vainqueurs du Mexique & du Pérou attirent principalement nos regards; ils doivent fixer d'abord notre attention & celle de la poſtérité. On eſt naturellement porté à croire que pour prix de tant de fatigues, de tant d'héroïſme & d'actions d'éclat, ces hardis navigateurs, ces fiers conquérans ſont parvenus au faîte du bonheur & de la gloire. S'ils ont été tourmentés par la ſoif des richeſ-

ſes

ſes & de l'autorité, leur opulence & l'étendue de leur pouvoir ont dû paſſer les bornes de leur ambition même. En faiſant hommage d'un monde entier à leur ſouverain, ils en ont ſans doute reçu de magnifiques récompenſes ; ils ont ſans doute été comblés de préſens, de dignités & d'honneurs. C'eſt ainſi du moins que doit penſer le vulgaire ; & l'homme de génie, preſque toujours crédule & confiant, ſe défend avec peine d'une telle illuſion. C'eſt cette opinion fauſſe & funeſte, qu'on ſe forme de la reconnoiſſance & de la libéralité d'un Deſpote avide de conquêtes, qui lui fournit des héros toujours prêts à porter la terreur de ſon nom aux extrêmités de la terre. Juſqu'à quand refuſera-t-on de croire que ces grands hommes, qui ſervent dans des contrées lointaines les paſſions d'un Monarque ambitieux & fier de ſa puiſſance ; ne tardent point à lui paroître des rivaux redoutables, qu'ils ſont d'avance des victimes dévouées à ſon ingratitude & à ſes ſoupçons jaloux ? Autant il eſt beau de conſacrer ſes talens & ſa vie à la défenſe de la patrie & à la gloire d'un ſouverain juſte & bon ; autant il eſt inſenſé, ſous tous les rapports, d'enſanglanter le monde pour remplir les trésors ou pour étendre la domination d'un roi, qui ne met aucunes bornes à ſes deſirs.

Que Colomb paya cher quelques momens de gloire & d'ivreſſe ! Que d'amertumes ſon triomphe même répandit ſur ſa vie, & de combien de larmes il arroſa ſes ſanglans lauriers ! Quelle indignation dût le ſaiſir quand il ſe vit arrêté au milieu de ſa carriere brillante, & avec quelle horreur ſes mains victorieuſes ont-elles ſenti le poids des chaînes, dont l'infâme Bovadilla oſa les charger ! Eh ! ce ne ſont pas encore là les momens les plus cruels, ni les plus rudes épreuves, qu'il eût à ſoutenir. Un grand homme opprimé rentre dans ſon cœur, & il y trouve toujours de quoi ſe conſoler & ſe venger de la trahiſon & de l'ingratitude. Loin de regarder ſa captivite comme honteuſe pour lui-même, Colomb ſe plaiſoit à montrer les cicatrices dont ſes pieds & ſes mains étoient flétris ; ſes fers l'accompagnoient par-tout ; il les avoit ſuſpendus près de ſon lit & il voulut qu'on les renfermât avec lui dans ſon tombeau. (1) C'étoient les inſtrumens & les témoins de ſon infortune : ils étoient devenus ſes conſolateurs & ſes vengeurs

(1) L'infortuné Garcie, Roi de Galice, détrôné par ſon frere Alfonſe & jetté dans une affreuſe priſon, où il languit pendant dix-huit ans & mourut de miſere & d'ennui, voulut qu'on enterrât avec lui les barreaux de ſa priſon & les chaînes qu'il avoit portées ſi long-temps.

Mais ce qui dût ſur-tout aigrir ſes chagrins & remplir ſon cœur d'angoiſſes, ce fut de conſumer ſes jours dans de vaines ſollicitations auprès de Ferdinand, d'être ſans ceſſe le jouet de promeſſes inſidieuſes & de fauſſes eſpérances, d'être expoſé à la pitié froide & à l'inſultante protection des gens de Cour. Voilà le comble de tous les maux pour une ame généreuſe. Quand je veux me former l'idée de la vertu aux priſes avec le malheur, ce n'eſt point le grand Albukerque mourant dans la miſere & dans la diſgrace d'Emmanuel, que je me repréſente; ce n'eſt point Béliſaire aveuglé par Juſtinien & mandiant ſon pain dans les provinces ſauvées par ſon bras & ſon génie; ce n'eſt point Colomb dans les fers; c'eſt Colomb qui ſollicite & rampe à la Cour de Ferdinand.

Ferdinand fut ingrat envers tous ceux qui l'ont ſervi. Il le fut envers Ximenès & ſur-tout envers Gonſales de Cordoue, ſurnommé le grand Capitaine, qui lui avoit conquis des royaumes en Europe; & ſon injuſtice ne ſe borna point à Colomb dans le nouveau Monde. Balboa s'étoit ſignalé au Darien par des prodiges de conſtance & de valeur. Il s'étoit attiré la confiance de ſes compagnons par ſa prudence & ſa ſageſſe. Il avoit déja ſoumis à l'Eſpagne une grande province & ſe diſpoſoit à étendre ſes conquêtes: ç'en fut aſſez pour engager Ferdinand à le perdre

& à enrichir de ſes dépouilles le barbare Davila, qui fut tellement aveuglé dans ſa cruauté qu'après avoir épouſé ſa fille, il le fit périr ſur un échafaud.

Si la mort eût enlevé plus tard ce Monarque jaloux & ſoupçonneux, il deſtinoit ſans doute un ſort pareil à Fernand Cortez : mais c'eſt à Charles-Quint qu'étoit réſervé le ſoin & peut-être le plaiſir de ravaler le génie & la fierté d'un tel homme, juſqu'à ſoumettre ſa conduite à la cenſure de gens obſcurs & mépriſables, juſqu'à ériger un tribunal pour le juger & le mettre aux fers, ſur le théâtre même de tous ſes triomphes. C'eſt Charles-Quint qui devoit avoir le triſte avantage de dépouiller par degrès ce conquérant, de le laiſſer vieillir dans l'abandon, de l'abreuver d'amertume & de dégoûts, de l'expoſer aux outrages de ces miniſtres médiocres & lâches, qui ne manquent jamais de faire pleuvoir le mépris ſur le grand homme chargé de la diſgrace de leur maître. Si la fin malheureuſe de Cortez n'inſpira pas la même indignation que celle de Colomb, c'eſt qu'il fut plus ſanguinaire & qu'il eût moins de vertu.

Charles-Quint n'avoit pas beſoin de déployer l'art perfide de la politique, qui lui étoit ſi familier, pour ſe délivrer des inquiétudes que les deſtructeurs de l'Empire des Incas pouvoient lui inſpirer.

suffisoit d'abandonner ces tigres à leurs fureurs & à leur haine mutuelle. Ils se sont tous déchirés pour le partage de cette proie riche & immense, & la nature fut vengée par ceux-mêmes, qui l'avoient si cruellement foulée aux pieds. Jean Pizarre avoit été tué dans les murs de Cusco, pendant la révolte des Péruviens : Almagro, après avoir vaincu & fait prisonniers les deux freres qui restoient à Pizarre, avoit laissé échapper l'un & rendu généreusement la liberté à l'autre. Mais il eut le malheur de tomber à son tour entre les mains de Pizarre lui-même : ce captif infortuné, vieilli dans les combats & tant de fois couronné par la victoire, eut en vain recours à des prieres indignes de son courage. En vain il rappella à son vainqueur l'étroite & ancienne amitié, qui les avoit unis, les services signalés qu'il lui avoit rendus, l'humanité dont il venoit d'user envers ses freres : il fut condamné comme traître à la patrie & mourut dans l'ignominie & sous la main d'un bourreau. Ferdinand Pizarre arrivé à Madrid pour justifier sa conduite & celle de ses freres & pour noircir la mémoire du rival, qu'ils avoient immolé, fut accusé lui-même par les amis d'Almagro & condamné à languir pendant vingt ans dans un cachot. D'un autre côté, les soldats d'Almagro vengerent sa mort en conspirant contre Pizarre & en

le poignardant en plein jour & au milieu de ſon palais. Après ce coup terrible les aſſaſſins mirent à leur tête le fils de leur ancien général & lui déférerent l'autorité ſuprême : mais ce jeune chef de révoltés fut défait en bataille rangée par Vaca-de-Caſtro, que Charles-Quint avoit envoyé au Pérou pour y rétablir la tranquillité ; il fut trahi par les ſiens, pris & exécuté dans la Capitale de ſon prétendu royaume. Vaca-de-Caſtro, malgré ſes vertus & ſon intégrité, eut lui-même la douleur de ſe voir charger de fers & jetter dans une priſon obſcure, par l'inflexible Nugnès-Vela, ſon ſucceſſeur au gouvernement du Pérou ; & Nugnès dont la miſſion étoit de faire revivre les loix de la nature & de l'humanité, & dont le ſeul crime étoit une trop grande ſévérité de mœurs & de principes, Nugnès fut à ſon tour enchaîné & conduit dans une Iſle déſerte par la faction de Gonſales Pizarre. Rappellé enſuite & rétabli dans ſon autorité, il fut vaincu par ſon rival, percé de coups & expoſé comme un criminel à Quito, ſur le théâtre des exécutions. Pour terminer dignement cette longue chaîne de vengeances, & ne laiſſer ſans châtiment aucun des Conquérans du Pérou, il ne reſtoit plus qu'à punir la rébellion de Gonſales Pizarre. Ce guerrier valeureux & fier d'un grand nom, inférieur à ſon frere pour le génie, mais ſon égal pour

l'audace & la férocité, ſe vit abandonné de toutes ſes troupes au moment de donner le ſignal d'un combat & il reçut par le glaive de la juſtice la récompenſe de tous ſes crimes.

Parmi les dévaſtateurs de ces riches contrées, les Pizarres & les Almagro ne furent pas les ſeules victimes dévouées aux ſupplices, dont les noms aient échappés à l'oubli. L'hiſtoire en compte beaucoup d'autres que la fortune n'avoit placés qu'au ſecond rang & qui reçurent comme les premiers chefs le ſalaire de leurs éclatans forfaits. Citerai-je Benalcazar, qui avoit ſubjugé par ſa valeur la belle province de Quito, & qui fut indignement privé du gouvernement de ſa conquête, & condamné à ramper dans les emplois ſubalternes ? Dirai-je qu'Alcantara fut égorgé par les aſſaſſins de Pizarre, ſon beau-frere ; qu'Orgognès, Lieutenant d'Almagro, fut maſſacré de ſang-froid, après la bataille, qui coûta la liberté & la vie à ſon général ? Nommerai-je Carvajal, ce farouche Lieutenant de Gonzales Pizarre, ce monſtre ſouillé du ſang de tant d'Indiens & d'Eſpagnols ; & dirai-je qu'il ne trouva qu'un infâme gibet au terme d'une vie trop long-temps prolongée pour le malheur du genre-humain ? Ah ! laiſſons tous ces grands criminels expirer ſous les coups de la vengeance divine ; & voyons ſi du ſein de

tant de forfaits & de troubles, il naîtra un ordre plus proſpere, & ſi l'Amérique Eſpagnole ſoulagée du fardeau de tous ces oppreſſeurs, pourra lever un front plus ſerein.

Une enfance orageuſe & accompagnée de convulſions violentes & cruelles ne promettoit aux colonies qu'une vie languiſſante. Elles n'étoient formées dans l'origine que d'aventuriers ſans mœurs & de ſoldats féroces, qui ne recevoient la ſanction du gouvernement qu'après avoir fait des conquêtes, & qui n'étoient unis que par l'appas des richeſſes & le goût du brigandage. Ces hommes de ſang, épris des attraits d'une fauſſe gloire, aimoient mieux vivre de rapines que de déshonorer leurs mains victorieuſes par le travail & la culture. Ils étoient ſans ceſſe expoſés aux horreurs de la famine dans toutes les expéditions lointaines & toutes les fois que les naturels du pays révoltés de leur ingratitude & de leur cruauté refuſoient de leur fournir des vivres, ou ſe retiroient dans les montagnes pour ſe ſouſtraire à leur tyrannie. Outre les pertes multipliées, que ces bandes audacieuſes devoient éprouver par les fléches des Indiens & par les fatigues & les dangers de la guerre, dans des pays inconnus, ſur des roches eſcarpées, au milieu des précipices, des forêts & des déſerts; elles s'épuiſoient par les diſſentions civiles & rougiſſoient

rougiſſoient de leur ſang les plaines qu'elles avoient conquiſes par le crime.

Lorſque le calme eut ſuccédé à la tempête & que la fureur des partis fut éteinte par la mort de tous les chefs, on négligea les moyens de rendre l'air plus ſalubre & de faire naître des alimens ſubſtantiels & propres à la conſervation des hommes. On laiſſa ſans culture & ſans habitans des vallées fertiles & favoriſées des plus doux regards du ſoleil, pour ſe porter vers des lieux arides ou mal-ſains, dans l'eſpérance d'y découvrir & d'y exploiter des mines de métaux précieux. Ces richeſſes idéales avoient tourné toutes les têtes : on ne vouloit voir que de l'or dans le nouveau Monde. On avoit dédaigné de former des établiſſemens dans les petites Iſles, qui ne donnoient point d'or : on abandonna les grandes, quand on eût épuiſé le ſein de leurs montagnes. La même marche fut ſuivie dans le continent. Par ce moyen les peuplades Eſpagnoles, diſperſées ſur d'immenſes déſerts, laiſſoient entre elles de trop longs intervalles, pour être liées par de communs intérêts : elles ne pouvoient pas ſe prêter des ſecours mutuels, ſe communiquer ces encouragemens & cette émulation, qui donnent la vie aux Etats. Elles changeoient ſouvent de domicile, & les nouvelles générations, ne conſervant point d'attachement pour le lieu de leur naiſſance,

ignoroient l'attrait qui nous fait chérir la patrie. L'incertitude des succès dans l'exploitation des mines étoit une source intarissable de désordres & de malheurs. Souvent l'avidité du gain faisoit tenter des entreprises téméraires & désastreuses. Souvent les espérances les mieux fondées en apparence étoient cruellement deçues. Souvent, pour fruit de ses soins, de ses fatigues & de ses avances, on ne recueilloit que le désespoir & une ruine totale. L'inégalité des profits engendroit une extrême inégalité dans les fortunes, & le faste le plus orgueilleux s'asseyoit insolemment à côté de la plus affreuse misere.

La politique inquiete & jalouse de la Métropole donnoit une nouvelle énergie à tous ces vices interieurs. Comme les hommes ne vivent point d'or, il fallut avoir recours à l'Europe pour alimenter les colonies, & l'Espagne se réserva le privilége de fournir à leurs besoins. Ce n'est pas seulement l'envie de jouir seule de tous les profits d'un commerce très avantageux, qui dût la déterminer à établir ce monopole, c'est le sentiment intime de sa propre foiblesse, & l'extrême disproportion qui existoit entre sa puissance & l'immensité de ses possessions dans des contrées si éloignées; c'est la crainte que des étrangers ambitieux & entreprenans ne découvrissent ce dangereux

ſecret, & n'en profitaſſent pour démembrer une domination d'une ſi prodigieuſe étendue.

Toutes les précautions que prit l'Eſpagne, pour couvrir ſes opérations d'un voile myſtérieux, & ſur-tout pour empêcher les autres peuples de l'Europe de pénétrer dans ſes colonies concourroient à rendre plus oppreſſif le monopole, qu'elle exerçoit ſur elles. Non contente d'interdire, ſous les peines les plus rigoureuſes, l'introduction des marchandiſes étrangeres & de défendre plus ſévérement encore toute communication entre le midi & le nord de ſes poſſeſſions; elle ne voulut point ſouffrir qu'aucun bâtiment Américain fit le commerce extérieur, & elle établit une chambre à Séville pour viſiter à leur départ & à leur retour tous les vaiſſeaux expédiés pour l'Amérique. En vertu d'un tel arrangement, Séville faiſoit ſeule toutes les affaires des colonies, à l'excluſion des autres ports de la Métropole. Tout ce commerce étoit ainſi concentré dans un très-petit nombre de maiſons opulentes, qui avoient ſoin d'écarter toute concurrence & qui fixoient pour leurs marchandiſes un prix arbitraire & toujours très-élevé. Ces monopoleurs avides n'étoient pas ſeulement maîtres abſolus des prix, mais encore de la quantité de denrées qui partoient du port pour le nouveau Monde: comme ils trouvoient plus commode &

plus conforme à leurs intérêts de n'expé-
dier qu'une petite quantité de marchan-
dises, pourvu qu'ils conservassent le même
gain total ; ils n'avoient point honte de
rassembler sur un petit nombre d'objets
tous les profits d'un commerce, qui au-
roit du être immense. Il en résultoit deux
inconvéniens très-funestes aux habitans
de l'Amérique, une cherté excessive &
une disette habituelle des choses les plus
nécessaires à la vie des hommes.

Un commerce si exclusif & les riches
trésors qu'il rapportoit en retour dans le
port de Séville devoient exciter la jalousie
des puissances rivales de l'Espagne & ten-
ter d'autant plus leur avidité qu'ils sem-
bloient être le nerf de toutes les guerres
qu'elle entreprenoit, sous les plus légers
prétextes. La prudence exigeoit donc que
les vaisseaux destinés au commerce des
colonies ne fissent jamais route sans aller
de conserve & sans être sous la protection
d'une escorte respectable ; & l'on n'expé-
dioit qu'une fois l'année, & même plus
rarement, les marchandises qui devoient
nourrir toute l'Amérique Espagnole. Cette
équipoit deux escadres ; l'une appellée la
Flotte, abordoit à Vera-Cruz pour aug-
menter la Nouvelle-Espagne : l'autre nom-
mée les *Galions*, portoit d'abord à Ca-
tagène les objets nécessaires à la consom-
mation de toute la partie de l'Amérique
méridionale, connue sous le nom de Ter-

ferme ; & elle touchoit enſuite à Porto-Bello, pour fournir à la conſommation du Pérou & du Chili. Cet ordre de choſes exigeoit que l'on fit des proviſions de commeſtibles pour plus d'une année, & il expoſoit ſouvent les colonies à ſe nourrir d'alimens corrompus. Le climat de Carthagêne & de Porto-Bello eſt peut-être le plus mal-ſain de tout le globe. Les hommes ni les animaux ne peuvent y vivre, les denrées s'y alterent, & les vins s'y aigriſſent en peu de tems. Comment ces divers objets de conſommation, après avoir ſéjourné dans les magaſins de ces deux marchés célebres, pouvoient-ils parvenir à leur deſtination dans leur pureté primitive & ſe conſerver en cet état plus d'une année ſous un ciel brûlant ? Il s'écouloit d'ailleurs beaucoup de tems entre l'arrivée des Galions à Porto-Bello & celle de leurs cargaiſons dans le Pérou & le Chili : il falloit pour traverſer l'Iſthme embarquer les marchandiſes ſur le Chagre ou les tranſporter à dos de mulet : on les chargeoit enſuite à Panama ſur des vaiſſeaux qui les dépoſoient le long des côtes de ces deux vaſtes royaumes, où elles étoient diſtribuées dans l'intérieur des terres. Si l'on ajoute à toutes ces retardemens cauſés par les guanes & par les viſites répétées des gens d'un fiſc avide & d'un gouvernement ombrageux ; ſi, aux profits immo-

dérés du monopole, on réunit les frais immenſes du tranſport & les impôts multipliés dans tous les points de repos d'une ſi longue route, on ſe formera une idée complette des inconvéniens attachés au commerce de l'Eſpagne avec ſes domaines du nouveau Monde, pendant plus de deux ſiecles. On ne pourra s'empêcher de gémir ſur l'avarice & la politique inſenſée de cette Métropole, qui, au lieu d'engager ſes colonies à demander une nourriture abondante & pure à la terre fertile qu'elles fouloient ſous leurs pas, aimoit mieux leur fournir de ſi loin des alimens mal-ſains, en trop petite quantité, à un prix exceſſif, & les expoſer ſans ceſſe à la miſere, à la diſette & aux maladies peſtilentielles.

Par un enchaînement de cauſes & d'effets ſagement établi par la providence, pour préſerver le genre-humain d'un anéantiſſement total dans des tems de malheur & d'oppreſſion, un déſordre porté à ſon comble fait ſouvent naître un déſordre contraire, qui en devient le remede. L'extrême différence, entre le prix naturel & celui du monopole, offroit au commerce interlope tant de profits à faire, même en accordant à l'acheteur un rabais conſidérable, que l'on brava toutes les craintes, qu'on éluda toutes les loix, qu'on corrompit tous les ſurveillans. La cherté immodérée des objets de con-

ſommation engendra la contrebande, & ce fut la contrebande qui empêcha les colonies Eſpagnoles d'être étouffées dès leur berceau. Mais malgré ce palliatif elles reſterent dans un tel état de langueur, que ſoixante ans après l'arrivée de Colomb à Saint-Domingue, il n'y avoit pas plus de vingt mille Eſpagnols en Amérique. (1)

Quand la premiere ardeur des Européens pour la recherche des métaux & pour l'exploitation des mines fut un peu calmée, on commença à ſoupçonner qu'il étoit auſſi ſage de chercher les vraies richeſſes à la ſurface de la terre que d'arracher avec tant de peine de ſes entrailles des tréſors imaginaires. Cette heureuſe innovation auroit dû donner une nouvelle vie aux colonies : mais les motifs de jalouſie, de foibleſſe & d'avarice, qui engageoient le Conſeil de Madrid à exclure tous les étrangers du commerce de ſes poſſeſſions du nouveau Monde, lui faiſoient redouter que les colons ne tiraſſent immédiatement leur nourriture des

(1) Benzoni, auteur d'une hiſtoire du nouveau monde, prétendoit en 1550, d'après un calcul dérisoire, que le nombre des Eſpagnols établis en Amérique ne ſurpaſſoit pas quinze mille : mais Robertſon obſerve que Benzoni écrivoit avec un eſprit de mécontentement & d'humeur contre les Eſpagnols.

productions de leur ſol. On craignoit qu'un tel changement ne relâchât les liens de la dépendance & de la ſoumiſſion & ne diminuât la quantité des échanges & les profits du commerce de la Métropole. On dirigea donc cette activité naiſſante vers des objets d'exportation & propres à la conſommation de l'Europe ; vers des matieres de luxe & d'agrément, telles que le cacao, le ſucre, l'indigo, la cochenille & le tabac. On défendit ſous des peines très-ſéveres la culture de la vigne & de l'olivier. On empêcha l'établiſſement des manufactures utiles. Preſque toutes les productions nouvelles de la terre ne ſervirent qu'à alimenter le commerce extérieur ; & comme ce commerce gémiſſoit dans les entraves du monopole & de la fiſcalité, & qu'il étoit conſtamment au déſavantage des colonies, le ſort des habitans n'en fut gueres plus fortuné.

D'ailleurs les principes qu'on avoit ſuivis dans la diſtribution des terres & dans l'établiſſement du droit de propriété, ne devoient point favoriſer les progrès de l'agriculture. Toutes les terres appartenoient à la couronne de Caſtille, en vertu de la conquête & de la fameuſe Bulle d'Alexandre VI ; & le Roi les diſtribua aux Conquérans & à ſes Favoris pour en jouir ſeulement pendant quelques générations. En limitant ainſi le tems de la jouiſſance, on ôtoit aux propriétaires le deſir

d'améliorer leurs fonds, de faire des défrichemens diſpendieux & des plantations utiles, de confier à la terre ces grandes avances, qui la rendent ſi féconde; mais qu'elle ne peut reſtituer qu'aux races à venir. Il réſultoit de ces libéralités du Souverain un autre inconvénient plus funeſte que le premier; c'eſt que les grands de la cour qui obtenoient des domaines vaſtes & fertiles, vouloient, ſans faire d'avances, tirer des revenus conſidérables & les dépenſer en Europe. Ils exprimoient ainſi la ſubſtance de leurs vaſſaux & de leurs eſclaves d'Amérique, pour fournir à leur faſte & à leurs prodigalités. La trop grande étendue de chacun des domaines particuliers, uſurpés par les Conquérans ou accordés à la faveur, formoit encore un obſtacle à la proſpérité générale; parce que la diviſion des terres en petites propriétés eſt néceſſaire à la multiplication des hommes & au développement des forces d'une colonie naiſſante.

La couronne s'étoit réſervée de grands territoires, avec un nombre proportionné de ſerfs attachés à la glebe, & ce domaine royal devint immenſe par l'extinction des droits des familles ſur les propriétés qu'elles avoient reçues au tems de la conquête. Ce fut un quatrieme obſtacle aux progrès de l'agriculture & de la population. Car l'expérience de tous

les peuples prouve que les terres domaniales des Rois, ſont toujours les plus mal cultivées ; à cauſe des dépradations & des infidélités des agens ſubalternes, auxquels il faut en confier la régie. Charles-Quint & ſes ſucceſſeurs aliénerent à prix d'argent une partie de ces propriétés : mais la forme qu'elles reçurent en ſortant de la main du Roi fut encore contraire au bien public. Elles furent érigées en fiefs indiviſibles, inaliénables & ſubſtitués aux aînés des familles, & par ce moyen les plus beaux & les plus vaſtes domaines furent enlevés à la circulation générale & ne reçurent pendant deux ſiecles aucune amélioration ſenſible.

Quoique je ſois bien éloigné d'applaudir aux déclamations & aux maximes des détracteurs du célibat conſacré à la Religion, je ne puis m'empêcher de ranger parmi les cauſes de la langueur des colonies Eſpagnoles les eſſaims prodigieux de Moines, qui ſont venus dès les premiers tems après la conquête fondre ſur le Mexique & le Pérou & dévorer la ſubſtance des nouveaux établiſſemens. Les ames qui font vœu de renoncer à toutes les délices de la vie, de s'enfermer dans une profonde retraite & de ſe conſacrer uniquement à Dieu, doivent être ſi pures & ſi dégagées de toutes les affections terreſtres, qu'elles forment dans l'ordre même de la Religion & de la providence une

glorieuſe exception aux loix générales. Souffrir que le nombre des Solitaires s'accroiſſe juſqu'à compoſer une partie notable de la population totale, c'eſt donc laiſſer introduire un véritable déſordre dans le ſein de la ſociété. Le déſordre eſt encore plus grand, lorſqu'il s'agit d'un Etat qui vient de naître : ce ſont alors des inſectes rongeurs, qui s'attachent à la ſêve de l'arbre & le condamnent à la ſtérilité. La fureur du Monachiſme deſſécha tous les germes du bonheur & de la proſpérité publique, en arrêtant les progrès de la population, en envahiſſant les plus belles propriétés de l'Amérique, en arrachant à la crédulité & à la ſimplicité des colons & en détournant de la circulation générale une maſſe énorme de richeſſes. Elle fut d'autant plus funeſte aux colonies Eſpagnoles qu'elle inſpira le goût de la fainéantiſe & de la ſuperſtition, qu'elle plongea le peuple dans la plus honteuſe ignorance & qu'elle fut une ſource féconde de la corruption des mœurs.

La forme du gouvernement intérieur n'étoit point propre à corriger tant d'abus. Les loix les plus ſages étoient ſans force, les réglemens les plus utiles demeuroient ſans exécution ; parce que les principaux dépoſitaires de l'autorité ſuprême avoient eux-mêmes intérêt de les enfreindre & d'opprimer les peuples. La voix du Souverain ne pouvoit point ſe faire entendre

à de ſi grandes diſtances ; & la réaction des paſſions à l'extrêmité d'un levier ſi long rendoit ſa volonté vaine & illuſoire. Les Vice-Rois ne conſervoient leurs places que pendant un petit nombre d'années : leur pouvoir étoit ſi étendu, la pompe qui les environnoit ſi impoſante, que les Rois d'Eſpagne n'auroient point oſé les rendre perpétuels. D'ailleurs le deſir naturel aux Souverains de multiplier & de répandre les graces, les engageoit à faire paſſer ſur un grand nombre de têtes cette dignité importante & lucrative, qui étoit recherchée par les hommes de la plus grande naiſſance. On éleva donc ſouvent à ce haut degré de puiſſance & d'honneurs, des Favoris maltraités par le jeu, égarés dans les plaiſirs, accablés de dettes, afin de les mettre à portée de réparer les torts de la fortune & de remplacer les diſſipations d'une jeuneſſe orageuſe & déréglée. Ces deſpotes d'un moment s'empreſſoient de trafiquer de la juſtice, de vendre l'impunité des crimes, de preſſurer le commerce, de multiplier les taxes arbitraires, pour s'enrichir avec rapidité & reparoître à Madrid dans tout l'éclat qui convient à un grand nom. Ils accéléroient ainſi les progrès de la dépravation des mœurs & infectoient ces régions lointaines de la contagion des Cours de l'Europe. Ils énervoient tous les reſſorts de la proſpérité

publique, en dépouillant les différens ordres de citoyens & ſur-tout en enlevant des richeſſes ſi mal acquiſes, pour les dépenſer ſous un autre hémiſphere.

Tous les hommes conſtitués en dignité, ou honorés de quelque émanation du pouvoir ſuprême dans les diverſes branches de l'adminiſtration publique, étoient animés du même eſprit que les Vice-Rois. Ils vouloient tous s'enrichir & ſoupiroient aprés l'heureux moment où ils pourroient étaler dans leur patrie les dépouilles de l'Amérique. La politique ombrageuſe des Rois fortifioit encore ce deſir en excluant de tous les emplois publics ceux qui avoient fait un long ſéjour dans les colonies & ſurtout ceux qui y avoient pris naiſſance. Les ſeuls *Chapetones*, c'eſt-à-dire, les ſujets nés en Eſpagne & envoyés récemment d'Europe, étoient jugés capables de ſervir fidélement leur Souverain. Cette prérogative enfloit leurs cœurs & leur faiſoit regarder avec dédain les Créoles de la plus ancienne extraction & même la poſtérité des Conquérans du nouveau Monde. De leur côté les Créoles avoient conçu pour les Chapetones la haine la plus forte & la plus implacable; & le Gouvernement toujours fidele à ſes principes de défiance, toujours perſuadé qu'il falloit diviſer pour régner, ſaiſiſſoit tous les moyens de nourrir & de fomenter cette averſion mutuelle.

Les deux premieres classes s'accordoient pour accabler de leur mépris la race mêlée qui étoit composée des Métis & des Mulâtres ; & les loix multipliées & renouvellées sans cesse, qui élevoient les uns & les autres au rang des Créoles & qui les appelloient après un certain nombre de générations à la jouissance de toutes les prérogatives de cette classe, furent toujours éludées depuis Charles-Quint jusqu'à nos jours. La fierté Espagnole ne put jamais se résoudre à traiter d'égal un être qui avoit puisé une partie de son sang dans la servitude ; & le tems, qui, à chaque degré de filiation altéroit la nuance de la couleur & la rapprochoit de la nôtre, ne put jamais effacer entiérement cette tache originelle.

La race des Métis & des Mulâtres, fiere à son tour de sentir couler dans ses veines le sang des vainqueurs du nouveau Monde, mépriſoit les Negres & les Indiens & les haiſſoit d'autant plus, que les traits de reſſemblance, qu'elle avoit avec eux, faiſoient ſa honte & ſon tourment. Enfin les Negres, employés pour la plupart au ſervice domeſtique, au vain étalage du faſte & aux recherches minutieuſes de la molleſſe, enorgueillis de ſe voir les confidens & les miniſtres des intrigues & des plaiſirs ſecrets de leurs maîtres ; les Negres traitoient les Indiens avec ces airs d'inſolence que les eſclaves

favoris, de quelque rang qu'on les ſuppoſe, prennent toujours à l'égard des eſclaves tombés dans la diſgrace & l'infortune.

Ainſi chaque claſſe fouloit celles qui lui étoient inférieures & la derniere étoit écraſée ſous le poids de toutes les autres. La voix du foible étoit toujours étouffée, & ſes plaintes ne ſervoient qu'à provoquer de nouvelles violences. L'injuſtice marchoit le front levé : tous les ordres de Magiſtrats corrompus par l'avarice & pouſſés par le même intérêt, devenoient les complices du crime & ſe prêtoient un mutuel ſecours, pour s'aſſurer l'impunité dans toutes leurs prévarications. Les impôts ſe réproduiſoient ſous toutes les formes & empêchoient l'aiſance de naître. Le Clergé qui vouloit régner par la ſuperſtition, épaiſſiſſoit les ténebres de l'ignorance : toujours avide de nouvelles richeſſes, malgré ſon opulence exceſſive, il abuſoit de la ſimplicité des peuples & de l'aſcendant qu'il avoit pris ſur eux, pour achever de les dépouiller. Si à ces divers genres de tyrannie, on ajoute les recherches odieuſes & les ſupplices de l'Inquiſition, que le zele de Philippe II établit en Amérique, on verra dans les colonies Eſpagnoles la réunion de toutes les manieres de tourmenter les hommes.

La diſtinction des rangs, qui excite une émulation généreuſe & fait régner l'har-

monie dans une ſociété bien organiſée, troubloit au contraire la tranquillité publique & n'engendroit que la haine, le mépris & le déſeſpoir. Les Créoles, exclus de tous les honneurs, las de lutter ſans fruit contre l'oppreſſion, tomberent dans le découragement & s'abandonnerent à une honteuſe molleſſe. Tous les cœurs, privés de reſſorts & d'énergie, ne furent plus ſenſibles qu'aux illuſions d'une vanité puérile & aux charmes perfides de la volupté; l'imagination dépravée, allumée par les ardeurs du climat, épuiſa tous les moyens d'outrager la nature & d'abuſer de ſes plaiſirs.

La dégradation des ames fut un peu moins ſenſible dans le Chili, parce que les guerres continuelles qu'on avoit à ſoutenir contre les peuples indigenes empêchoient les progrès du luxe & de la corruption. Mais ces guerres mêmes étoient un fléau toujours renaiſſant, qui prolongeoit l'enfance des colonies & les entretenoit dans un état perpétuel de langueur. Les cultivateurs effrayés par les incurſions fréquentes & ſubites d'un ennemi implacable, dépouillés ſans ceſſe, expoſés à ſe voir maſſacrer dans leurs guérets, toujours incertains de recueillir le fruit de leurs ſueurs & de leurs fatigues, abandonnoient leurs travaux, ou ne s'y livroient qu'avec molleſſe & répugnance.

Ainſi

Ainſi les campagnes les plus fertiles de l'univers ſe couvroient de ronces & demeuroient inutiles & déſertes.

Telles ſont les cauſes qui ont empêché pendant ſi long-temps l'Amérique Eſpagnole de ſe peupler, & qui ont commencé la vengeance des anciens habitans du Mexique & du Pérou. Il étoit réſervé aux Flibuſtiers d'achever dignement cette vengeance & de la rendre éclatante & terrible. Ces aventuriers extraordinaires, qui, par un mêlange bizarre d'héroïſme & de brutalité, ſavoient pratiquer les plus hautes vertus au milieu des forfaits les plus révoltans; ces hommes dignes à la fois de l'admiration & de l'exécration de tous les ſiecles, comptoient parmi les motifs de leurs ravages, le plaiſir de rendre à la nation Eſpagnole tous les maux dont elle avoit accablé les peuples d'Amérique. Jamais le beſoin des commotions fortes n'avoit encore ſi violemment agité le cœur de l'homme; jamais le mépris de la vie ne lui avoit inſpiré une telle audace; jamais l'énergie du courage n'avoit autant multiplié ſes forces naturelles; jamais l'amour de la gloire & de l'indépendance joint au goût effréné de la licence & du brigandage, jamais la ſoif des richeſſes & du ſang humain n'avoient encore répandu ſur la terre une telle épouvante & engendré des effets ſi prodigieux. La petite Iſle de la Tortue vomiſſoit ſans

ceſſe de ſes ports, des frêles bâtimens qui portoient la terreur dans tous les parages du nouveau Monde. On vit les plus gros vaiſſeaux Eſpagnols fuir devant les barques des Flibuſtiers, comme le daim timide devant le chaſſeur. Les fameux Galions, chargés tous les ans des riches dépouilles du Pérou, devenoient le plus ſouvent la proie de ces Pirates intrépides, toujours ardens à aller à l'abordage & toujours ſûrs de la victoire, quand chacun d'eux n'avoit en tête que vingt ennemis. Par combien de traits de barbarie ces hommes féroces ont-ils dû ſe ſignaler, dans combien de ſang ont-ils dû tremper leurs mains, pour parvenir à inſpirer une telle frayeur! Le découragement devint ſi général que tout le commerce des colonies Eſpagnoles fut interrompu, & qu'elles tomberent de plus en plus dans l'inaction & dans la léthargie. Alors les Flibuſtiers ne trouvant plus ſur les mers d'aliment pour leurs brigandages, firent des deſcentes ſur les côtes & répandirent la conſternation dans les Provinces. Ils pilloient, brûloient, ſaccageoient tout ſans pitié, ſans diſtinction de ſexe ni d'âge. Armés du flambeau des furies & du glaive de la vengeance, ils renouvelloient toutes les horreurs de la conquête: ils vouloient exterminer la poſ[illegible]térité des vainqueurs du Mexique & du Pérou; & cette race dégénérée, avili[illegible]

dans la molleſſe, devenue plus foible & plus timide que ſes propres eſclaves, s'abandonnoit lâchement à la peur & mouroit ſans défenſe.

Bientôt l'agriculture éprouva dans les colonies le même ſort que le commerce. Toutes les campagnes furent abandonnées & les colons ſe réfugierent dans les grandes villes & les fortereſſes. Mais quels boulevards pouvoient-ils oppoſer à de tels ennemis ? Les murs s'écrouloient, les portes ſembloient s'ouvrir d'elles-mêmes à l'approche de Flibuſtiers. Jamais on n'éprouva mieux que l'univers ſeroit à ceux qui ſavent tout oſer, ſi la témérité, qui leur aſſure le ſuccès, ne leur ôtoit pas les moyens de mettre à profit leurs avantages. Toutes les villes, qui renfermoient les dépôts & les tréſors du plus riche commerce du monde, Carthagène, Porto-Bello, Panama, Vera-Crux, furent bientôt à la merci de ces brigands invincibles, & l'on vit ainſi ſe conſommer la ruine totale des colonies Eſpagnoles.

Voilà donc le fruit des travaux de Colomb, de Cortez & de Pizarre, & des outrages faits à l'humanité pendant deux ſiecles ! Une population foible & languiſſante, accablée de miſere ou perdue dans la molleſſe, ravalée au-deſſous des ſujets de Montézume & d'Atahualpa, égorgée à ſon tour par une poignée d'aventuriers. Que deviennent ces monceaux d'or, prix

du ſang de tant de victimes ? Les voilà en proie à des hommes ſans frein & ſans remords, qui ne connoiſſent de jouiſſances qu'au ſein d'une brutale ivreſſe ; les voilà diſſipés en un moment par les profuſions les plus extravagantes & par les excès les plus abominables, qui puiſſent ſouiller le cœur humain.

Les Flibuſtiers ſont un fléau-né de la découverte de l'Amérique. Une telle écume ne pouvoit ſe former que dans les Iſles abandonnées & loin de l'œil ſévere de la juſtice ; une telle rage ne pouvoit s'allumer qu'à la vue des tréſors du nouveau Monde. Ces richeſſes funeſtes ſembloient être un poiſon mortel pour tous ceux qui avoient le malheur de les toucher ou de les voir. Elles avoient cauſé la perte des Indiens ; plus cruelles que le fer, elles les avoient vengés en aviliſſant la poſtérité de leurs vainqueurs : après avoir été l'aiguillon des crimes des Flibuſtiers, elles ſervoient d'aliment à leurs infâmes débauches, & les replongeoient bientôt dans la plus affreuſe miſere. (1) En les expoſant à tous les genres de fatigues & de dangers & à des alternatives ſi fréquentes & ſi extrêmes, elles les rendoient les plus infortunés des hommes

(1) *Opulentia paritura mox egeſtatem.*
FLORUS.

Quel bonheur en effet pouvoit entrer dans l'ame inhumaine & groſſiere de ces ſcélérats ? Ils ſe baignoient ſans ceſſe dans le ſang ; ils fouloient aux pieds toutes les loix de la nature ; pouvoient-ils en goûter les douceurs & les bienfaits ? En raſſemblant dans un jour toutes les jouiſſances réſervées à une longue vie, ils ne recueilloient que l'amertume, qui accompagne l'abus exceſſif des plaiſirs. Ils n'éprouvoient jamais que les tranſports d'une joie barbare ; & leurs clameurs dans les dépouilles des Eſpagnols reſſembloient au rugiſſement du lion affamé, ou au cri féroce du léopard, à la vue de ſa proie.

On prépare infailliblement de ſanglans outrages à l'humanité, lorſqu'on abandonne un ramas de brigands à leur perverſité naturelle ; & l'exemple des Flibuſtiers n'eſt pas le ſeul, qui en Amérique, ait prouvé cette vérité importante. Les Pauliſtes ont fait au Bréſil une exploſion preſque auſſi funeſte. Ils en ont parcouru toutes les provinces avec le fer & la flamme, & ſont devenus en un inſtant la terreur des Indiens & des Portugais. Les traces ſanglantes, qu'ils ont laiſſées par-tout ſur leur paſſage, ont déſolé les nouveaux colons & n'ont pas peu contribué à étouffer tous les germes de l'émulation & de l'activité. Mais les ravages de ces incendiaires ne ſont pas la ſeule cauſe, qui ait arrêté les progrès des

premieres colonies du Bréſil. Ces établiſſemens portoient déja dans leur ſein des principes de corruption & de foibleſſe, qui ſe développerent avec le temps & rendirent inutiles tous les projets d'amélioration.

C'eſt dans les horreurs d'une guerre de ſoixante ans contre des ſauvages belliqueux & pleins d'audace, que s'eſt élevé le berceau de ces colonies. Leurs forces naiſſantes devoient donc s'épuiſer ſans ceſſe dans les combats & par les rapines & les fureurs d'un ennemi toujours armé pour ſa vengeance. D'ailleurs pluſieurs cauſes, qui ſe ſont oppoſées à la proſpérité des colonies Eſpagnoles, ſe réuniſſoient dans celles du Bréſil, & devoient y produire les mêmes effets. Les grands de la Cour de Liſbonne, qui avoient obtenu la propriété & preſque la ſouveraineté des plus vaſtes domaines, étoient très-avares des avances néceſſaires pour les mettre en valeur & très-prodigues des revenus, qu'ils diſſipoient en Europe au ſein des molles délices & dans tout l'appareil, qui peut flatter un vain orgueil. Ces grands fiefs héréditaires, inaliénables & reverſibles à la couronne, étoient encore moins diviſés & plus étendus que ceux du Mexique & du Pérou; & ils formoient par conſéquent les mêmes obſtacles à la population & à la proſpérité générale. Le commerce étoit de même

interdit aux étrangers & il languiſſoit de même dans les entraves du monopole. Toutes les liaiſons de la Métropole avec ſes colonies s'entretenoient par une flotte, qui partoit tous les ans de Liſbonne & de Porto, & qui, après avoir rempli ſa deſtination au Bréſil, ſe raſſembloit à Bahia pour le retour en Portugal. Ainſi tous les profits de l'agriculture & de l'induſtrie étoient anéantis; parce que la liberté des échanges étoit proſcrite, & que la balance penchoit toujours au préjudice des colons & des conſommateurs du nouveau Monde.

Le commerce interlope offrit pendant quelques années un palliatif aux maux cauſés par le monopole. Mais il attira ſur le Bréſil un violent orage, en dévoilant aux étrangers la foibleſſe des reſſorts & des moyens de défenſe du gouvernement intérieur. Les François s'étoient déja ſignalés dans cette contrée par des actions d'éclat; ils y avoient moiſſonné plus de gloire que de richeſſes, & après avoir répandu beaucoup de ſang, ils s'étoient empreſſés d'abandonner leur conquête comme inutile. Les Hollandois en ſentirent mieux le prix. Ils ſe jetterent ſur une proie ſi riche avec d'autant plus d'ardeur, qu'elle faiſoit depuis peu partie des domaines de l'Eſpagne, dont ils venoient de ſecouer le joug odieux. Toute la province de San-Salvador ſe ſoumit à la ſeule vue de leur

flotte. Le Portugal épuisé d'avance par les folles entreprises de Sébastien, écrasé sous le despotisme des Espagnols, ses plus mortels ennemis, ne pouvoit gueres espérer de secourir ses colonies. Il étoit forcé de voir que ses malheurs inspiroient une joie secrete à son nouveau souverain, qui les regardoit comme l'unique moyen de parvenir à ce pouvoir absolu, dont il étoit si jaloux. Cependant le desir de réprimer une joie si outrageante ranima les citoyens : toutes les étincelles de ce courage qui avoit élevé si haut le nom Portugais, n'étoient pas encore éteintes : l'amour de la patrie vivoit encore dans tous les cœurs. On leva une armée : on fit les sacrifices les plus généreux & les plus heroïques : au défaut de l'état, les particuliers équipperent une flotte, qui força les Hollandois établis au Brésil de se rendre à discrétion & les ramena tous en Europe.

Mais cette expédition brillante étoit l'effort d'un malade, qui rassemble un moment toutes ses forces & retombe ensuite dans un extrême foiblesse & dans un affaissement voisin de la mort. Les Hollandois restés maîtres de la mer, se dédommagerent à loisir du revers qu'ils venoient d'éprouver sur terre. Aucun vaisseau Portugais ne leur échappa ; & toutes les richesses de cette contrée de l'Amérique abandonnerent la route de Lisbonne, pour

pour prendre celle d'Amſterdam. Les profits de la compagnie des Indes Occidentales devinrent ſi prodigieux, qu'ils l'engagerent à chercher la ſource de tous ces tréſors, & à faire de nouvelles deſcentes dans le continent. Bientôt le Bréſil nagea de nouveau dans le ſang; & les plus fertiles Provinces ſubirent tout-à-coup un joug étranger.

Des conquêtes ſi rapides euſſent entraîné la ruine entiere des colonies Portugaiſes, ſi l'élévation ſubite du Duc de Bragance ſur le trône de ſes peres n'eût changé la combinaiſon des intérêts de l'Europe, & ſi le Portugal ne fût devenu par cet événement inattendu l'allié des Provinces-unies. Les nouveaux vainqueurs du Bréſil s'arrêterent donc au milieu de leur courſe & reſterent en poſſeſſion des domaines, qu'ils venoient d'envahir. Ils ſe repoſerent ſur leurs trophées & négligerent toutes les précautions, qui ſont ſi néceſſaires pour contenir dans l'obéiſſance un peuple nouvellement ſoumis. Un feu mal éteint étoit prêt à cauſer un grand incendie: les colons devoient égorger tous les Hollandois au milieu d'une fête publique. Mais comme la ſédition fut découverte, les conjurés prirent les armes & la guerre ſe ralluma ſans l'aveu des deux Métropoles. Des ruiſſeaux de ſang commencerent à couler & à inonder encore ces campagnes malheureuſes. En-

fin après un grand nombre de combats & de viciſſitudes, les Hollandois furent de nouveau repouſſés du Bréſil, qui rentra ſous la domination du Portugal pour n'en plus ſortir.

Les colonies languiſſantes, après tant d'efforts & des pertes ſi multipliées, tendoient en vain les bras vers la Métropole, pour lui demander des ſecours & en recevoir de nouveaux principes de vie. Elle étoit trop occupée de ſes propres malheurs, elle étoit en but à un ennemi trop redoutable en Europe, pour étendre ſes ſoins au-delà des mers & s'attendrir ſur le ſort de ſes ſujets du nouveau Monde. Le Portugal déchu de ſon ancienne ſplendeur, ſe vit pour long-temps hors d'état de ſoulager les colons du Bréſil; & loin d'animer leur émulation par des encouragemens & des bienfaits, il multiplia les impôts, les privileges excluſifs & les entraves du commerce. La découverte des mines de diamans & de métaux précieux acheva de tout perdre, en détournant l'activité générale de ſa vraie direction. Ces plaines, qui devoient nourrir une population nombreuſe & fortunée, ſont encore preſque déſertes; ces établiſſemens qui devoient être une ſource inépuiſable de vraies richeſſes & conſoler l'humanité des pertes, qu'elle a eſſuyées au temps de la premiere conquête, n'ont point ceſſé d'être le théâtre de calamités toujours nou-

velles, & n'offrent encore aux yeux du ſage que le ſpectacle d'une pauvreté ſuperbe.

Les colonies établies par les François & les Anglois dans l'archipel, ſont en général fondées ſur une baſe moins fragile, que les anciennes colonies du nouveau Monde ; puiſqu'elles tirent leurs richeſſes de la culture de la terre. Cette ſeule cauſe ſuffiſoit pour les rendre plus utiles au genre-humain & plus floriſſantes que les établiſſemens formés un ſiecle auparavant dans les campagnes fertiles du Mexique & du Pérou. Cependant pluſieurs obſtacles ont ralenti le cours de leurs proſpérités & les ont empêchées de parvenir au degré de puiſſance & de bonheur, qu'elles devoient naturellement ſe propoſer d'atteindre. Leurs premiers fondemens ont été cimentés du ſang des Caraïbes, qui ne ſont pas morts ſans vengeance & ont vendu cher aux perfides Européens les terres, qu'ils étoient prêts à leur abandonner gratuitement, ou qu'ils auroient cultivées de concert avec eux, ſi l'on eut employé la voie de la douceur & de la perſuaſion. Cette premiere cauſe de foibleſſe a été ſuivie de beaucoup d'autres, qui prenoient leur ſource dans la politique des deux Métropoles.

Les Iſles Françoiſes étoient dans l'origine gouvernées preſque ſouverainement par une compagnie, qui avoit ſeule droit d'acheter & de vendre, & qui abuſa

tellement de ſon privilege, que les habitations euſſent été bientôt déſertes, ſi le commerce interlope ne fut venu au ſecours des colons. Ce remede appliqué par les Hollandois, agit avec tant de promptitude & d'efficacité, que la compagnie ſe vit à ſon tour menacée d'une ruine entiere. Au lieu de ces profits exceſſifs, que ſon inſatiable avidité s'étoit promis, elle languiſſoit dans l'inaction & trouvoit à peine de quoi ſatisfaire à ſes engagemens envers l'état. Elle fut obligée de céder ſes droits à une autre compagnie auſſi aveugle qu'elle dans ſon avarice. Cette nouvelle ſociété fut ſuivie d'une troiſieme, qui obtint la remiſe du droit annuel, que le gouvernement s'étoit réſervé lors de l'établiſſement du monopole. Mais malgré cette faveur, elle pencha bientôt vers ſon déclin & finit par la vente de toutes ſes poſſeſſions.

L'aliénation ſe fit ſous les yeux du gouvernement, qui accorda aux nouveaux acquéreurs des pouvoirs très-étendus & préjudiciables au bonheur public. Les colons ſupportoient impatiemment le joug de ces petits ſouverains, qui exerçoient peut-être avec trop d'orgueil une autorité achetée à prix d'argent. Il en naquit des troubles & des diſſentions civiles : l'induſtrie n'oſa prendre aucun eſſor ; l'émulation fut éteinte de plus en plus ; les entraves du commerce furent encore pl

reſſerrées qu'auparavant, & la contre-bande continua de faire paſſer toutes les richeſſes des Antilles dans les ports de la Hollande.

Colbert touché de tous ces maux racheta tant de riches poſſeſſions pour les réunir à celles de l'état; mais ce fut encore pour les ſoumettre à l'oppreſſion d'une compagnie de commerce. Heureuſement les avantages ſans nombre, dont on ſe plût à favoriſer ce nouveau monopole, ne purent le garantir d'une chûte prochaine. Le gouvernement anéantit le privilege & fut aſſez généreux pour acquitter les dettes d'une ſociété, qui s'étoit ruinée avec rapidité, en faiſant à la fois le malheur de la Métropole & des Colonies. Ainſi le commerce de nos Iſles parut enfin ſortir des liens de l'enfance & reſpirer pour la premiere fois l'air de la liberté.

Mais une partie des eſpérances, qu'on avoit conçues, fut encore trompée, & le gouvernement n'avoit rompu les fers de l'induſtrie, que pour lui en donner d'autres. La France, en ſe réſervant exclusivement le droit d'approviſionner ſes colonies & d'acheter les productions de leur ſol, prit pour empêcher la contrebande des précautions les plus gênantes, les plus propres à détruire l'égalité des échanges & à favoriſer le monopole. On contraignit dans un petit nombre de ports

tout le commerce de l'Amérique ; on obligea les vaiſſeaux expédiés de la France pour les Iſles de retourner au même port, d'où ils étoient partis. Le cacao ne pouvoit être introduit dans le royaume que par Marſeille, & il étoit ſoumis à un impôt triple de ſa valeur. Il fut d'abord défendu d'employer l'indigo dans les teintures ; & après en avoir permis l'uſage, on le chargea d'une taxe ſi onéreuſe, qu'elle fit l'effet d'une prohibition réelle. Le gingembre, le tabac & le coton, furent aſſujettis de même à des impôts exceſſifs. On inventoit à chaque moment de nouvelles contraintes, qui empêchoient le ſucre des colonies Françoiſes de ſoutenir la concurrence parmi les étrangers. Vers la fin du dernier ſiecle la vente de cette denrée précieuſe ſe borna à la ſeule conſommation du royaume, qui à cette époque ne pouvoit ſe monter qu'aux trois quarts de la réproduction de nos Iſles. La ſurabondance fit néceſſairement tomber d'un quart la culture des cannes à ſucre ; mais avant d'avoir rétabli la balance, elle avilit prodigieuſement le prix de la marchandiſe & le fit deſcendre dans le rapport de trois à un. Une telle révolution fut incomparablement plus funeſte à l'humanité, qu'un incendie, qui auroit conſumé tout-à-coup le quart de nos habitations de l'Amérique.

L'excès du mal fit enfin ouvrir les yeu

x provoqua le remede. Au temps de la égence, on ſe vit contraint de modérer es taxes & d'établir pour leur perception n nouvel ordre plus conforme à la juſti-e. Les marchandiſes deſtinées à l'appro-iſionnement des colonies furent affran-hies de toute impoſition. Malgré les loix xcluſives qui troubloient encore la li-erté des échanges, malgré les entraves ui continuerent à augmenter en pure erte les frais du commerce & le prix es denrées, ces heureux changemens ra-imerent de toutes parts la culture & l'in-uſtrie. L'activité générale prit un nouvel ſor : elle fit des progrès d'autant plus pides qu'alors les mers étoient purgées brigands & que les Flibuſtiers, las de ivre en forcenés, étoient des cultiva-urs & des citoyens paiſibles. Des jours lus ſereins commencerent à luire ſur s Antilles ; & depuis cette époque mé-orable, elles ont toujours été l'objet l'admiration ou de la jalouſie des puiſ-nces étrangeres.

Les colonies des Iſles Angloiſes élevées ns les bras de la liberté, jettoient déja Amérique l'éclat le plus brillant, dans temps où celles de la France reſſerrées les chaînes du monopole languiſſoient core dans la foibleſſe & l'obſcurité. oique moins favoriſées des dons de la ture, elles fourniſſoient des ſucres à la nſommation de tous les Royaumes du

Nord de l'Europe : elles voyoient de jour en jour étendre les branches de leur commerce, lorsque le fameux acte de navigation vint tout à coup tarir les sources de leur vigueur & de leur prospérité. En vertu de cet acte, qui fut long-temps regardé comme le chef-d'œuvre de la politique, les seuls vaisseaux Anglois eurent le privilege d'alimenter les colonies de la nation & d'en exporter tous les objets d'échange ; aucune marchandise des isles ne pouvoit être distribuée dans l'ancien Monde, même sur les côtes de la méditerranée, sans aborder auparavant dans les ports de la Métropole. Un tel détour augmentoit sans fruit les lenteurs & les frais de transport & devoit donner aux denrées de l'Amérique Angloise, un désavantage réel dans le marché général de l'Europe. Cependant cette cause n'agissoit que sourdement. Elle ralentit pendant plus d'un demi-siecle les progrès des colonies Britanniques, sans les faire déchoir d'une maniere sensible ; parce que les Isles de la nation rivale étoient alors surchargées de chaînes & d'impôts de toute nature. Ce ne fut qu'au temps, où l'on brisa une partie de ces chaînes, que les Anglois s'apperçurent du déclin de la vente de leurs sucres parmi les étrangers. Alors nos Isles prirent l'ascendant, que doivent naturellement leur donner la fertilité de leur sol & la qualité supérieure des sucres

qu'elles produiſent : alors la balance commença à pencher en ſens contraire. A la fin du dernier ſiecle, le débit de la principale denrée de nos colonies étoit borné à la conſommation de la France ; tandis que les iſles Angloiſes approviſionnoient une grande partie de l'ancien Monde : mais avant le milieu du nôtre, les ſucres des poſſeſſions Angloiſes ſervoient à peine à la conſommation des trois Royaumes, & déja nos Iſles fourniſſoient à l'approviſionnement général.

Voilà une belle expérience, capable d'inſtruire les ſiecles à venir & de mettre en évidence le grand principe de la liberté du commerce. Les effets de cette liberté, tant de fois réclamée par les bons citoyens, doivent être beaucoup plus ſenſibles dans les Iſles de l'Archipel Américain, que dans toute autre partie du globe ; parce que les productions de leur ſol ſont des objets d'exportation & de commerce extérieur &, qu'à l'exception du manioc, on n'y cultive aucune denrée de premiere néceſſité. Lorſqu'on met des obſtacles à la vente du ſuperflu ou des ouvrages de l'induſtrie d'une nation, qui ſe nourrit des fruits même de ſa culture, on fait languir quelques branches, on altere le tronc ſans lui ôter toute ſa vigueur ; mais retenir le commerce des Antilles dans des entraves, c'eſt couper l'arbre par la racine.

Les gênes & les prohibitions ne ſont pas les ſeuls fléaux, qui doivent paroître plus redoutables dans les Iſles de l'Amérique, que dans le continent. Combien de maux ont-elles éprouvés par les guerres ſanglantes, dont elles ont été ſi ſouvent la cauſe & le théâtre depuis un ſiecle ? Sans ceſſe menacées d'une invaſion, dans la diſette des objets les plus néceſſaire à la vie, miſérables au milieu des plus riches productions, elles voyoient tarir à la fois toutes les mamelles, qui devoient les nourrir. Quels remparts, quelles armées pouvoient les défendre ? Comme l'oiſeau pourſuivi par la faim vient ſe précipiter dans les filets, ſouvent elles étoient contraintes de ſe jetter d'elles-mêmes dans les bras de l'ennemi. Mais de tels malheurs ſont paſſagers ; & dans ces climats la nature s'empreſſe de réparer en peu d'années les pertes & les calamités de la guerre.

Il eſt une autre cauſe, plus féconde en maux de toute eſpece, qui s'oppoſe conſtamment à la proſpérité de la plupart des colonies de l'Amérique & ſur-tout de celles des Antilles ; c'eſt que la terre n'y eſt cultivée que par des mains chargées de chaînes. Je laiſſe aux cœurs froids & avares le plaiſir d'éprouver juſqu'à quel point l'homme peut être abruti, avili ſans perdre l'inſtinct néceſſaire pour exercer ſes bras d'une maniere utile : je leur laiſſe

le ſoin d'évaluer les profits qu'on peut faire en trafiquant de la ſubſtance de l'homme ; juſqu'à quel degré l'on peut diminuer & altérer ſes alimens, ſans porter trop d'atteinte à ſes forces phyſiques ; de combien d'amertume on peut l'abreuver ſans lui inſpirer un dégoût total de la vie ; combien le fouet des bourreaux toujours agité peut ſuppléer à ſa vigueur, à l'émulation & à l'amour du travail ; de combien de châtimens on peut l'accabler ſans le porter au déſeſpoir & à la révolte. Tous ces calculs, vraiment dignes des Cannibales, ne peuvent rien établir contre les premiers principes de la raiſon & l'expérience de tous les âges. Jamais on ne prouvera qu'un attelier de culture, où les hommes ſont ſous l'aiguillon d'un conducteur impitoyable, & appliqués à l'ouvrage comme de vils animaux, doit rapporter des fruits auſſi abondans qu'une terre façonnée par des mains libres.

La liberté perſonnnelle peut ſeule animer l'activité générale & inſpirer l'envie de perfectionner les arts utiles. Comment des bras accablés ſous le poids de leurs fers ſeroient-ils capables des efforts continuels, qui ſont néceſſaires pour arracher à la terre ſes plus précieuſes richeſſes ? Comment des mains flétries & retenues dans les entraves de l'eſclavage pourroient-elles acquérir cette aiſance qui rend le travail moins pénible, cette heureuſe habitude,

qui apprend la maniere la plus naturelle & la plus avantageuſe d'employer les forces ? Comment le génie de l'invention pourroit-il naître au ſein de l'opprobre & de la miſere, quand on n'entrevoit aucune récompenſe ni aucun eſpoir de ſoulagement ? En vain une crainte baſſe & ſervile prendroit-elle la place de l'émulation : la crainte peut produire un effort momentané ; mais elle n'inſpire jamais ces nobles élans, qui font ſurmonter tous les obſtacles, cette perſévérance dans le travail, qui doit ſeul enrichir un Etat & nourrir une grande population. Tout eſt fatigue, quand le cœur eſt abattu & fermé à l'eſpérance : les membres ſont ſans vigueur, quand l'ame eſt ſans courage ; & le champ arroſé des ſueurs du malheureux, qui ne doit pas être appellé au partage de ſes fruits, demeure frappé de ſtérilité ou ne donne qu'à regret ſes tréſors. La main de la nature n'eſt libérale, elle ne s'épanche avec profuſion & ſans meſure, qu'en faveur de celui qui la ſollicite pour lui-même, & qui n'épargne ni dépenſes, ni ſoins, ni fatigues pour la féconder.

Les colonies du nouveau Monde ne prendront donc jamais l'eſſor, que ſous les auſpices de la liberté perſonnelle ; & le trafic honteux & révoltant que l'homme oſe y faire de ſon ſemblable ne les conduira jamais à un proſpérité conſtante.

Les motifs, que je viens d'expoſer, doivent ſuffire à ceux, qui n'eſtiment la félicité publique que par les richeſſes, & qui rejettent les vertus de la balance des intérêts des nations. Mais il en eſt d'autres, qui toucheront peut-être les ames généreuſes & ſenſibles, & je ne dois pas les omettre dans un ouvrage conſacré à la défenſe des droits les plus chers de l'humanité.

On voudroit en vain ſe faire illuſion & ſe rendre ſourd à la voix de la nature : en vain s'appuieroit-on ſur l'uſage de tous les ſiecles & de tous les peuples, ſur l'autorité ou le ſilence de quelques Miniſtres prévaricateurs d'une Religion ſainte : jamais on ne pourra ſe perſuader qu'un homme devienne avec juſtice la propriété d'un autre homme, & qu'on ait le droit de le vendre, de l'acheter, de le traiter comme une piece de bétail. Quand l'auteur de toutes choſes a voulu ſignaler ſa puiſſance en créant l'homme ; quand il a dit, faiſons l'homme à notre image ; quand il a daigné l'inſpirer de ſon ſouffle divin ; quand il lui a donné une ame immortelle, capable de le connoître & de l'adorer, ne lui a-t-il pas remis le ſceptre de l'univers ? L'a-t-il deſtiné à ramper dans l'opprobre & dans l'eſclavage ? Tous les individus de l'eſpece humaine reçoivent en naiſſant le cachet de la liberté : il eſt empreint ſur ce front, où ſiege la penſée : il brille dans ces yeux

élevés pour contempler le ciel ; il eſt gravé dans ce cœur formé pour ſentir & pratiquer la vertu. C'eſt donc faire à l'homme l'injure la plus atroce que d'imprimer ſur ſon corps les marques flétriſſantes de la ſervitude : c'eſt donc attenter aux droits les plus ſaints que de lui ôter le libre uſage de ſa volonté, de lui ravir la propriété de ſa perſonne.

Nous ſommes tous ſortis de la main du même créateur, qui nous appelle au même héritage : nous éprouvons malgré nous un penchant qui nous rapproche mutuellement. Il faut être pervers, ou enivré d'un fol orgueil, ou aveuglé par le plus vil intérêt, pour méconnoître les nœuds ſacrés qui doivent nous unir. Cette indignation involontaire, qui nous ſaiſit à la vue du foible opprimé par le fort, cette émotion, ce friſſonnement univerſel que nous cauſe la préſence d'un homme ſouffrant, ne ſont-ils pas des ſignes certains que la nature veut nous identifier avec nos ſemblables ? Cette voix intérieure, qui nous avertit de la nobleſſe de notre origine, ne nous crie-t-elle pas en même tems de nous reſpecter dans autrui ? Eh quoi ! l'injuſtice, l'abus de la force, l'effuſion du ſang humain vous font horreur ; & vous ne rougiſſez pas de mutiler l'ame de votre frere, de l'abreuver de fiel & d'ignominie, de le réduire à la condition de la brute ? Cruels, ignorez-vous

donc que les coups les plus funeſtes, qui puiſſent frapper le cœur de l'homme, ſont ceux qui abattent ſon courage & le dépouillent de ſa dignité ? Ignorez-vous que le plus grand des crimes, c'eſt d'avilir le genre-humain & de rompre tous les liens qui l'attachent à la vertu ?

L'injuſtice eſt toujours fertile en vains prétextes : elle eſt aſſez aveugle pour croire qu'elle ſe dérobe à tous les yeux en ſe mettant ſous un amas de ſophiſmes. On a oſé avancer que l'homme étant maître de ſa perſonne, il pouvoit la vendre & l'aliéner, & que c'eſt en vertu d'une telle aliénation, qu'un grand nombre d'eſclaves Africains ſont tombés dans les fers. On n'a pas eu honte de dire que les autres ſont devenus eſclaves par droit de conquête & que la loi, qui autoriſe le conquérant à les vendre, entraîne avec elle le droit du marchand pour les acheter. On a même pouſſé la diſſimulation & la fauſſe pitié, juſqu'à prétendre que les Negres couloient en Amérique des jours plus heureux que dans leur patrie, & qu'ils devroient bénir le jour qui les a vu paſſer ſous la puiſſance des tendres & ſenſibles Européens. Suſpendons un moment, s'il eſt poſſible, l'indignation qui nous tranſporte & tâchons de peſer ces raiſons dans la balance de la juſtice & ſous les yeux de la vérité.

Vendre ſa perſonne & ſa liberté eſt un

acte de folie, qui, ſelon toutes les loix divines & humaines, ne peut produire un engagement réel. Si la Providence nous a confié le dépôt de notre conſervation, ſi nous ne pouvons ſans crime altérer un dépôt ſi précieux, il ne peut être permis de nous dégrader nous-mêmes, ni de renoncer aux prérogatives eſſentiellement attachées à notre nature. Celui qui vendroit ſa liberte, ſeroit donc auſſi coupable & auſſi inſenſé que celui qui conſentiroit ſans néceſſité à perdre un de ſes membres ou ſa vie même. Les loix mettent des bornes aux profuſions & aux libéralités extravagantes. Elles ſont ſi attentives pour prévenir & empêcher la ruine entiere d'un diſſipateur! Deviendroient-elles muettes & ſans force, quand il s'agit d'un bien ineſtimable, & ſans lequel tous les autres n'ont plus de paix.

Aucun contrat ne peut être légitime, ſans qu'il y ait égalité de valeur entre les deux objets d'échange : la léſion manifeſte annulle toute eſpece d'obligation. Or, quel bien peut entrer en comparaiſon avec le prix de la liberté ? D'ailleurs quand on pourroit découvrir un tel tréſor, il ne rendroit pas encore le contrat valable; puiſque l'eſclave, en renonçant à la propriété de ſa perſonne, ne pourroit ſe réſerver celle de ſes biens, & que l'acheteur deviendroit à la fois poſſeſſeur des deux objets d'échange. Quand donc il ſeroit

roit vrai que des malheureux accablés ſous les coups du ſort & ſéduits par l'eſpoir d'un état plus ſupportable, auroient mis leur liberté à prix, ou ſeroient venus d'eux-mêmes au devant des chaînes de l'eſclavage, cette action devroit être regardée comme l'effet de la démence & de la ſurpriſe & ne pourroit jamais établir un droit légitime.

Mais n'altérons point les faits & rendons témoignage à la vérité. C'eſt la force qui fait les eſclaves en Afrique; c'eſt la force qui les attache à leur patrie, & c'eſt elle encore qui les retient dans les fers en Amérique. Quel droit peut donc juſtifier une telle violence; Seroit-ce le droit de la guerre? Juſqu'à quand chercherons-nous à excuſer des barbaries par d'autres barbaries? Je n'ignore pas que des compilateurs de loix ont voulu conſacrer l'eſclavage par le droit qu'a le vainqueur d'égorger ſes captifs, & par la clémence qu'il montre en ſe contentant de les charger de chaînes. Je n'ignore pas non plus que chez les Antropophages on dévore les priſonniers de guerre dans des feſtins publics: & l'autorité d'un peuple, qui mange les hommes, doit être d'un grand poids pour ceux, qui les vendent & les oppriment. Mais malgré l'opinion des Cannibales & quelques érudits, je ne puis m'empêcher de ſentir qu'il eſt barbare & lâche de maſſacrer un ennemi

désarmé, qui se met à la merci de son vainqueur. Je veux que la fureur des combats ne connoisse point de bornes & que dans l'état de guerre une nation puisse poursuivre à outrance la nation ennemie, jusqu'à la réparation du tort ou de l'injure qui a fait prendre les armes. Quelque étendue qu'on veuille donner à ces principes, ils ne pourront jamais légitimer les cruautés inutiles & commises de sang-froid; & le massacre des prisonniers seroit une atrocité révoltante aux yeux de tous les peuples civilisés. Ce droit n'étant donc qu'illusoire & contre la nature, il ne peut devenir la base du droit d'attenter à perpétuité sur la liberté de l'homme & de le réduire à l'état de la brute.

D'ailleurs si le captif devoit toujours porter ses fers, le vainqueur poursuivroit sa vengeance après la réparation de l'injure & les horreurs de la guerre se prolongeroient dans la paix. L'homme dans l'état de la guerre aura, si l'on veut, à l'égard de son ennemi le droit qu'a le lion de déchirer les animaux destinés à sa nourriture: mais quand la faim du lion est assouvie, il sommeille & laisse respirer les habitans des forêts. De même quand la soif de la vengeance & du sang humain est étanchée, quand le démon de la guerre est endormi, tout doit rentrer dans l'ordre, tout doit jouir des fruits de la paix & des bienfaits de la nature.

Rien ne peut donc autoriſer l'eſclavage perpétuel. Ces raiſons acquierent encore une nouvelle force, ſi le vainqueur a entrepris une guerre évidemment injuſte, & ſur-tout ſi le ſeul motif des hoſtilités eſt de faire des captifs. Or, on ne peut nier que ce ne ſoit là l'unique mobile de tous les troubles, qui agitent les petites nations de la Guinée. L'envie de faire des eſclaves y eſt dégénérée en fureur : elle arme les peuples les uns contre les autres, les ſouverains contre leurs ſujets, les peres contre leurs enfans : elle a rompu dans ces climats tous les liens de la politique, de la ſociété, de la nature. Depuis que nous avons inſpiré à ces peuples le goût des bagatelles de l'Europe & de l'Aſie, depuis que nous leur avons donné une foule de beſoins factices, que le fort ne peut contenter qu'en vendant le foible, aucune vertu n'habite plus parmi eux, il n'y regne que la défiance, la trahiſon & l'épouvante. Graces aux ſoins de notre induſtrie inſinuante & active, les hôtes, qui nourriſſoient une population nombreuſe, ſe ſont changées en déſerts : nous recueillons ſans remords le fruit des crimes que nous avons fomentés ! Nous avons allumé une guerre inteſtine, qui ne s'éteindra que par l'anéantiſſement de tous les peuples indigenes de ces contrées : & nous oſons citer en notre faveur le droit de la guerre ! Nous avons mis le

feu à l'édifice : & nous nous croyons autoriſés à charger de fers les malheureux, qui s'échappent des flammes ! Et nous vantons notre douceur, nos vertus compatiſſantes ! Mêlant l'inſulte & l'ironie amere à la plus noire des injuſtices, nous pouvons ſans rougir prétendre que le ſort de nos negres eſt plus fortuné qu'il ne l'auroit été en Afrique !

Ames ſenſibles & généreuſes, ô vous tous, qui conſervez encore quelque reſpect pour la juſtice & la vérité, ſuivez donc, ſi vous en avez le courage, ces malheureux Africains depuis les lieux, qui leur ont donné le jour, juſques aux champs cultivés de leurs mains & arroſés de leurs ſueurs. Soyez témoins des ruſes perfides, des violences inouies dont on uſe pour les faire tomber dans le piege & les mettre dans les entraves aviliſſantes de la ſervitude. Souvent ſurpris au milieu d'une paix profonde, trahis par ce qu'ils ont de plus cher, ils ſe voient arracher de leurs foyers & enlever ſans diſtinction de ſexe ni d'âge. On étouffe leurs cris par les moyens les plus cruels & les plus révoltans. On les livre à des hommes ſi rouches & avares, dont le cœur d'airain eſt à l'épreuve de la pitié, de la honte & du mépris public. On les charge de vivres ; on les attache à des jougs peſans & odieux ; on leur paſſe la tête dans des fourches infâmes, pour les conduire l

pace de deux ou trois cens lieues, au milieu des ſables arides & brûlans. Arrivés ſur la côte, ils ſont jettés & entaſſés dans le fond d'un vaiſſeau, où ils ne reſpirent qu'un air fétide & meurtrier. Expoſés à toutes les maladies putrides, ſouvent enchaînés comme des bêtes féroces, privés de toutes les douceurs qui peuvent faire ſupporter le fardeau de la vie, abandonnés aux regrets, aux ennuis, à la terreur, à l'incertitude du ſort qui les attend, ils paſſent le tems de l'embarquement & d'une longue traverſée dans les angoiſſes & les convulſions du déſeſpoir. Les voilà enfin parvenus aux triſtes lieux, qui doivent être pour eux un exil éternel. Ils ſont étalés dans les marchés publics & ſoumis à l'examen le plus humiliant: on leur applique un fer chaud ſur les mamelles & ſur les bras; on leur imprime des flétriſſures ineffaçables. Quel ſort leur eſt donc réſervé? Une demeure incommode & mal-ſaine; des alimens groſſiers, qui ſuffiſent à peine pour retenir le ſouffle de la vie; des travaux pénibles ſous un ciel brûlant; point de lit pour repoſer leurs membres fatigués, point de vêtemens pour ſe garantir des traits enflammés du ſoleil & des fraîcheurs de la nuit; des privations de toute eſpece, des châtimens arbitraires, honteux & cruels. Ames ſenſibles, ſoyez témoins de tous ces maux, ſi vous pouvez en ſuporter le dou-

loureux ſpectacle, & jugez à quel prix ſont achetées les jouiſſances, que nous procure le commerce de l'Amérique.

Si les Negres du nouveau Monde ſont plus heureux qu'en Afrique, pourquoi tendent-ils ſans ceſſe les bras vers leur patrie? Pourquoi cette idée chérie les ſuit-elle par-tout? Pourquoi leur unique conſolation eſt-elle de reſſuſciter un jour dans les lieux, qui les ont vu naître? S'ils ſont heureux, d'où viennent des chagrins rongeurs qui les conſument, cette triſteſſe profonde qui les accable, ce dégoût des alimens & de la vie, ce ſommeil peſant, qui eſt preſque toujours l'avant-coureur de la mort? S'ils ſont heureux, d'où peuvent naître tant de marques éclatantes d'un affreux déſeſpoir, ces fréquens ſuicides, ces haines implacables, ces vengeances terribles, dont on trouveroit à peine quelques exemples dans les tems les plus barbares? S'ils ſont heureux, pourquoi les meres ſe condamnent-elles à la ſtérilité, ou étouffent-elles le fruit de leurs entrailles? S'ils ſont heureux, pourquoi leur régénération ne peut-elle réparer les ravages du tems, & leur race ſe détruit-elle dans une progreſſion effrayante? Pourquoi ne reſte-t-il pas en Amérique la ſixieme partie des neuf millions de Negres arrachés à l'Afrique? Hommes cruels, ceſſez donc de faire l'apologie du crime ſous le maſque de la modération & d'une

pitié feinte, ce ſeroit mentir à vous-même & à l'univers, que de vouloir pallier l'outrage fait à l'humanité par l'eſclavage des Negres, & de chercher à déguiſer les maux qui accablent ces victimes déplorables de notre avarice. A qui pourriez-vous en impoſer, quand les faits les plus authentiques réclament, quand tous les ſentimens du cœur ſe ſoulevent, quand la nature entiere s'accorde pour vous condamner & vous confondre?

L'oppreſſion, ſous laquelle on fait gémir les eſclaves de l'Amérique, doit ſouvent les porter à la révolte, ou leur inſpirer le deſir de recouvrer par la fuite une liberté, qu'on leur a ravie par la violence. Auſſi les loix ſont-elles ſanglantes & terribles contre le Negre fugitif: il eſt permis de tirer ſur lui comme ſur une bête fauve, & tout homme peut être juge & bourreau à ſon égard. Mais l'impatience du joug & l'amour de la liberté triomphent ſouvent des précautions tyranniques des blancs, & font braver la terreur que la loi imprime. Le déſeſpoir franchit toutes les barrieres & tranſporte l'eſclave dans les forêts & ſur des rochers inacceſſibles, d'où il revient inopinément fondre ſur les habitations & y porter la flamme & les ravages. Tous les objets, qui s'offrent dans ſon paſſage, ſont dévoués à ſa faim, à ſa vengeance, à ſa fureur. On le pourſuit alors; on cherche à laver tant d'in-

jures dans ſon ſang ; on le dévoue à ſon tour à des ſupplices inouis. Ainſi des violences attirent des violences plus atroces. Ainſi, loin de chercher à guérir les plaies de l'humanité, la méchanceté de l'homme les envenime & les déchire.

C'eſt ſur-tout la Jamaïque, qui a été le théâtre de ces horreurs : c'eſt là ſur-tout, que les Negres révoltés ou fugitifs ont été livrés à des tourmens, que tout l'art des Buſiris n'auroit pu inventer. Comment l'Anglois, ſi fier de ſa liberté, peut-il ſe plaire à appéſantir le joug ſur ſes eſclaves ? Aucune nation ne les traite avec tant d'orgueil & ne les accable d'un mépris ſi amer. Aucune nation n'a eu à rougir d'avoir exercé envers eux tant de barbaries. Eh quoi ! ce peuple ſi jaloux de ſoutenir la dignité de l'eſpece humaine, croit-il donc qu'on peut verſer ſans remords le ſang qui coule dans le corps de l'homme noir, & que l'ame qui y habite n'eſt pas ſenſible & immortelle ?

L'avarice cauſe dans les colonies Hollandoiſes les effets funeſtes que produit l'orgueil à la Jamaïque. Les Negres y ſont réduits plus qu'ailleurs à une nourriture groſſiere, mal-ſaine & inſuffiſante ; ils y ſont livrés à des travaux plus pénibles, à des traitemens plus rigoureux. Leur miſere eſt extrême, ſur-tout dans les établiſſemens de la Guianne ; parce que l'inſalubrité du climat rend leurs maux plus intolérables,

intolérables & que la facilité de l'évaſion dans les forêts immenſes a fait augmenter la ſévérité & la tyrannie des loix. S'il ſe trouve jamais une main aſſez hardie pour oſer détendre le reſſort de la liberté depuis ſi long-tems & ſi violemment comprimé, c'eſt des montagnes bleues de la Jamaïque, ou des déſerts de la Guianne, que partira ce coup épouvantable.

Les loix barbares, qui aſſerviſſent une eſpece d'hommes à un autre eſpece, tendent à les dégrader toutes deux à la fois. Si l'habitude de tout ſouffrir éloigne les paſſions nobles & grandes, ſi l'eſclavage éteint tous les ſentimens généreux; l'habitude de tout oſer, de commander en tyran, d'exprimer à ſon gré la ſubſtance du malheureux, détruit le penchant de la bienfaiſance, ferme le cœur à la pitié, altere & obſcurcit tous les principe de l'équité naturelle. Comment conſerveroit-on quelques idées de juſtice, quand chaque jour & ſans remords on foule aux pieds ſes loix les plus ſaintes. Comment chériroit-on l'humanité, quand on l'outrage ſans ceſſe, quand on inſulte à ſes plaintes ou qu'on la force d'étouffer ſes ſoupirs, quand on imprime ſur elle le déshonneur & l'opprobre, quand on la dépouille de ſa plus noble prérogative & qu'on la fait ramper dans la baſſeſſe? Sans ce ſpectacle continuel de l'humanité flétrie, ſans les abus d'une tyrannie abſurde, les

hommes libres des Antilles formeroient une nation généreuſe & deſtinée aux plus grandes choſes. Ils ſont naturellement braves, ſpirituels, entreprenans, jaloux de leur liberté, ennemis de l'avarice. Mais toutes ces qualités brillantes ſont ternies par des caprices, par des accès de colere, par des traits d'une vanité puérile, par des mouvemens d'une cruauté froide. Ils ont au degré le plus exceſſif tous les défauts des enfans élevés dans la maiſon paternelle, qui n'ont pas ceſſé d'être entourés de vils flatteurs & de valets ſoumis. Sans commiſération pour les foibleſſes & les ſouffrances des malheureux, ils traitent, même en Europe, les dernieres claſſes de citoyens comme des animaux de labour. Ils en exigent les ſervices les plus abjets. Fiers & pleins d'eux-mêmes, ils employent rarement ces manieres obligeantes, cette affabilité, qui conſole le foible & adoucit aux yeux de l'indigent l'inégalité des rangs & des fortunes. C'eſt ainſi que le naturel le plus riche s'altere par l'abus d'un pouvoir injuſte; & qu'en outrageant l'humanité, on ſe dépouille ſoi-même des qualités précieuſes, qui ennobliſſent le cœur & font le charme de la vie.

C'eſt un grand malheur pour le genre-humain, que d'accroître le nombre des hommes chargés par état de tyranniſer le foible & de l'avilir. Si les mœurs des

geoliers & des bourreaux devenoient communes, la terre ſeroit pour l'homme ſenſible un ſéjour d'horreur. Que faut-il donc penſer de cette foule de marchands d'hommes, qui déſolent les côtes d'Afrique, de ces armées employées à la traite & au tranſport des Negres, de ces conducteurs d'atteliers de culture, dont les bras ne s'exercent que pour frapper & flétrir l'humanité ? Que d'hommes employés à tourmenter l'homme ! Hélas ! n'eſt-ce pas aſſez pour le genre-humain d'avoir à ſouffrir les maux attachés à ſa nature ? Ne lui ſuffit-il pas d'avoir été ſi long-tems en proie aux conquérans, aux exacteurs, aux tyrans de toute eſpece ? Et n'eſt-il pas tems que la ſociété rejette de ſon ſein toutes les profeſſions qui endurciſſent le cœur, qui donnent à chaque moment l'exemple révoltant de la cruauté, & qui empêchent les vertus douces de germer & de conſoler le monde ?

L'eſclavage, qui regne en Amérique, devient une ſource intariſſable de corruption & de déſordres. Il fournit à la dépravation des mœurs une foule de miniſtres, d'inſtrumens & de victimes. Dirai-je que l'homme libre abuſe avec indignité de la femme eſclave & qu'il en fait impunément l'objet de ſes penchans les plus déréglés ? Peindrai-je la pudeur ſans voile, la volupté ſans frein, la débauche ſans honte ? Expoſerai-je les ou-

trages faits à la nature, les odieux raffinemens inventés pour remedier à la satiété des plaisirs devenus trop faciles ?

Tendre & généreux Las-Cazas, est-ce vous, qui avez conçu la premiere idée d'appliquer les Negres à la culture de l'Amérique ! Faut-il que le desir de rompre les fers de vos Indiens chéris vous ait inspiré un projet si funeste au genre-humain ? Pouviez-vous ne pas prévoir que les cruels dévastateurs du nouveau Monde feroient périr les malheureux Africains sous un joug accablant ? Ombre respectable & sacrée, descendez un moment des célestes demeures, & voyez tous les maux sortis de cette source féconde. Voyez la Guinée déserte & désolée, l'Amérique souillée de crimes, l'humanité foulée aux pieds de toutes parts, la justice méconnue, les bonnes mœurs profanées, la nature avilie.

Si dans l'Amérique, si sur cette terre tant de fois arrosée de sang humain, le bonheur & la vertu peuvent encore habiter, ce n'est que parmi les peuples qui cultivent eux-mêmes leurs champs & qui confient à des mains libres tous leurs travaux utiles. Il se trouve au nouveau Monde plusieurs colonies de cette espece, & c'est uniquement dans leur sein qu'est déposé le germe de toutes nos espérances. Je ne parle point ici des habitans, que la France a voulu donner à la Loui-

ſianne, au tems du ſyſtême de Law. Toutes ces malheureuſes victimes de la crédulité, du délire national, & des illuſions d'un miniſtre inſenſé, ont langui dans l'abandon & dans la miſere, & n'ont vu les rives du Miſſiſſipi, que pour y terminer une vie licentieuſe & conſumée dans la débauche. Je ne parle point des cultivateurs, que nous avons envoyés à l'iſle de Cayenne & ſur les côtes de la Guianne. Des projets mal conçus, des meſures mal priſes, des infidélités inconcevables les ont détruits en arrivant dans ces contrées funeſtes. Ils ſont morts, dévorés par les ſerpens, par les inſectes, par le climat, par les vautours à face humaine, qui étoient chargés du ſoin de leur conſervation. C'eſt au Nord ſeul de l'Amérique, c'eſt peut-être dans les régions les moins fertiles de cette partie du monde, que les yeux de l'homme ſenſible pourront jouir du ſpectacle enchanteur de la proſpérité, & qu'ils rencontreront des colonies floriſſantes & nombreuſes.

Cependant ces établiſſemens ne ſont point encore parvenus au plus haut degré de bonheur & de puiſſance : des obſtacles trop violens & trop multipliés ſe ſont oppoſés à leurs ſuccès. Les guerres vives & continuelles, que les François du Canada eurent à ſoutenir contre des Sauvages courageux & féroces & contre

les nations rivales de la France, épuiſoient leurs forces & les empêchoient de ſe livrer à la culture & aux arts utiles. La partie la plus active de la colonie étoit employée, pendant les courts intervalles des hoſtilités, à parcourir les forêts pour acheter des fourrures précieuſes ; & ce commerce, borné par ſa nature & reſtreint encore davantage par les entraves du monopole, ne pouvoit ſuffire à la ſubſiſtance d'une grande population. A peine ces contrées immenſes nourriſſoient-elles vingt mille François, à la fin du regne du Louis XIV. Alors on encouragea les défrichemens & la culture ; la paix d'Utrecht étendit ſa douce influence juſques ſur l'Amérique ; & les nouveaux habitans du Canada ſe livrerent un peu davantage aux occupations ſédentaires & productives. Mais cette activité naiſſante ne fit que des progrès très-lents, parce que l'eſprit militaire dominoit trop parmi ce peuple né au milieu des alarmes & nourri ſous les drapeaux. Comme les terres avoient été diſtribuées à des guerriers plus avides des lauriers de Bellone que des gerbes de Cerès, chaque famille recueilloit à peine de quoi ſe nourrir & ſubſiſtoit en grande partie du produit de ſes troupeaux. Le moindre des habitans préféroit une oiſiveté ſuperbe à une aiſance achetée par des travaux pénibles, & il auroit dédaigné de ſe mettre aux gages

d'autrui. Les courſes, les danſes, les jeux & les exercices militaires charmoient tous les loiſirs & faiſoient l'objet de tous leurs vœux. La longueur & l'âpreté des hivers, qui enchaînoient tous les bras, augmentoient encore le penchant de la pareſſe & le goût des paſſe-temps frivoles; de ſorte qu'on ne vit s'élever au Canada aucun attelier de culture un peu conſidérable, ni aucune manufacture floriſſante.

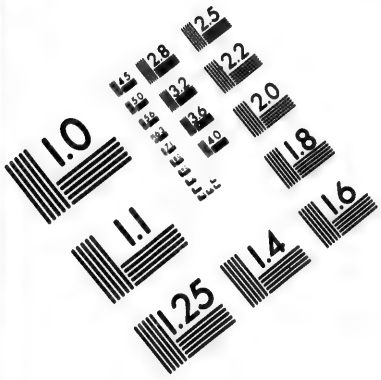
Le gouvernement donnoit encore une nouvelle énergie à la paſſion dominante des Canadiens, en multipliant les ennobliſſemens, les diſtinctions & les marques d'honneur. Il favoriſoit le goût d'un luxe ruineux par des graces pécuniaires, qui procuroient une aiſance paſſagere & inſpiroient le mépris des travaux productifs. D'ailleurs les chefs revêtus du pouvoir ſuprême croyoient plutôt commander aux ſoldats d'une citadelle qu'à des citoyens libres. Tout étoit aveuglement ſoumis à leurs volontés: tout offroit l'image d'un gouvernement militaire. Quelquefois la colonie étoit expoſée aux abus d'une puiſſance ſans bornes, à des coups d'autorité, qui l'ébranloient juſque dans ſes fondemens. Les arts de la paix ne pouvoient fleurir au milieu de l'appareil de la guerre; & l'induſtrie épouvantée par le bruit des armes reſtoit inactive & languiſſante.

Malgré toutes ces cauſes de foibleſſe;

la population faiſoit des progrès aſſez ſenſibles, par les bons effets de la ſalubrité du climat & de la fertilité naturelle des terres ſur les bords des lacs & du fleuve Saint-Laurent. Dans l'intervalle de cinquante ans, le nombre des habitans s'eſt accru dans le rapport de deux à neuf; & la colonie contenoit environ quatre-vingt-dix mille hommes, lorſqu'elle a paſſée ſous la domination de l'Angleterre. Puiſſe-t-elle proſpérer ſous ces loix étrangeres & ſe conſoler un jour d'être arrachée des bras d'une mere-patrie, qu'elle a dû chérir! Puiſſent les Anglois, inſtruits par leurs propres infortunes & par des pertes immenſes, adoucir l'amertume d'une ſéparation ſi douloureuſe, en lui prodiguant les plus tendres ſoins, ſur-tout en éloignant d'elle les chaînes peſantes, dont ils vouloient accabler leurs autres colonies du nord de l'Amérique!

L'univers a ſans doute aſſez retenti des plaintes des Anglo-Américains contre leur ingrate patrie; & je croirois ſuperflu de décrire les détails de leurs longs malheurs & de la révolution rapide, qui les a conduits à la liberté. Ces hommes généreux ne s'étoient réfugiés en Amérique que pour ſe ſouſtraire aux perſécutions du fanatiſme & aux diſſentions civiles, qui déchiroient l'Angleterre. Après avoir été long-tems agités eux-mêmes par les accès de leur humeur ſombre & mélancolique,

& par les reſtes de ſuperſtition, qu'ils avoient emportés de leur terre natale; après avoir, dans des guerres entrepriſes contre les ſauvages, arroſé de leur ſang les campagnes défrichées par leurs mains, ils avoient partagé toutes les querelles de leur Métropole avec les autres nations de l'Europe, & s'étoient épuiſés pour la ſoutenir dans ſes revers, ou pour étendre ſes conquêtes & la gloire de ſes armes. Ils avoient ſouffert patiemment le joug que leur impoſoit l'acte de navigation. Ils avoient vu, ſans murmurer, toutes les nations étrangeres exclues du commerce de leurs denrées, l'Angleterre tenir ſeule la balance des prix de tous leurs échanges. N'étoit-ce pas aſſez de tous ces ſacrifices? Falloit-il encore voir aggraver le fardeau par une multitude d'impôts arbitraires & par des actes réitérés de violence & d'oppreſſion? L'excès de juſtice excita une convulſion terrible & rompit tous les liens qui attachoient les colonies à leur Métropole. Las d'être les eſclaves de leurs égaux & de lutter contre la tyrannie de leurs concitoyens & de leurs freres, les Anglo-Américains leverent enfin l'étendard de l'indépendance. Que pourroit-on dire de plus véhément & de plus noble, que les manifeſtes dont l'Amérique ſeptentrionnale remplit le monde à cette époque mémorable! Quelle éloquence peut être comparée à celle des cœurs



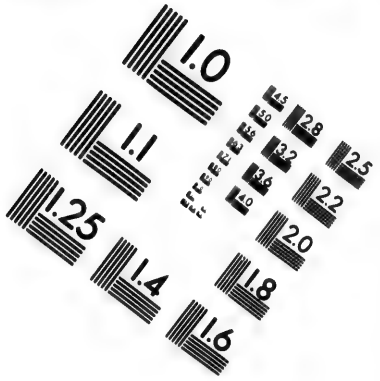
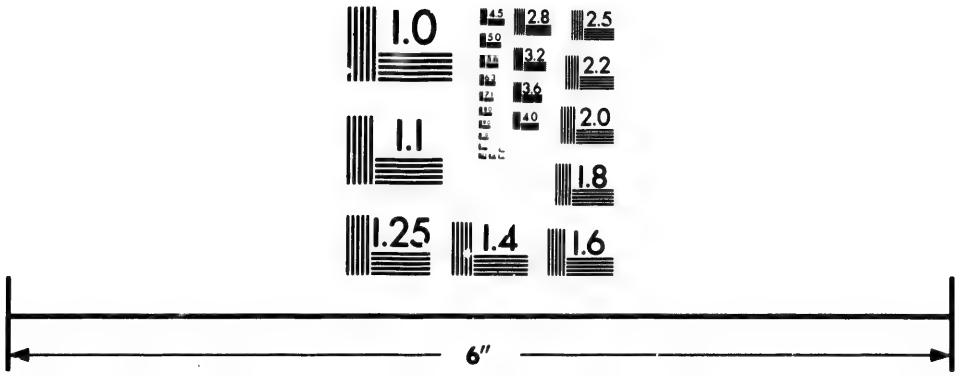
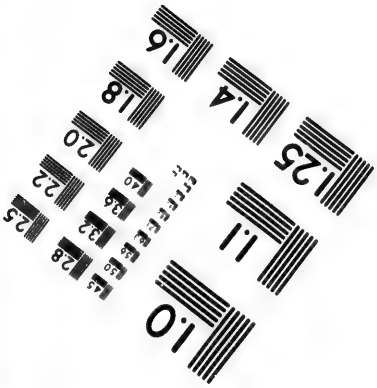
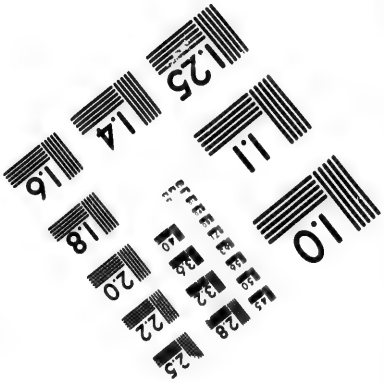


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)







Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

1.0
1.1
1.25
1.4
1.8
2.0
2.2
2.5
2.8
3.2
3.6
4.0

long-tems opprimés, qui rompent leurs chaînes & commencent à ſentir la divine influence de la liberté ! Quel plus auguſte langage que celui d'une nation, qui eſt intimément pénétrée du ſentiment de la dignité de l'homme, & qui leve tout-à-coup un front libre & déclare à la face de l'univers, qu'elle ne veut déſormais dépendre que de Dieu ſeul ! Tout ce que la raiſon & la ſageſſe ont de plus impoſant, tout ce que le génie & la vertu ont de plus ſublime, tout ce que le courage & la valeur ont de plus héroïque, fut mis en œuvre pour ſoutenir une réſolution auſſi vigoureuſe, auſſi digne des regards & des ſecours de l'Eternel. Il en coûta ſans doute bien du ſang, bien des fatigues, des pertes & des larmes pour achever cette entrepriſe grande & périlleuſe. Mais que tous ſacrifices ſont doux, quand ils obtiennent un prix auſſi glorieux, quand ils ſont récompenſés par le bonheur public & par tous les avantages attachés à la liberté !

La France, aigrie par des bleſſures récentes & encore ouvertes, avoit vu de loin ſe former cet orage redoutable ; elle l'avoit vu s'approcher & prêt à fondre ſur ſa rivale. Elle uniſſoit ſans doute ſes vœux ſecrets à ceux des Anglo-Américains : elle avoit comme eux des pertes à réparer, des affronts à venger. Leur cauſe étoit d'ailleurs ſi belle, ſi digne

d'intéreſſer tout les cœurs généreux ! La France couvrit tout-à-coup l'Océan de ſes flottes ; elle ſe joignit à l'Eſpagne pour déployer les forces navales les plus formidables, qui euſſent jamais étonné les nations. Le grand ouvrage de l'indépendance des colonies angloiſes fut enfin conſommé, & le ſceptre des mers arraché des mains de l'Angleterre.

Voilà donc au ſein de l'Amérique près de trois millions d'hommes heureux & libres, robuſtes & vertueux. Leurs cœurs ont encore leur pureté native & ne connoiſſent ni les froides jouiſſances de la vanité, ni les rafinemens de la molleſſe, ni les ſéductions des arts corrupteurs. Ils ont parmi eux des guerriers magnanimes, des hommes d'Etat, des Légiſlateurs, des Philoſophes. Tous ces génies tutélaires veillent au maintien de la force publique, à l'obſervation des loix & à la conſervation des mœurs : ils font reſpecter la nation au dehors & les droits de l'humanité & de la juſtice au dédans : ils inſpirent, par leurs préceptes & par leurs exemples, l'amour de la concorde & de l'égalité, le goût de la modération & des plaiſirs de la nature, les vertus douces & paiſibles, qui embelliſſent la vie. Les terres, qui reſtent encore à défricher, offrent un champ immenſe à la population, dont les grogrès ſont ſi rapides dans ces climats qu'elle ſe double tous les vingt-cinq

ans, lorſqu'elle n'eſt point arrêtée par des déſordres politiques. Quelle perſpective raviſſante, & que l'œil contemple avec délices les hautes deſtinées, qui ſemblent réſervées à ce peuple généreux! Puiſſe-t-il par ſes vertus & par ſon bonheur conſoler un jour l'humanité des flétriſſures de l'eſclavage & des vengeances terribles que le ciel a fait éclater ſur les conquérans de l'Amérique & ſur ſes nouveaux habitans! Puiſſe-t-il par ſa puiſſance & ſon activité, réveiller les colonies Eſpagnoles & Portugaiſes du ſommeil léthargique qui les accable, & diſſiper la langueur funeſte qui enchaîne tous les principes de la fécondité dans les campagnes les plus fertiles de l'univers! Puiſſe-t-il, par les relations immenſes de ſon commerce, donner une nouvelle valeur aux productions de notre ſol & de notre induſtrie, & faire oublier à l'Europe les fruits amers, qu'e a recueillis de la découverte de l'Amérique.

Fin de la Premiere Partie.

MERIQ.
rrêtée par
e perſpec-
contemple
, qui ſem-
généreux !
ır ſon bon-
té des flé-
vengean-
éclater ſur
& ſur ſes
par ſa puiſ-
er les colo-
s du ſom-
le, & diſſi-
chaîne tous
ns les cam-
ers ! Puiſſe-
ſes de ſon
elle valeur
& de notre
'Europe les
eillis de la

rtie.